



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

Sidonie Gabrielle Colette

dite

COLETTE

(France)

(1873-1954)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées.**

Bonne lecture !

Elle est née le 28 janvier 1873, derrière un bosquet au petit moulin de Saint-Sauveur en Puisaye (Yonne) aux confins de la Bourgogne et du Morvan.

Sa mère, Sidonie Landoy, familièrement baptisée «Sido», femme très énergique, intelligente et cultivée, spontanée, généreuse, était née à Paris en 1835, avait épousé Robineau-Duclos, un gentilhomme fermier dont elle était devenue la veuve pour, en 1865, se remarier avec Jules-Joseph Colette. Ce Toulonnais, né en 1829, qui était passé par Saint-Cyr, qui avait fait la campagne de Kabylie, la guerre de Crimée, la guerre en Italie où, capitaine de zouaves, il avait été blessé la bataille de Magenta en 1859 et amputé de la jambe gauche. Il avait dû, en 1860, dès la trentaine, se contenter d'un modeste emploi sédentaire, celui de percepteur du canton de Saint-Sauveur. Cet homme à l'accent chantant, était gai, attentif, galant, empressé : *«Lorsque ma mère était présente, mon père était tout à elle, avec une affectation d'effacement qui parfois arrivait à nous choquer. C'est à peine si, parvenus successivement à l'âge adulte, nous avons compris, chez mon père, et partagé les nobles et amoureuses raisons d'un effacement aussi volontaire.»* Il était assez cultivé, une bibliothèque aussi importante que celle de la maison familiale n'étant pas courante au XIXe siècle et dans le milieu qui était le sien, et ce doux rêveur avait même des velléités d'écrivain.

Sidonie Gabrielle, qu'on nommait «Gabri», que son père appelait «Bel-Gazou» (ce qui signifie «beau langage» en provençal), que sa mère surnommait «Minet-Chéri», était la dernière de quatre enfants : d'un premier mariage, sa mère avait eu une fille, Juliette, *«ma sœur aux longs cheveux»*, née en 1860, et un fils, Achille, *«l'aîné sans rivaux»* né en 1863 ; puis elle avait eu Léopold (né en 1866). Le père, très tôt, la considéra comme une grande fille et lui fit découvrir le monde des livres, lui faisant lire Balzac dès l'âge de six ans (*«Je suis née dans Balzac»*), puis Hugo, Labiche et Daudet. Sa mère lui transmet son goût de la liberté, sa passion pour toutes les formes de la vie, son amour de la nature et sa naturelle sagesse. Son heureuse enfance campagnarde lui donna sa compréhension instinctive des animaux, son sens de l'observation et sa luxuriante et presque païenne sensualité. Elle la décrit ainsi à Yannick Bellon : *«Enfance heureuse, enfance des enfants villageois qui n'avaient besoin non de jouets mais de livres, non de friandises mais de gros mets sains et sapides, mais de langage pur et de crème fraîche.»*

Le seul inconvénient de cette enfance heureuse fut, comme elle l'a dit elle-même, d'être *«une mauvaise préparation aux contacts humains»*. Pourtant, de 1880 à 1889, elle fut une bonne élève à l'école laïque de Saint-Sauveur, qui n'avait pour elle rien de rébarbatif, où elle eut notamment pour institutrice, à partir de la rentrée 1887, une remarquable pédagogue, Olympe Terrain. Elle obtint son certificat d'études en 1885 et son brevet élémentaire en 1899, avec 17 sur 20 en composition française.

La fin des années 1880 fut marquée par des difficultés matérielles aiguës : le percepteur se révéla mauvais gestionnaire de l'héritage de son épouse, et les Colette, en 1890, après avoir été contraints de vendre aux enchères une partie de leurs biens, quittèrent Saint-Sauveur (la perte de la maison fut pour la petite Sidonie Gabrielle l'exclusion du paradis, la fin de l'enfance heureuse ; mais elle ne fut mise en vente qu'en 1925, les acquéreurs lui en laissant alors l'usufruit jusqu'en 1950) pour Châtillon-sur-Loing (actuellement Châtillon-Coligny, dans le Loiret), chez Achille, qui venait d'y installer son cabinet de médecin. Ce début de ruine provoqua aussi la brouille des parents avec Juliette, l'aînée, qui s'était mariée en 1885 et qui ne supporta pas de voir ainsi dilapidé l'héritage de son propre père.

Tôt éveillée aux troubles de la sensualité, Sidonie Gabrielle eut, confia-telle à Yannick Bellon, une *«adolescence longtemps détournée du mariage, d'ailleurs une fille sans le sou se marie-t-elle? Il arrive pourtant qu'elle se fiance de la manière la plus imprévue, et qu'elle reste longtemps fiancée, comme les amoureuses jeunes filles.»* Elle aimait, depuis l'âge de quatorze ans, un ami de son père, Henri Gauthier-Villars, alias Willy, qui avait perdu sa femme dont il avait eu en 1892 un enfant appelé Jacques, et qui venait à Châtillon-Coligny où il l'avait mis en nourrice pendant quelques mois. Cherchant à échapper à la tristesse de la perte d'une femme aimée, il ne put qu'être tenté par ce tendron qui jouait peut-être à *«l'ingénue libertine»* et était séduite par l'auréole parisienne et la sécurité que cet homme mûr (de quatorze ans son aîné) semblait lui offrir, avec sa calvitie, sa bedaine, ses yeux marqués, son visage souvent érubescence. Fils aîné du fondateur d'une grande maison d'édition scientifique, il y avait d'abord été associé avant de se lancer dans le journalisme et la littérature. Collaborant à d'innombrables journaux et revues, il était répandu dans le monde des lettres

et des théâtres. Il se dépensait en particulier dans le domaine de la critique musicale à "L'écho de Paris" où il était féroce, célébrant pratiquement seul contre tous Claude Debussy, Vincent d'Indy, Emmanuel Chabrier, André Messager, Paul Dukas, Ernest Chausson et Richard Wagner aussi. Très cultivé, il pouvait rédiger avec aisance ses critiques en latin. Mais, en fait, il avait monté un cartel d'échotiers qui rendaient compte des concerts à Paris, en province ou dans les pays limitrophes, qui se réunissaient le dimanche soir chez lui pour mettre la dernière main aux articles dans "L'écho de Paris" qui étaient signés «L'ouvreuse». Il était aussi romancier, mais, l'imagination lui faisant défaut, il recourait sans vergogne, au sein d'un «atelier» littéraire, à d'innombrables nègres, parmi lesquels Claude Farrère et Francis Carco, qui écrivaient pour lui des chroniques musicales et des romans légers mêlant érotisme et sentimentalité, peur de la femme vampire qui dévore le mâle, calembours et calembredaines, attaques directes ou voilées contre les ennemis du patron. Il les retravaillait et les signait de son nom.

C'était un homme à femmes, un Don Juan notoire, un noceur aux fantaisies voyeuristes de Willy. Le capitaine Jules Colette voulut croire qu'il était un noceur repent et jeta littéralement la délicate sauvageonne qu'était sa fille dans les bras de ce barbon, en dépit du désaccord de sa mère qui voulait pour elle un mari qui aurait ressemblé à Achille. Cette union faisait plutôt penser à l'association de deux demi-bonneurs qu'à un mariage d'amour. Dans le "Gil Blas", parut cet entrefilet fielleux : «On jase beaucoup, à Châtillon, du flirt intense dont un de nos plus spirituels clubmen parisiens poursuit une exquise blonde, célèbre dans toute la contrée par sa merveilleuse chevelure», l'auteur anonyme conseillant à celle-ci de «n'accorder ses baisers, suivant le conseil de Méphistophélès, que la bague au doigt». Willy se battit en duel avec le directeur du journal et le blessa !

En 1891, des fiançailles officieuses eurent lieu, mais elles durèrent longtemps à cause des résistances de la famille Gauthier-Villars qui aurait préféré une bonne héritière alors que Sidonie Gabrielle n'aurait pas de dot. Le mariage fut célébré très modestement le 15 mai 1893, à Châtillon-Coligny. La nuit de noces fut un choc : «Le lendemain, mille lieues, des abîmes, des découvertes, des métamorphoses sans remède me séparaient de la veille.» Elle allait désormais montrer un visage soit mélancolique, soit empreint d'une affectation sous laquelle elle dissimulait sa tristesse.

Il n'y eut pas de voyage de noces car Willy était sans le sou. Ils vinrent à Paris et, a-t-elle confié, « la joie de me sentir en chemin de fer toute nue dans des toiles m'a tenue éveillée une partie de la nuit. Non loin de moi, Willy, dans la même situation, étouffait de rage, de chaleur et de haine pour ces draps étrangers. »

Sidonie Gabrielle, à l'âge de vingt ans, se séparant donc de ses parents chéris pour s'établir dans la garçonnière de Willy, 55, quai des Grands Augustins. Il s'employa à initier à l'amour et à ses perversions cette «fille maladroite» dont il allait faire un prodige de libertinage, sans qu'elle ressentît de dégoût : «Il vient plus tard comme l'honnêteté.» Il l'entraîna dans un tourbillon de vie mondaine, transformant la romanesque provinciale, qui étonnait par le primesaut de ses allures et de ses propos, en Parisienne adonnée à tous les plaisirs. Elle entra ainsi dans les salons littéraires et musicaux de Mme de Caillavet, de Rachilde, de Mme de Saint-Marceaux, y croisant Anatole France, Marcel Proust, Robert de Montesquiou, Gabriel Fauré, Claude Debussy, Maurice Ravel, Jacques-Émile Blanche, Georges Courteline, Pierre Louÿs, Sacha Guitry, Jean de Tinan, Catulle Mendès, Charles Maurras, Jean Lorrain (à qui elle consacra des pages émuës). Elle se lia avec, entre autres, Marcel Schwob (qui l'appelait «Lolotte») et sa compagne, la comédienne Marguerite Moreno, avec la poète Lucie Delarue-Mardrus. Même si elle s'était vite adaptée au milieu littéraire parisien, la jeune provinciale prétendait détester «le parisianisme si habile dans la dissimulation». Sa formation (elle avait fait un minimum d'études, puisqu'elle avait son brevet, un diplôme de valeur à l'époque) et son goût pour la littérature faisaient qu'elle ne s'y sentait pas totalement dépaysée. Son sens de la représentation fit le reste.

En été, ils séjournèrent dans le Jura, au "Chalet des sapins" de la famille Gauthier-Villars, avant de s'installer au 28, rue Jacob. Elle y lut beaucoup. Elle accompagnait au journal Willy qui, en 1894, écrivit, avec Pierre Veber, "Une passade".

Elle découvrit vite que son mari, qui considérait l'adultère comme un sport hygiénique, lui mentait et entretenait d'autres liaisons, en particulier avec une maîtresse qui avait un enfant de lui et qui lui

révéla la trahison de son mari. Elle écrivit à la rivale : «*Vous êtes sa légitime. Je ne suis que passagère. Il m'aime comme une bonne camarade.*» Mais elle avait subi un choc, elle qui faisait de l'amour une vertu, qui déclarait : «*Je ne suis pas partageuse. Pour faire l'amour, une femme doit d'abord aimer, pas les hommes... C'est de cette femme que date la fin de mon caractère de jeune fille rigoureuse, mon début dans la tolérance.*» Adoptant une attitude cynique, elle s'offrit alors à un inconnu dans la rue auquel Willy, qui l'avait suivie, vint donner du feu et conseiller le Ritz ! Pourtant, lui ayant encore menti, se permettant une aventure avec Lotte, la servante, il se prétendit neurasthénique.

Une de ces infidélités fut sans doute la cause d'une grave maladie de deux mois que Sidonie Gabrielle contracta en 1894. Lui en voulant toujours à cause de Lotte, tout en affirmant qu'elle continuait de l'aimer, elle envisagea la mort comme une délivrance. Mais son père la convainquit de vivre. Elle fit une longue convalescence à Belle-Île, en compagnie de Willy, de Paul Masson, ancien magistrat attaché à la Bibliothèque nationale, de Pierre Veber et de Jean de Tinan, temps où elle fut de nouveau heureuse, proposant à son mari de vivre seuls au bord de la mer : elle cultiverait, il serait marin. Mais la mer le déprimait et il ne perdait pas de vue la réalité de l'argent.

Cette brutale éducation sentimentale révéla à Sidonie Gabrielle son goût pour l'écriture. En février 1895, sous le nom de «*Colette Gauthier-Villars*», elle écrivit ses premiers articles de critique dramatique et musicale dans «*La cocarde*», quotidien que dirigeait Maurice Barrès, et auquel Willy, mais aussi Charles Maurras collaboraient. Elle les écrivit sans doute en collaboration avec Willy, qui a décelé son talent, fut son mentor, lui a enseigné la discipline, la rigueur et l'exactitude. En fait, elle n'aimait pas le labeur d'écrire, ne s'était jamais considérée comme une femme de lettres, mais comme une paysanne bourguignonne, qui préférait jardiner, badiner, dîner. Et elle aimait raconter son enfance, évoquer la liberté sexuelle à la campagne. Aussi Willy, qui était émoustillé par ces confidences, qui faisait dans la littérature commerciale avec cynisme, véritable mac littéraire qui avait du flair, en 1894, lui conseilla : «*Vous devriez jeter sur le papier des souvenirs de l'école primaire. N'ayez pas peur des détails piquants, je pourrais peut-être en tirer quelque chose... Les fonds sont bas.*». Comme elle s'ennuyait, comme elle avait besoin de quelque activité pour se raccrocher à la vie, elle céda à ce mari-père, se mettant toutefois à l'ouvrage sans enthousiasme. Elle prit le nom de «*Claudine*», car, disait-elle, «*Ce n'est pas ma vie, elle est transformée.*»

Le manuscrit fut terminé en 1896, mais son pygmalion ne se montra guère convaincu par l'intérêt du récit et s'étonna : «*Je ne savais pas que j'ai épousé la dernière des lyriques !*» Et les premiers éditeurs approchés refusèrent le manuscrit qui fut «*enfoui*» dans un tiroir.

Ils firent un séjour dans le Jura, puis un autre en Isère, à Uriage et enfin un dernier à Bayreuth, pour le festival. Ils déménagèrent, de la rue Jacob au 93, rue de Courcelles.

Au cours de l'été 1897, ils séjournèrent à Lons-le-Saunier, dans la famille de Willy qui, cette année-là, publia «*Maîtresse d'esthètes*» et, l'année suivante, «*Un vilain monsieur !*», textes qu'il avait écrits avec Jean de Tinan qui, dans «*Aimiène*» (1899), sous les pseudonymes transparents de «*Silly*» et de «*Jeannette*», le couple moderne que formaient ses amis. En 1899, ils se rendirent de nouveau à Bayreuth. À la fin de l'année, Willy redécouvrit le manuscrit, reconnut son originalité, décida d'y mettre une dernière main, le revit, le corrigea et le signa de son seul nom : «*Si c'est édité, je signerai. Ça se vendra. Nous serons riches !*». Ce fut :

«*Claudine à l'école*»

(1900)

Roman

La jeune Claudine, qui vit à Montigny, a envoyé au signataire un manuscrit qui présente deux versants.

D'un côté, Claudine est une enfant étrangement solitaire, sans mère, au père farfelu et inconsistant, quasi absent. N'ayant pour refuge qu'elle-même, elle est placée au centre d'un univers personnel axé sur sa chatte, Fanchette, et son jardin. Il ne lui manque qu'un être avec qui partager cette solitude, qui

tout à la fois lui pèse et l'enrichit. Un rêve l'habite : *«Je me sens l'âme tout endolorie, parce que, moi qui n'aime guère danser, j'aimerais danser avec quelqu'un que j'adorerais de tout mon cœur, parce que j'aurais voulu avoir là ce quelqu'un, pour me détendre à lui dire tout ce que je ne confie qu'à Fanchette ou à mon oreiller (et même pas à mon journal), parce que ce quelqu'un me manque follement, et que j'en suis humiliée, et que je ne me livrerai qu'au quelqu'un que j'aimerai et que je connaîtrai tout à fait, des rêves qui ne se réaliseront jamais, quoi !»*

De l'autre côté, voici Claudine heureuse à l'école primaire, où elle reçoit des leçons de composition française, d'arithmétique, de dessin, de couture, de musique..., où se déroulent les scènes de l'inauguration des nouveaux locaux, de l'inspection, de l'examen de fin d'année, du bal. Elle est prise alors dans le monde social, le monde des rapports humains, à la recherche de l'amour, de l'affection et des caresses de la sous-maîtresse, Aimée Lanthenay. Mais elle échoue et se console en maltraitant la petite sœur d'Aimée, Luce, qui *«se laisse injurier voluptueusement, et [lui] jette des regards de reconnaissance»*. C'est qu'Aimée est soumise, corps et âme, à la maîtresse, Mlle Sergent, qui ne dédaigne pas de la prêter à M. Dutertre, son supérieur. Délégué cantonal et médecin des écoles, il est, comme le loup du *«Petit chaperon rouge»*, amateur de chair(s) fraîche(s), sans dédaigner pour autant Mlle Sergent elle-même. Il fait déplacer le fiancé d'Aimée, Armand Duplessis, un sous-maître par trop dépourvu de complaisance.

Extrait

«Chers bois ! Je les connais tous ; je les ai battus si souvent. Il y a les bois-taillis, des arbustes qui vous agrippent méchamment la figure au passage, ceux-là sont pleins de soleil, de fraises, de muguet, et aussi de serpents. J'y ai tressailli de frayeurs suffocantes à voir glisser devant mes pieds ces atroces petits corps lisses et froids ; vingt fois je me suis arrêtée, haletante, en trouvant sous ma main, près de "la passe-rose", une couleuvre bien sage, roulée en colimaçon régulièrement, sa tête en dessus, ses petits yeux dorés me regardant ; ce n'était pas dangereux, mais quelles terreurs ! Tant pis, je finis toujours par y retourner seule ou avec des camarades ; plutôt seule, parce que ces petites grandes filles m'agacent, ça a peur de se déchirer aux ronces, ça a peur des petites bêtes, des chenilles velues et des araignées des bruyères, Si jolies, rondes et roses comme des perles, ça crie, c'est fatigué, insupportables enfin.»

Commentaire

«Claudine à l'école» est, dit son héroïne, *«décidément un journal»*. Sous l'apparent décousu du déroulement scolaire des heures et de jours, c'est un mélange d'éléments autobiographiques et de fiction, construit à l'aide de notations brèves mais renouvelées. Il déroule la chronique d'un village et, surtout, marque l'invention d'un personnage : *«Ni un roman, ni une thèse, ni un journal»*, écrit Rachilde (elle-même romancière de talent), *«c'est une personne vivante et debout, terrible.»* (*«Le Mercure de France»*, mai 1900). Sous le regard troublé et trouble d'une jeune fille, se déroule, dans les jeux des désirs, des jouissances, des rapports de force, le ballet d'une triste humanité.

Le livre en dit long sur la méconnaissance du désir des adolescents dans notre société, sur le refoulement qui organise l'ordre moral dominant. Mais Willy avait compris tout le parti qu'il pouvait tirer du fruit vert qu'était Sidonie Gabrielle qui ne se confondait donc pas totalement avec Claudine, la plus espiègle des enfants sorties de son imagination ; il avait rendu plus troubles ses rapports avec ses copines ; avait ajouté gravelures, salacités, calembours, allusions wagnériennes. Son épouse lui reprocha d'avoir fait d'une sauvage une polissonne. Mais, rétorqua-t-il, pourquoi les gens achèteraient cette histoire d'écolière villageoise si ce n'est pas nouveau.

Le jardin, image de la vie, fut dépeint comme le microcosme de la campagne et des bois environnants. Le monde social est montré avec impertinence, voire avec cruauté. L'école, *«la laïque»*, y perd de son lustre, au point qu'on peut se demander si le livre pourrait être publié aujourd'hui sans encourir les foudres de la justice et de l'Éducation nationale, sans omettre évidemment celles des associations de protection des mineurs. Petit coup de patte politique signé Willy : à la naissance de l'Éducation nationale, *«Aphrodite»* de Pierre Louÿs devient un manuel scolaire !

Comme Sidonie Gabrielle y faisait mourir en couches la mère de Claudine, sa propre mère s'inquiéta, montra alors de la sollicitude, s'étonna aussi qu'elle ait laissé Willy signer à sa place, et lui proposa de revenir chez eux, où «*la chambre bleue*» l'attendait. Sidonie Gabrielle avait caricaturé aussi son institutrice, Olympe Terrain, sous le nom de Mlle Sergent.

La langue, où sont habilement jetés des traits de dialecte bourguignon pour faire plus vrai, mime le parler quotidien.

Grâce aux articles que Willy obtint de Charles Maurras, d'Henri Ghéon, de Rachilde, le livre remporta un grand succès : quarante mille exemplaires furent vendus dès le premier mois.

La perspicace Rachilde s'était rendu compte qu'il avait dû être écrit par une femme et Claude Farrère comprit que c'était bel et bien Colette.

En 1937, le roman fut porté à l'écran par Serge de Poligny.

En 1900, profitant du succès du livre écrit par Colette, Willy acheta, dans le Jura, au-dessus de Besançon, le parc et la maison des Monts-Boucons, «*mon cadeau pour nos sept ans de mariage*». Elle écrit : «*Il y a ici beaucoup de vent, des nuages plissés en éventail, trois chiens dont un terrible, et dans un rond d'arbres cachée, toute une machinerie de trapèze, de barres, de perches et d'échelles... Il y a une divine odeur de champignons partout.*» - «*Comme au plus agréable des pièges, j'ai failli rester prise aux charmes des Monts-Boucons. Vieux arbres fruitiers, cerisiers et mirabelles, murs épais, impétueux feux de bois, sèches alcôves craquantes, il s'en fallut de peu que de bourguignonne je me tournasse bisontine, tout au moins franc-comtoise..*» Elle s'y fit un bureau : «*C'est à la campagne qu'on écrit les meilleures pages sur les villes !*» Appréciant cette retraite loin de Paris, elle y retrouva chaque été le paradis perdu.

Tout en lui assénant : « Tu t'obstines à considérer comme de l'art ces choses destinées aux cochons. », Willy l'obligea à se remettre à l'ouvrage :

“Claudine à Paris”

(1901)

Roman

À l'âge de dix-sept ans, Claudine, à peine remise d'une maladie, qui était une sorte de refus de vivre, arrive à Paris, où son père est venu habiter. Mais elle voit la ville dans une sorte de «*brume de tristesse*». Elle croque d'amusants tableaux où s'agitent coquettes, demi-mondaines, femmes du monde, hommes de théâtre, financiers, boulevardiers, désœuvrés ; elle peint satiriquement les mondanités ; elle se moque d'un certain Maugis. Dans son environnement familial, où son père est aveugle et lointain, elle remarque d'abord Marcel, un jeune homme de son âge, mais homosexuel, ce qu'elle ne comprend guère quand elle commence à s'intéresser à lui. Puis elle retrouve Luce, la jeune Luce de «*Claudine à l'école*», qui a fui Montigny pour retrouver à Paris un oncle qui l'entretient, qui échange sa virginité contre de l'argent, et l'initie à des jeux pervers. Du fond de sa solitude, Claudine entrevoit le salut dans l'amour qu'elle va porter à Renaud, le père désabusé de Marcel : il a «*des trop-pleins de paternité*», et elle découvre que «*c'est un père comme lui qui [lui] manque*». Comment ne se rejoindraient-ils pas? Claudine lui avoue son amour au cours d'une soirée dans une brasserie ; elle ne lui demande que d'être sa maîtresse, il en fera sa femme.

Extrait

«Aujourd'hui, je recommence à tenir mon journal forcément interrompu pendant ma maladie, ma grosse maladie, - car je crois vraiment que j'ai été très malade !

Je ne me sens pas encore trop solide à présent, mais la période de fièvre et de grand désespoir m'a l'air passée. Bien sûr, je ne conçois pas que des gens vivent à Paris pour leur plaisir, sans qu'on les y

force, non, mais je commence à comprendre qu'on puisse s'intéresser à ce qui se passe dans ces grandes boîtes à six étages.

Il va falloir, pour l'honneur de mes cahiers, que je raconte pourquoi je me trouve à Paris, pourquoi j'ai quitté Montigny, l'école si chère et si fantaisiste où Mlle Sergent, insoucieuse des qu'en-dira-t-on, continue à chérir sa petite Aimée pendant que les élèves font les quatre cents coups, pourquoi papa a quitté ses limaces, tout ça, tout ça !... Je serai bien fatiguée quand j'aurai fini ! Parce que, vous savez, je suis plus maigre que l'année dernière, et un peu plus longue ; malgré mes dix-sept ans, échus depuis avant-hier, c'est tout.»

Commentaire

Ce journal d'une adolescente délurée fin XIXe, début XXe siècle, était aussi le tableau de «la vie remuante d'oisifs affairés» des milieux parisiens. Maugis était une sorte de caricature de Willy. On y lit : «Les femmes libres ne sont pas des femmes.»

En 1901, Colette séjourna à Bayreuth, avec Willy et Georgie Raoul-Duval (la «Rézi» des "Claudine"). Par une curiosité malsaine, il jeta sa femme dans les bras de cette Hollandaise qui était l'épouse d'un grand bourgeois français. Elle en fit la conquête et fut sollicitée aussi par Natalie Barney, par Renée Vivien, et même par la trop jolie Marguerite Maniez, dite Meg Villars, avec laquelle il avait lui-même une liaison !

Colette travailla à une adaptation théâtrale de "Claudine à Paris", comédie en trois actes précédée d'un prologue, qui fut signée par Willy et Luvey (l'association de Lugné-Poe et de Charles Vayre). Le personnage fut interprété par Polaire et Willy dirigea les répétitions. Il demanda à Colette de couper ses magnifiques cheveux pour qu'elle ressemble à la comédienne, à la grande indignation de Sido qui lui écrit : «*Et tes beaux cheveux d'or qui tombaient jusqu'à terre !... j'ai eu un gros chagrin que tu aies anéanti mon chef-d'œuvre de vingt années*». Le 22 janvier 1902, la pièce fut créée au théâtre des Bouffes-Parisiens et remporta un grand succès.

En 1902 parut "Claudine amoureuse". Mais l'édition fut achetée et détruite par Georgie Raoul-Duval, alias «Rézi» dans les "Claudine" et le livre reparut sous le titre :

"Claudine en ménage" (1902)

Roman

À peine Claudine et Renaud sont-ils mariés que déjà c'est «*la fêlure*». Un sentiment d'échec, de personnelle indignité, de lente corruption, s'insinue en Claudine qui le découvre avec effroi. Renaud lui a révélé le plaisir, la volupté comme on disait alors, mais c'est «*une merveille foudroyante et presque sombre*», dont elle est bientôt tentée de se servir comme d'«*une arme mortelle*». Il lui a aussi révélé la frivolité d'un certain mode de vie mondain, où elle se perd sans plus se retrouver elle-même. Entre alors en scène une femme attirante, Rézi, qui tente de séduire Claudine et réussit... avec la complicité de Renaud. Un trio trouble se constitue, qui fascine Claudine et, en même temps, lui répugne.. Elle ne sait plus comment s'en sortir honorablement. Au début du roman, elle avait tenté d'amener Renaud sur les lieux de son enfance ; à la fin du roman, elle y retourne... seule, dans ce pays où elle se sent «*plus belle, plus tendre, plus honnête*». Elle se refuse donc à le quitter et ne peut plus qu'inviter Renaud à l'y rejoindre s'il sait à son tour recouvrer la gravité qu'elle attend de lui et qui soit à la hauteur du rêve d'amour de "Claudine à l'école". Cet appel sonne donc comme une défaite : un couple s'est brisé, et Renaud ne sera plus qu'une sorte d'idéal fantôme traversant les deux derniers romans de la série, "Claudine s'en va" et "La retraite sentimentale".

Extrait

«*Claudine petite et silencieuse, à quoi penses-tu?*

- *Je pense au jardin.*

- *Quel jardin?*

- *Oh ! "Quel jardin !" Le jardin de Montigny, donc !*

- *Drôle de petite fille... Devant ce paysage-là !*

Me diras-tu qu'il est plus beau, le jardin de Montigny, que ceci?

- *Non, pardi, mais il est à moi.»*

Commentaire

Ce troisième roman de la série des "*Claudine*" était une version remaniée de "*Claudine amoureuse*". On y lit : «*Le vice, c'est le mal qu'on fait sans plaisir.*»

Willy en fit jouer une adaptation théâtrale où le rôle fut tenu par Meg Villars.

En 1902, Willy et Colette s'installèrent au 177 bis, rue de Courcelles où fut aménagée pour elle une salle de gymnastique, car elle, qui avait une robuste santé, tenait à cultiver son corps, à exercer ses muscles, faisait du cheval, s'insurgeait contre la mode qui entravait le corps de la femme, par exemple avec l'usage du corset, avait coupé ses longues tresses. En été, ils séjournèrent aux Monts-Boucons où elle apprit à «Toby-Chien» à monter aux échelles. Son père y vint et composa sur ce lieu un poème qui prouvait que son oeuvre ne se bornait pas à des cahiers ornés seulement de titres et laissés vides, ainsi que sa fille l'a malicieusement laissé entendre.

"*Claudine s'en va*"

(1903)

Roman

Trois couples sont en présence :

- Claudine et Renaud qui vivent en camarades et forment un couple idéal dans sa perfection, comme si la crise de "*Claudine en ménage*" avait été aisément surmontée ;

- Marthe et Léon où la femme forte domine un mari faible, un écrivain dont elle surveille tyranniquement la production ;

- Annie et Alain qui forment un couple traditionnel où le mari fait la loi, où la femme aime et obéit, un couple étouffant pour elle.

La narratrice est Annie, qui tient son journal à l'occasion du départ en voyage d'Alain : moment de solitude qui va être celui d'une crise conjugale. Elle s'adonne à l'éther et au plaisir solitaire : «*Un démon fait à mon image, qui a des mains multiples dont l'une me caresse jusqu'au martyr, cependant qu'une autre feuillette devant moi un livre fou où sont peints des passants rapides qui me possèdent... Ils ont la figure de Claudine, les yeux nonchalants de Renaud.*» Dans un cadre tout de mondantités satiriquement dépeintes (Paris, une ville d'eaux, un festival de Bayreuth), Annie se compare à sa belle-sœur, Marthe, et à Claudine, la femme comblée, bientôt la tendre amie ; et elle découvre que Marthe est la maîtresse de Maugis et qu'Alain, son mari, l'a bien souvent trompée. Elle prend conscience, d'une façon lente mais sûre, qu'il lui faut «*s'évader*», c'est-à-dire quitter son mari ; et, si elle s'effraie de cette liberté toute neuve, elle comprend que c'est le prix à payer si elle veut avoir une chance de devenir un jour elle-même. Elle quitte «*une prison*», prête à affronter la vie, à la fois inquiétante et séduisante.

Extrait

«*En cinq jours je me suis commandé et fait livrer tant, tant de choses ! J'ai gravi tant d'étages, mandé tant de fournisseurs à face de domestiques enrichis, enlevé tant de fois ma jupe et mon corsage, bras nus et frissonnants sous les doigts froids des "premières", que la tête me tourne. N'importe, cela est bon. Je me secoue par le collet.*

Assise, un peu étourdie, j'admire mes trésors. Les beaux grands souliers lacés, plats et effilés, comme des yoles, bas sur leurs talons anglais ! On doit marcher d'aplomb, longtemps sur ces petits bateaux jaunes. Du moins, je le suppose. Mon mari préfèrait pour moi les talons Louis XV, plus "féminins"... Puisqu'il les préfèrait, je n'en veux pas ! Il n'aimerait guère non plus ce complet de bure rousse, pelage d'écureuil, dont la jupe en forme s'évase si nette et si simple... Je l'aime, moi. Sa sobriété m'amincit encore, sa couleur fauve souligne le bleu de mes yeux, l'exagère jusqu'à faire venir l'eau sous la langue ... Et ces gants masculins à piquûre, ce feutre correct, traversé d'une plume d'aigle !»

Commentaire

Dans ce quatrième roman de la série des "Claudine", le couple de Marthe et Léon, fondé sur la camaraderie, fut créé sur le modèle de celui que formaient, dans la vie, Willy et Colette, avec inversion des rôles des époux. Maugis était une caricature de Willy. L'«Ariège» dont il est question était, en fait, Uriage, dans l'Isère, où Willy et Colette séjournèrent en 1896.

Commentaire sur la série des "Claudine"

Naïve et perverse, Claudine est une gamine aux goûts bissexuels, la première de toute une galerie d'adolescentes créées par Colette, jeunes filles encore en fleurs qui sont déjà des femmes et ont toutes les perversités de leur époque. Elle offrait une peinture pleine d'une curiosité mêlée de mépris, d'une effronterie de commande, maintenant cet équilibre si difficile entre le sensible et le nommable.

La série connut un énorme succès dû à :

- la simplicité moderne du texte par rapport à la littérature symboliste de la fin du XIXe siècle. Polaire disait que Claudine «*rompait tellement les allures des muses laurées, cothurnées, lyrées, empêtrées dans leur traîne*» et que le personnage avait apporté une bouffée d'air qui avait rafraîchi le théâtre du temps (le succès littéraire passait aussi par la scène) ;
- la relative importance du mouvement régionaliste à cette époque, Francis Jammes en étant un des représentants les plus emblématiques ;
- le caractère licencieux des situations et des personnages ;
- l'habileté de Willy : pour la rédaction, il avait organisé un atelier, une véritable entreprise à laquelle Colette participa ; pour obtenir le bon accueil de la critique, il profita de ses relations dans la presse ; pour accompagner les livres, il mit en oeuvre son sens du commerce, celui que certains de ses amis appelaient «*Monsieur Réclamier*» ayant su jouer des ambiguïtés entre Claudine, Colette et Polaire pour exciter la curiosité du public, jeu auquel Colette se prêta volontiers ; ayant fait du personnage une véritable marque de commerce, exploitée à travers des «produits dérivés», une mode vestimentaire (le fameux col Claudine, le sarrau, les bottines, un chapeau, des cravates, un parfum, une lotion, des cure-dents, etc.).

La série fut imitée par d'autres auteurs, dans des romans : "Claudine aux deux écoles" (1902), "Claudine en vadrouille" (1902), "Claudine s'amuse" (1902), "Claudine et Claudin"(1903) ; dans une opérette : "Claudine" (1910). Willy et Luvey profitèrent eux-mêmes de l'accueil fait à leur comédie pour donner à Claudine une soeur, Pierrette, dans "Le p'tit jeune homme " que Polaire créa aux Bouffes-Parisiens, le 29 avril 1903.

Les "Claudine" couronnèrent en apothéose l'oeuvre de Willy et apparurent riches de promesses en ce qui concernait l'oeuvre de Colette qui, grâce à lui, avait commencé à écrire, avait eu la révélation de son talent, mais n'en disait rien. Roland Dorgelès, qui avait deviné qu'elle était la véritable autrice, la

vit ainsi : *«Étrangement réservée malgré ses façons libres et gardant de son enfance paysanne une méfiance instinctive qui l'empêchait de goûter les compliments, elle rompait l'entretien lorsqu'on lui parlait de son œuvre, ou bien se réfugiait alertement dans l'anecdote.»*

Willy avait signé la série et un contrat stipulait qu'il en détenait la propriété intellectuelle. Colette, femme-objet de cet imprésario qui aimait se faire photographier ou peindre dans une position où il la dominait, victime d'une aliénation qui la privait de sa personnalité propre et d'une véritable escroquerie qui la privait de son oeuvre, la lui réclama, le menaça de porter plainte pour abus de confiance et de le traîner devant les juges. Elle n'obtint finalement que les droits des deux derniers volumes, son mari ayant, en 1907, vendu les deux premiers à deux éditeurs à la fois afin de se renflouer et, bien sûr, sans lui demander son avis. Après bien des tribulations, une décision de justice, prise en 1955, imposa de garder conjoints les noms des deux auteurs.

De janvier à juillet 1903, Colette tint une rubrique de critique musicale dans le quotidien "Gil Blas". La même année, habillée en homme, elle quitta Willy pour habiter aux Monts-Boucons : *«Il est mon premier amour, on ne meurt que de celui-là.»*. L'ayant trouvée après l'avoir cherchée trois jours et quatre nuits, il la supplia : *«Vous n'avez pas le droit de m'abandonner. Je ne peux pas sans toi.»* Ce à quoi elle rétorqua : *«Je ne veux plus rien de toi. Nous deux, c'est fini !»*. Il eut l'audace de lui demander d'accueillir Meg Villars, sa maîtresse.

Elle commença vraiment sa carrière d'écrivaine en publiant au "Mercure de France" son premier ouvrage «libre», toutefois encore sous la signature «Colette Willy» qu'elle allait garder jusqu'en 1913 :

"Dialogues de bêtes"

(1904)

Recueil de quatre textes

Tandis que «lui» et «elle», leurs maîtres, le mari et la femme, sont des «seigneurs de moindre importance», Toby-Chien, bull bringé, et Kiki-la-Doucette, chat des chartreux, dialoguent :

«Toby-Chien : Elle me saisit par la peau du dos, comme une petite valise carrée, et de froides injures tombèrent sur ma tête innocente : "Mal élevé. Chien hystérique. Saucisson larmoyeur. Crapaud à coeur de veau. Phoque obtus..." Tu sais le reste. Tu as entendu la porte, le tisonnier qu'elle a jeté dans la corbeille à papier, et le seau à charbon qui a roulé béant, et tout...

Kiki-la-Doucette : J'ai entendu. J'ai même entendu, ô Chien, ce qui n'est pas parvenu à ton entendement de bull simplet. Ne cherche pas. Elle et moi, nous dédaignons le plus souvent de nous expliquer.»

«Kiki-la-doucette : Elle a voulu - j'étais petit - me purger avec l'huile. Je l'ai si bien griffée et mordue qu'Elle n'a pas recommencé. Elle a cru, une minute, tenir le démon sur ses genoux. Je me suis roulé en spirale, j'ai soufflé du feu, j'ai multiplié mes vingt griffes par cent, mes dents par mille, et j'ai fui, comme par magie.

Toby-Chien : Je n'oserais pas. Je l'aime, tu comprends. Je l'aime assez pour lui pardonner même le supplice du bain.»

Toby-Chien (avec l'à-propos qui le caractérise) : J'ai envie de faire pipi.

Commentaire

À sa manière propre, Colette rivalisait avec celui dont elle admirait la maîtrise, le Rudyard Kipling du "Livre de la jungle", dont les deux livres venaient d'être traduits en 1899. Dans ce petit chef-d'œuvre, elle montra toute sa tendresse pour les animaux, sa compréhension du mystère de l'âme animale, sa

finesse et son esprit. La description des animaux, dans leur apparence extérieure comme dans leurs sensations qui les lient intimement au monde, devenait la clé de sa vision du monde, d'une sorte d'acceptation sereine et émerveillée de l'univers. Observation exacte, sympathie profonde, contemplation heureuse : entre le monde humain et le monde animal, ostensiblement, elle fit pencher la balance vers le monde animal, dont l'évocation lui était à la fois récréation et récréation, loisir de la vraie vie. Elle ne se contenta pas de mettre en scène, dans un artifice théâtral teinté d'humour, les dialogues d'un chien et d'un chat, évoqués dans leur vie propre et dans les rapports qu'ils entretenaient avec leurs maîtres : leur peinture en filigrane suggérait un couple heureux, ce qui était l'envers rêvé de ce qui avait été analysé dans "*Claudine en ménage*" et dans "*Claudine s'en va*". Le recueil fut pour elle l'occasion de faire entendre sa petite musique personnelle en marge de la série.

La préface fut écrite par Francis Jammes. Rachilde apprécia.

Le recueil, qui groupait d'abord quatre textes, en groupait sept en 1905, douze en 1930.

En 1904, Colette séjourna de nouveau aux Monts-Boucons.

Elle écrivit encore en collaboration avec Willy :

"Minne"

(1904)

Roman

Des yeux noirs superbes, des cheveux si blonds qu'ils paraissent argentés, élancée, Minne est une ravissante personne adorée par sa maman. Sans grande conviction, elle suit les cours dans le bon pensionnat des demoiselles Souhait : c'est surtout l'occasion d'y rencontrer des jeunes filles bien élevées. Tout a été arrangé, par ceux qui l'entourent et l'aiment (Maman, l'oncle Paul, Antoine), pour qu'elle ait une vie des plus douillettes. Ils sont, certes, très bons, mais incapables de combler le vide qu'elle sent en elle. Au fait, que lui manque-t-il? Elle ne le sait pas exactement : comme toutes les jeunes filles, elle rêve d'autre chose, songe à la vie qui reste à découvrir, éprouve par moments le besoin de quitter la maison tiède et calme et de connaître ce qu'elle appelle «*l'aventure*» et que, secrètement, elle appelle au plus profond de son cœur. Mariée au fidèle Antoine, cette «*espèce de frère*», le mariage, autant que le mari, la déçoit. Elle se sent volée : ce qu'on lui avait promis ne lui a pas été donné.

Extrait

«Elle s'en va aux volets clos, applique son oeil au trou rond qu'y fora un taret, et assiste à la chaleur comme à un cataclysme.

- Si tu voyais ! Il n'y a pas une feuille qui bouge.. Et le chat de la cuisine ! Il est fou, cet animal, de se cuire comme ça ! Il attrapera une insolation, il est déjà tout plat... Tu peux me croire, je sens la chaleur qui me vient dans l'oeil par le trou du volet !

Elle revient en agitant les bras "pour faire de l'air" et demande :

- Qu'est-ce qu'on va faire, nous?

- Je ne sais pas... Lisons..

- Non, ça tient chaud.

Antoine enveloppe du regard Minne, si mince dans sa robe transparente :

- Ça ne pèse pas lourd, une robe comme ça !

- Encore trop ! Et pourtant je n'ai rien mis dessous, presque : tiens...

Elle pince et lève un peu l'ourlet de sa robe, comme une danseuse excentrique. Antoine entrevoit les bas de fil havane, ajourés sur la cheville nacrée, le petit pantalon dentelé, serré au-dessus des genoux... Les cartes à patience, échappées de ses mains tremblantes, glissent à terre...

"Je ne serai pas si bête que la dernière fois, songe-t-il, affolé."

Il avale un grand coup de salive et réussit à feindre l'indifférence :

"Ça, c'est pour en bas... Mais tu as peut-être chaud par en haut, dans ton corsage?"

- Mon corsage? J'ai juste ma brassière et ma chemise en dessous... Tâte !"

Elle s'offre de dos, la tête tournée vers lui, cambrée et les coudes levés. Il tend des mains rapides, cherche la place plate des petits seins... Minne, qu'il a effleurée à peine, saute loin de lui, avec un cri de souris, et éclate d'un rire secoué qui lui emplît les yeux de larmes.

"Bête ! Bête ! Oh ! Ça, c'est défendu ! Ne me touche jamais sous les bras ! Je crois que j'aurais une attaque de nerfs !"

Elle est énervée, il la croit provocante, et d'ailleurs il a frôlé, sous les bras moites de la fillette, un tel parfum... Toucher la peau de Minne, la peau secrète qui ne voit jamais le jour, feuilleter les dessous blancs de Minne comme on force une rose - oh ! sans lui faire de mal, pour voir... Il s'efforce à la douceur, en se sentant des mains singulièrement maladroites, et puissantes...

"Ne ris pas si haut ! chuchote-t-il en avançant sur elle."

Elle se remet lentement, rit encore en frissonnant des épaules, et s'essuie les yeux du bout des doigts.

"Tiens, tu es bon, toi ! Je ne peux pas m'en empêcher ! Ne recommence pas, surtout ! Non, Antoine, ou je crie !"

- Ne crie pas ! prie-t-il tout bas."

Mais, comme il continue d'avancer, Minne recule, les coudes serrés à la taille pour garantir la place chatouilleuse. Bientôt bloquée contre la porte, elle s'y arc-boute, tend des mains qui menacent et supplient... Antoine saisit ses poignets fins, écarte ses bras peureux et songe alors que deux autres mains lui seraient en ce moment bien utiles... Il n'ose pas lâcher les poignets de Minne incertaine, silencieuse, dont il voit bouger les yeux comme une eau remuée...

Des cheveux envolés frôlent le menton d'Antoine, y suscitent une démangeaison enragée qui se propage sur tout son corps en flamme courante... Pour l'apaiser, sans lâcher les poignets de Minne, il écarte davantage les bras, se plaque contre elle et s'y frotte à la manière d'un chien jeune, ignorant et excité...

Une ondulation de couleuvre le repousse, les poignets fins se tordent dans ses doigts comme des cous de cygnes étranglés :

"Brutal ! Brutal ! Lâche moi !"

Il recule d'un saut contre la fenêtre, et Minne reste contre la porte où elle semble clouée, mouette blanche aux yeux noirs et mobiles... Elle n'a pas bien compris. Elle s'est sentie en danger. Tout ce corps de garçon, appuyé au sien, si fort qu'elle en sent encore les muscles durs, les os blessants... Une colère tardive la soulève, elle veut parler, injurier, et éclate en grosses larmes chaudes, cachées dans son tablier relevé...»

Commentaire

L'intrigue était très mince. Ce qui importait, c'était le portrait psychologique, les contradictions entre ses aspirations et ses sensations. Colette révéla : «*Je ne voulais, lorsque j'écrivis "Minne", qu'écrire une nouvelle, avec l'espoir que je la signerais de mon nom. Il fallait donc, pour détourner d'elle une convoitise qui s'adressait d'habitude aux dimensions du roman, que ma nouvelle fût assez brève.*». L'érotisme en restait dans les limites permises par l'époque, mais le livre obtint un grand succès. En 1916, elle travailla à son adaptation au cinéma.

En 1905, Colette, qui avait toujours voulu jouer la comédie, ce que Willy lui interdisait, qui désormais était animé par «*le souci nouveau de gagner moi-même mon repas, ma robe, mon loyer*», prit des leçons de danse et de pantomime avec Georges Waag, dit «Wague». Elle se produisit d'abord en privé dans des rôles de faune, et séduisit ainsi Sophie-Mathilde-Adèle de Morny, fille du frère adultérin de Napoléon III, belle-fille de la reine Hortense, marquise de Belbeuf, qui, après son divorce, avait repris son nom de jeune fille.

Lesbienne virile, elle s'habillait en homme, fumait le cigare, avait fait procéder à l'ablation de son utérus et de ses seins (elle affirmait : « *Naître, c'est acquérir le privilège du plein développement de soi-même* ») et se donnait le nom de « Missy ». Elle était appelée l' « oncle Max » dans les cercles saphiques de la capitale, qui allaient s'élargissant dans ces premières années du siècle sous le triple règne des beautés tarifées comme Liane de Pougy, des gloires du boulevard comme Ève Lavallière ou du gratin culturel et mondain où scintillait Natalie Clifford Barney, amazone yankee régissant une république de femmes libres qui se nommaient Renée Vivien, Lucie Delarue-Mardrus, Romaine Brooks ou Eva Palmer et que rejoindraient bientôt Gertrude Stein et Alice B. Toklas, Adrienne Monnier, Sylvia Beach, Djuna Barnes.

Bientôt, Colette et Missy ne se quittèrent plus, Colette trouvant en elle un être qui pouvait apaiser ses angoisses devant sa toute neuve solitude, qui pouvait lui donner la douce protection dont elle avait besoin, la liaison saphique (comme on disait alors) avec cette tendre amie étant une sorte de substitut maternel. En même temps, elle avait déclaré à Willy : « *Grâce à toi, je ne cherche plus le bonheur, je ne cherche que le plaisir.* »

Missy voulut l'initier à l'opium, elle refusa et lui promit plutôt : « *Je vais gagner ma vie, nous ne dépendrons plus de personne* ». Comme elle était célèbre, du fait du personnage de Claudine, de ses démêlés conjugaux, de sa liaison avec Missy, de sa plastique et de ses qualités de mime, comme elle était pour un spectacle une garantie de succès, ne fût-ce que par la curiosité qu'elle excitait, elle trouva facilement des engagements.

En avril, une revue confidentielle, « *Le damier* », consacra une partie de son second numéro, à un hommage à Colette.

Devant le succès de « *Minne* », Willy l'obligea à en écrire une suite :

«Les égarements de Minne»

(1905)

Roman

Humiliée par son mariage, mais maintenant renseignée et ayant compris que l'aventure, c'est l'amour, Minne cherche avec détermination l'homme, ami et amant tout à la fois, qui sera capable de lui montrer qu'il y a dans l'union de deux êtres ces joies délicieuses, ce bonheur merveilleux, dont toutes les femmes qu'elle connaît parlent et tous les livres aussi. Mais elle n'y parvient pas. Après nombre d'aventures et d'échecs, et à l'occasion d'un voyage à Monte-Carlo avec Antoine, Minne, jusqu'ici « *quêteuse d'impossible* », goûte dans les bras de son mari la joie, la vanité aussi, d'être enfin une femme comme les autres.

Commentaire

On y lit : « *Peut-on dans l'amour longtemps garder sa fantaisie intacte?* » Colette confia : « *Je ne pus jamais considérer «Les égarements de Minne», comme un bon roman.* »

Le 17 septembre 1905, le père de Colette mourut. Elle ne put se résoudre à assister à ses derniers moments. À l'enterrement, elle retrouva sa mère qui, constatant : « *Tu es un vrai écrivain* », l'incita à quitter son mari et à revenir auprès d'elle : « *Tu me manques, mon soleil d'or !* ». Comme elle regrettait que ses héroïnes n'aient jamais de mère, l'écrivainle promit : « *Mon prochain livre sera sur toi.* » Le notaire révéla que le père était ruiné : les fils disant ne pouvoir pourvoir, Willy promit de l'argent.

Colette, jeune femme qui ne redoutait rien, qui fit paraître dans « *Le Mercure musical* » en 1905 et 1906 six textes (qui furent repris dans « *Les vrilles de la vigne* »), le 6 février 1906, fit ses débuts publics de mime sur la scène des Mathurins, en jouant un rôle de faune dans le mimodrame de Francis de Croisset, « *Le désir, l'amour et la chimère* ». Elle montra des épaules, un sein, des jambes, que les amateurs de beauté sculpturale apprécièrent. Elle posa aussi pour des « *photographies d'art* », en

jupon, en costume antique, nue mais recroquevillée, nue derrière un voile qu'elle déployait, sous une peau de lion ou sous un péplum. Aussi Sido protesta-t-elle : «*Comment oses-tu poser ainsi presque nue? On lui voit tout, à ma tante, dit Geneviève (une fille d'Achille) !*» ; déplora qu'elle perdît du temps à jouer et à danser sur les planches, en se dénudant pour obtenir les suffrages du public, alors qu'elle possédait un talent littéraire. Ces poses plastiques, elle les prit aussi sur la scène dans un genre différent de la pantomime, décrit ainsi par Louis Delluc : «*Elle joue avec un grand voile blanc, où elle se roule, où elle se drape, où elle se sculpte ; elle a des pieds et des jambes parfaits, sa gorge s'offre droite, et puis toute sa nudité harmonieuse se livre. Et nous ne savons pas si nous sommes troublés, ou si nous admirons simplement, car elle veut être émouvante et peut-être perverse, et nous nous laissons dominer par sa volonté, mais nous sentons qu'il y a en elle quelque chose d'inexplicable et de très pur.*»

Elle joua aussi la comédie, où elle a moins bien réussi, en raison de son fort accent bourguignon ; ainsi dans une pièce de Willy, «*Aux innocents les mains pleines*». Elle fit des tournées en province et même hors frontières, au cours desquelles elle rencontra Fréhel et Maurice Chevalier, qui manquait alors d'assurance, et où, à force de s'asseoir à la table de maquillage, elle apprit à juger, comme celui d'une étrangère, le visage qui était devant elle de l'autre côté du miroir.

Ces tournées lui permirent de découvrir enfin le Midi de la France. Elle séjourna à Nice avec Willy chez la poétesse Renée Vivien. Mais écrivit-elle alors : «*Beau Midi, tu me plais mais je ne t'aime pas.*»

Elle se produisit dans des pantomimes : «*La romanichelle*», à l'Olympia (où Missy, qui avait pris elle aussi des leçons de Wague, le remplaça, pour un soir) ; puis «*Pan*», à Marigny, où elles dansaient à moitié nues, ce qui provoqua un tel scandale que sa famille déshérita Missy, d'autant plus que l'affiche arborait son prestigieux blason.

En décembre 1906, un second scandale fut provoqué, au Moulin-Rouge, par la pantomime «*Rêve d'Égypte*», composée par Vuillermoz, Wague et Willy. Un vieux savant, l'égyptologue Franck, interprété par Missy qui avait adopté comme pseudonyme l'anagramme transparente «Yssim» et «*qui s'était fait une paire de moustaches à l'aide de la queue de son caniche marron*», nota sa partenaire) s'éprenait d'une momie, interprétée par Colette. Elle jaillissait d'un sarcophage peinturluré, le corps prisonnier d'un long ruban entortillé. Franck reculait, saisi par l'apparition ; mais comme, pour le séduire, elle se dressait devant lui et dansait, fasciné, il s'approchait, osait saisir le bout du ruban détaché, le tirait... Alors, petit à petit, son corps se libérait, s'offrait et on allait jusqu'aux dernières limites du possible : elle était nue, ou tout comme, ayant, depuis belle lurette, jeté aux orties les maillots couleur chair parce que, comme elle venait de l'écrire dans ses «*Dialogues de bêtes*» : «*Je veux danser nue si le maillot me gêne et humilie ma plastique. Je veux chérir qui m'aime et lui donner tout ce qui est à moi dans le monde, mon corps si doux et ma liberté...*» Enfin, Franck lui donnait un baiser fougueux. Le 3 janvier 1907, ce strip-tease déclencha un inimaginable hourvari car la salle était remplie de bonapartistes ulcérés par cette exhibition d'une des leurs : tous les Morny disponibles étaient là, avec le prince Murat et une escouade de membres du Jockey Club et leurs hommes de main qui se déchaînèrent, malgré les protestations et les applaudissements de ceux qui étaient venus là seulement pour se rincer l'œil à ce spectacle scabreux. Dans une loge, Willy se leva et cria «*Bravo !*», mais on le reconnut et on lui lança : «*Cocu ! Cocu !*». Le rideau tomba avec précipitation, mais la bataille continua, les hardis bonapartistes, faute de pouvoir châtier deux faibles femmes, se promettant d'infliger une raclée à Willy, censé être l'auteur occulte de ce honteux divertissement. Le lendemain, Louis Lépine, le préfet de police, fit interdire les représentations. Mathilde de Morny intenta un procès au Moulin-Rouge pour rupture de contrat et réclama dix mille francs de dommages et intérêts. Quant à Willy, il perdit dans l'affaire sa rubrique de «*L'ouvreuse*» dans «*L'écho de Paris*», commençant ainsi sa lente descente vers l'oubli et la misère, n'existant encore dans les mémoires que grâce à Colette. Elle écrivit à Wague que ce scandale pouvait servir profitablement le succès de la pantomime en province et en Belgique.

Elle se produisit encore dans un mimodrame de Georges Wague, «*La chair*», dans «*La bigote*», comédie de Jules Renard.

Comme elle formait un couple avec Missy, tandis que Meg Villars et Willy en formait un autre, elle envoyait de cinglantes réponses aux auteurs de perfidies des petits journaux : «*Ne réunissez pas, je*

vous prie, et si intimement dans l'esprit de vos lecteurs, deux couples qui ont arrangé leur vie de la façon la plus normale que je sache et qui est leur bon plaisir !»

Cependant, bientôt, du fait de sa lassitude, de son sentiment d'être exploitée, de ses craintes devant l'avenir, des infidélités répétées de Willy, elle mena contre lui une guerre qui se déroula sous les yeux narquois du public tenu au courant par la petite presse, et qui aboutit en novembre 1906 à une séparation de corps prononcée le 13 février 1907. Elle prit un appartement au 44, rue de Villejust (devenue rue Paul-Valéry), près de Renée Vivien, et habita aussi chez Missy, 2, rue Georges-Ville. Pourtant, au cours de l'été, passé au Crotoy, elle et Missy occupaient une villa, Willy et Meg une autre. Mais, en septembre, il vendit à deux éditeurs différents tous les droits des "Claudine" pour une somme forfaitaire. La séparation fut alors définitive et, à la suite, il rentra dans l'ombre tandis qu'elle commença vraiment sa carrière.

Une nouvelle vie, dispersée et fatigante, s'ouvrait pour cette femme de trente-trois ans, déjà riche d'expériences. Le plus étonnant est que, de scène en scène, par monts et par vaux, elle soit restée fidèle malgré les craintes de Sido, à sa vocation d'écrivaine. Et elle avait découvert la possibilité de conquérir, par la littérature, le bien le plus précieux : la liberté. Le bel animal sachant, maintenant, par où il échappera au dompteur, elle rédigea le cinquième et dernier roman de la série des "Claudine", où elle a choisi de mettre une fois encore son personnage en scène, dans un ultime journal-confession :

"La retraite sentimentale"

(1907)

Roman

Claudine, seule dans sa propriété de Casamène, évoque, au sens magique du terme, un Renaud absent, éloigné d'elle par la maladie et par là même métamorphosé en une sorte d'homme idéal. Il meurt et se pose alors le problème du choix d'un style de vie.

D'un côté, Claudine est entourée de deux hôtes de passage : Marcel, l'homosexuel de "Claudine à Paris", et Annie, l'héroïne de "Claudine s'en va", que sa liberté a égarée d'aventure passagère en aventure passagère : c'est la voie de la perdition, celle des plaisirs, où la chair du partenaire de passage est traitée en simple «comestible» qui ne tire sa saveur que des élans toujours renouvelés, toujours déçus, de désirs condamnés à l'errance.

De l'autre côté, dans une reprise du meilleur de "Claudine à l'école", simplement alors suggéré, la nature, le jardin, les bêtes et l'écriture, qui vient s'ajouter, offrent des bonheurs d'exister.

Extrait

«Très jeune... non, je ne suis plus très jeune. J'ai gardé ma taille, ma liberté de mouvements, j'ai toujours mon vêtement de chair étroite qui m'habille sans un pli... j'ai changé tout de même. Je me connais si bien ! Mes cheveux couleur de châtaigne étoffent toujours, nombreux, pressés en boucles rondes, l'angle un peu trop aigu d'un menton qu'on s'accorde à trouver spirituel. La bouche a perdu de sa gaîté et, au-dessous de l'orbite plus voluptueuse mais aussi plus creusée, la joue s'effile, longue, moins veloutée, moins remplie : le jour frisant y indique déjà le sillon - fossette encore, ou ride déjà ? - qu'y modèle patiemment le sourire...»

Commentaire

Dans cette suite de "Claudine s'en va", Colette faisait un récit transposé de son divorce et de ses années d'incertitude. Le livre ne suit pas une chronologie linéaire, et c'était, aux yeux de Colette, la première fois qu'un écrivain prenait cette liberté.

Elle disait sa souffrance de la perte du bel amour, du premier amour. Il s'agissait d'abord de liquider ce rêve d'amour de son «sang monogame». Renaud était un personnage fantôme condamné à mourir pour que ne se ternisse pas l'image que se faisait Colette de l'amour et du couple. On y lit :

- «*En somme, j'apprenais à vivre. On apprend donc à vivre? Oui, si c'est sans bonheur. La béatitude n'enseigne rien. Vivre sans bonheur et n'en point dépérir, voilà une occupation, presque une profession.*»

- «*Il n'y a pas de peine irrémédiable, sauf la mort.*»

Casamène était, en fait, la maison des Monts-Boucons.

Au tout début de 1908, Willy vendit les Monts-Boucons. Il regrettait le divorce : «*Vous êtes la seule femme que je puisse aimer complètement. Elle vous rend toujours heureuse, Misty? Je m'ennuie avec Meg.*»

Colette joua dans “*La chair*” sur diverses scènes de province, séjourna au Crotoy, avec Missy. Sa demi-sœur, Juliette, se suicida. En septembre, elle déménagea rue Torricelli (rue de Saint-Senoch) . Elle publia dans des revues, puis en volume :

“*Les vrilles de la vigne*”

(1908)

Recueil de dix-huit nouvelles

Commentaire

Les quatre premiers textes sont des sortes de contes métaphoriques dans lesquels Colette évoquait sa destinée, douloureuse et exaltante à la fois, de femme libre et solitaire :

“*Les vrilles de la vigne*”

Nouvelle

Un innocent jeune rossignol s'est réveillé un beau matin les pattes ligotées par les vrilles de la vigne : «*Cassantes, tenaces, les vrilles d'une vigne amère m'avaient liée, tandis que dans mon printemps je dormais d'un somme heureux et sans défiance. Mais j'ai rompu, d'un sursaut effrayé, tous ces fils tors qui déjà tenaient à ma chair, et j'ai fui... Il ne s'évada qu'au prix de mille peines, et de tout le printemps se jura de ne plus dormir, tant que les vrilles de la vigne pousseraient*», et de chanter toutes les nuits pour préserver cette liberté reconquise. D'où cette affirmation finale : «*Je ne connais plus le somme heureux, mais je ne crains plus les vrilles de la vigne.*»

Commentaire

Par un réseau de métaphores précises qu'on retrouve dans d'autres textes, le sens qui se dégage de ce conte merveilleux et allégorique est clair : tel le rossignol qui, au-delà de la souffrance, conquiert la liberté par la joie de chanter, Colette, après la désillusion du premier amour et du mariage, a su s'affranchir de ses liens, échapper à l'emprise de Willy et à celle de Georgie Raoul-Duval, la «*Rézi*» de “*Claudine en ménage*”. Mais elle exprimait tout à la fois la joie d'avoir trouvé les moyens de sortir de captivité et la crainte de retomber prisonnière. Elle entendait conquérir son autonomie dans et par l'écriture, dans et par l'art (elle était devenue mime).

“Rêverie du nouvel an”

Nouvelle

Le texte porte sur l'enfance, mais propose déjà une conquête apaisante de la sagesse : *« Il faut vieillir. Ne pleure pas, ne joue pas des doigts suppliants, ne te révolte pas : il faut vieillir. Répète-toi cette parole, non comme un cri de désespoir, mais comme le rappel d'un départ nécessaire... »*

“Le miroir”

Nouvelle

Colette rencontre Claudine, qui s'écrie en la voyant : *« Bonjour, mon Sosie. »* L'autrice se défend contre ce *« double orgueilleux »* : *« Je ne suis pas votre Sosie. N'avez-vous point assez de ce malentendu qui nous accorde l'une à l'autre, qui nous reflète l'une dans l'autre, qui nous masque l'une par l'autre? »*

“Chanson de la danseuse”

Nouvelle

Colette revendique le droit de danser nue : *« Je veux danser nue si le maillot me gêne et humilie ma plastique. Je veux chérir qui m'aime et lui donner tout ce qui est à moi dans le monde, mon corps si doux et ma liberté... »*

Les trois textes suivants, adressés à Missy, célèbrent la douceur du lien avec la compagne et rappellent, sur un ton empreint de nostalgie, les souvenirs d'une enfance aux allures de paradis perdu :

“Nuit blanche”

Nouvelle

Colette essaie de faire connaître à Missy la beauté de son pays, des premiers grands souvenirs d'enfance qu'elle ait écrits : *« J'appartiens à un pays que j'ai quitté. Tu ne peux empêcher qu'à cette heure, si épanouie au soleil, sous la chevelure embaumée des forêts, l'herbe profonde noie le pied des arbres d'un vert délicieux et apaisant, dont mon âme a soif.*

Viens, toi qui l'ignore, viens que je te dise tout bas le parfum des bois de mon pays, égale la fraise et la rose. Tu jugerais que l'automne pénètre et meurtrit le feuillage tombé, qu'une pomme trop mûre vient de choir, et tu le cherches, et tu le flaires, ici, là-bas, tout près.

Et si tu passais en juin, entre les prairies fauchées, à l'heure où la lune ruisselle sur les meules rondes, tu sentirais à leur parfum s'ouvrir ton coeur, tu fermerais les yeux et tu laisserais tomber la tête lourde d'un muet soupir.

Et si tu arrivais un jour d'été dans mon pays au fond d'un jardin que je connais, un jardin noir de verdure et sans fleur ; si tu regardais bleuir au lointain la montagne ronde où les cailloux, les papillons et les chardons se teignent du même azur mauve et poussiéreux, tu m'oublieras et tu t'assoieras pour n'en plus bouger au terme de la vie.

Mais ce pays, tu le chercheras en vain, tu ne verras qu'une campagne un peu triste qu'assombrissent les forêts, un village paisible et pauvre, une vallée humide, la montagne bleuâtre qui ne nourrit pas même les chèvres ».

«Vous n'imaginez pas quelle reine de la terre j'étais à douze ans.»

«Et les violettes elles-mêmes, écloses par magie dans l'herbe, cette nuit, les reconnais-tu? Tu te penches, et comme moi tu t'étonnes :

“Ne sont-elles pas, ce printemps-ci, plus bleues?

- Plus mauves...

- Non plus bleues (...) Cesse cette taquinerie ! Porte plutôt à tes narines le parfum invariable de ces violettes changeantes et regarde, en respirant le philtre qui abolit les années, regarde comme moi ressusciter et grandir devant toi les printemps de ton enfance !...”

Plus mauves... non plus bleues... Je revois des prés, des bois profonds que la première poussée des bourgeons embrume d'un vert insaisissable... Violettes à courte tige... et violettes d'un blanc bleu veiné de nacre mauve, - violettes de coucou anémiques, qui haussent sur de longues tiges leurs pâle corolles inodores... Violettes de février, fleuries sous la neige, déchiquetées, roussies de gel, laideronnes, pauvresses parfumées... Ô violettes de mon enfance ! Vous montez devant moi, toutes, vous treillagez le ciel laiteux d'avril, et la palpitation de vos petits visages innombrables m'enivre...»

“**Jour gris**”

Nouvelle

Extrait

«Pour la femme, comme pour le chat, le mensonge est la première parure d'une amoureuse... À fréquenter le chat, on ne risque que de s'enrichir. Serait-ce par calcul que depuis un demi-siècle, je recherche sa compagnie? Je n'eus jamais à le chercher loin : il naît sous mes pas. Chat perdu, chat de ferme traqueur et traqué, maigri d'insomnie, chat de librairie embaumé d'encre, chats des crémeries et des boucheries, bien nourris, mais transis, les plantes sur le carrelage ; chats poussifs de la petite bourgeoisie, enflés de mou ; heureux chats despotes qui régnez...sur moi.»

“**Le dernier feu**”

Nouvelle

D'autres pièces sont des descriptions du comportement des animaux familiers, chers à Colette, qui invitent à une méditation sur les relations humaines :

“**Amours**”

Nouvelle

“**Nonoche**”

Nouvelle

Nonoche était une vieille chatte de Saint-Sauveur.

“Toby-Chien parle”

Nouvelle

“Un rêve”

Nouvelle

Dans ce récit de rêve dialogué, la narratrice converse avec une chienne.

“Dialogue de bêtes

Nouvelle

À travers dialogues et anecdotes, Colette brosse le portrait du personnage d'une femme comme-il-faut, Valentine, qui fournit matière à diverses réflexions sur les amours et la destinée des femmes :

“Belles-de-jour”

Nouvelle

“De quoi est-ce qu'on a l'air?”

Nouvelle

Colette n'est plus, pour les gens bien, qu'une théâtréuse, qu'un mime : une sorte de marginale.

“La guérison”

Nouvelle

Le texte porte sur Willy et sur l'amour.

Les dernières pièces sont comme des croquis pris sur le vif :

“En baie de Somme”

Nouvelle

“Partie de pêche”

Nouvelle

Une excursion en baie de Somme est détaillée heure par heure.

“Music-halls”

Nouvelle

Colette y évoque ses tournées.

“La dame qui chante”

Nouvelle

Avant de chanter, elle était banale. Pendant son chant, se pose sur elle «*un masque irritant et pudique de nymphe qu'un songe enivre*» : comment ne pas s'éprendre d'un masque, comment ne pas vouloir séduire la femme qui le porte? se dit, dans le public, un homme, le narrateur, qui se laisse prendre au mirage suscité par le miracle de la musique ou de la voix. Regrettable confusion puisque, après le chant, elle redevient banale, sinon vulgaire. Et l'homme a la sagesse de le comprendre et de conclure : «*J'attends résigné, meurtri, mais plein d'espoir, que le miracle de sa voix me la rendît.*»

Commentaire sur le recueil

Ces textes très divers, dont la disposition n'obéissait pas à un ordre chronologique, qui s'organisaient entre contes métaphoriques, essais moraux, confessions, poèmes en prose, le ton lyrique et mélancolique du conte alternant avec l'humour des chroniques, mêlant la verve pittoresque et attachante et l'anecdote et la méditation, forment comme un kaléidoscope. Si le rapport étroit à la nature, aux animaux surtout, est ce qui a retenu le plus souvent l'attention des lecteurs, ils faisaient une large part à la confiance plus ou moins voilée, au mouvement vers l'enfance qui s'amorçait déjà. Ils proposaient, à une période qui lui fut difficile, un regard complexe sur la vie de l'écrivaine que l'imaginaire et la poésie venaient transformer et transcender. Ils firent découvrir les virtualités de son écriture, inaugurant cette veine du texte bref qui allait être si foisonnante et originale dans son œuvre. Au-delà d'une grande variété apparente, le recueil trouve son unité dans une quête de l'identité qui est au cœur de presque tous les textes. L'écrivain cherchait aussi à se libérer de sa première expérience littéraire, c'est-à-dire du personnage de Claudine, ce double mythique d'elle-même avec qui elle ne voulait plus être confondue. Ce renoncement, pour être revendiqué, n'en est pas moins douloureux et nostalgique : entre l'idéale Claudine et la superficielle Valentine, que la narratrice traite avec une affectueuse condescendance, Colette cherche son identité de simple femme. L'écriture relata et nourrissait tout à la fois cet apprentissage de soi, cette conquête apaisante de la sagesse. Le propos, toutefois, demeurait simple et modeste. Mais on y trouve des néologismes comme l'adjectif «*salonnière*» («*la langue salonnière*»).

Dédicacées à sa fille («*en souvenir d'une vigne morte, d'un rossignol défunt, en témoignage de ma bien vivante et profonde tendresse*»), «*Les vrilles de la vigne*», publiées sous le nom de «*Colette Willy*», furent la confirmation de la qualité d'écrivain de Colette libérée de l'emprise de Willy. Guillaume Apollinaire, critique sous le pseudonyme de «*Louise Lalanne*», en salua «*la liberté d'esprit*» et «*des beautés de premier ordre qui ne sont rien d'autre que d'émouvants frissons de la chair*», loua l'«*impérieuse légèreté*» de l'autrice.

Comme «*Dialogues de bêtes*», «*Les vrilles de la vigne*» n'ont cessé d'être revues par Colette qui, en 1923, réédita le recueil ; en 1935, en fit paraître une version remaniée, sous l'étiquette «*édition définitive*», rassemblant vingt textes ; en 1950, le remania encore.

En 1908, Colette joua le rôle de Claudine à Bruxelles et à Lyon.

Au début de 1909, elle apprit la vente des droits des “*Claudine*” par Willy.
Cette année-là, elle eut une double activité, sur scène (danse, théâtre, pantomime) et en littérature :

“*En camarades*”
(1909)

Comédie en deux actes

Commentaire

Le thème était celui de la camaraderie des époux, telle que la vivaient Colette et Willy, telle qu'elle la présentait, dans “*Claudine s'en va*”, dans le couple de Renaud et de Claudine.

Elle eut de quoi se réjouir : «*Dès ma première pièce, je suis reconnue par les écrivains comme une des leurs.*» De plus, elle en fit la mise en scène et y tint le premier rôle, la pièce étant créée au Théâtre des Arts, le 22 janvier 1909. Elle fut publiée avec “*Mitsou*” en 1919.

En 1909 encore, Colette procéda à une refonte complète, une condensation, des deux “*Minne*” de 1904 et 1905, où elle élimina les interventions de Willy et où elle tenta de se détacher de son héroïne en adoptant la troisième personne. Il fut décidé d'un commun accord entre les deux auteurs que ce texte serait signé «*Colette Willy*» (qui fut la signature de Colette jusqu'en 1913). Elle expliqua elle-même dans une observation liminaire «*qu'ayant assumé seule la responsabilité de cette publication, j'ai, par un élémentaire scrupule d'honnêteté littéraire, compris au nombre des “remaniements”, la suppression de ce qui constituait la part de collaboration du précédent signataire*» :

“*L'ingénue libertine*”
(1909)

Roman

Des yeux noirs superbes, des cheveux si blonds qu'ils paraissent argentés, élancée, Minne est une ravissante personne adorée par sa maman. Sans grande conviction, elle suit les cours dans le bon pensionnat des demoiselles Souhait : c'est surtout l'occasion d'y rencontrer des jeunes filles bien élevées. Tout a été arrangé, par ceux qui l'entourent et l'aiment (Maman, l'oncle Paul, Antoine), pour qu'elle ait une vie des plus douillettes. Ils sont, certes, très bons, mais incapables de combler le vide qu'elle sent en elle. Au fait, que lui manque-t-il? Elle ne le sait pas exactement : comme toutes les jeunes filles, elle rêve d'autre chose, songe à la vie qui reste à découvrir, éprouve par moments le besoin de quitter la maison tiède et calme et de connaître ce qu'elle appelle «*l'aventure*» et que, secrètement, elle appelle au plus profond de son cœur. Mariée au fidèle Antoine, cette «*espèce de frère*», le mariage, autant que le mari, la déçoit. Elle se sent volée : ce qu'on lui avait promis ne lui a pas été donné.

Humiliée par son mariage, mais maintenant renseignée et ayant compris que l'aventure, c'est l'amour, Minne cherche avec détermination l'homme, ami et amant tout à la fois, qui sera capable de lui montrer qu'il y a dans l'union de deux êtres ces joies délicieuses, ce bonheur merveilleux, dont toutes les femmes qu'elle connaît parlent et tous les livres aussi. Mais elle n'y parvient pas. Après nombre d'aventures et d'échecs, et à l'occasion d'un voyage à Monte-Carlo avec Antoine, Minne, jusqu'ici «*quêteuse d'impossible*», goûte dans les bras de son mari la joie, la vanité aussi, d'être enfin une femme comme les autres.

Commentaire

Le sujet est minuscule en apparence, et cependant il met en cause l'une des questions les plus importantes pour la femme : celle de son bonheur dans l'harmonie des sentiments et des sens. Colette, avec beaucoup de tact et de finesse, montrait les tourments, les hésitations de la jeune fille qui veut être femme. L'être jeune, qui, jusque-là, était lié à sa mère, à sa famille, songe, non à se séparer d'elles, mais à se «*distinguer*» d'elles. Elle affirme ses idées, ses goûts, ses plaisirs. Elle s'efforce d'harmoniser ses sentiments avec ses sens. Elle entend trouver seule ses amis. La vie mystérieuse l'appelle. Elle se sent attirée vers elle, comme le phalène tourne autour de la lumière. C'est le moment où la fantaisie l'emporte sur le coutumier. Les romans, la poésie, l'éducation sociale traditionnelle, la religion promettent à la jeune fille (comme la mère de Minne l'avait dit au moment de mourir) une vie heureuse dans la paix physique et morale du mariage. L'être jeune et sain compte sur ce bonheur entier qu'on lui a promis. Elle sent bien, du reste, plus qu'elle ne peut l'expliquer, qu'elle est faite pour ce bonheur et qu'elle ne doit pas en être frustrée ; aussi cherche-t-elle dans les expériences celle qui la délivrera du doute et lui donnera la joie d'être enfin femme et amoureuse.

En 1910, Colette fit des tournées en province et à l'étranger (théâtre, pantomime). Le 21 juin, le divorce avec Willy fut prononcé. En juillet, Missy et elle s'installèrent dans une maison de Rozven, localité entre Cancale et Saint-Malo.

Elle publia :

“*La vagabonde*”

(1910)

Roman

Renée Néré est une femme de lettres qui a été mariée au peintre Taillandy, un rustre coureur de femmes, qui l'a bafouée publiquement pendant des années. Elle déserte cet enfer et tente de refaire sa vie comme mime de music-hall. Elle aime l'atmosphère de la scène, notamment grâce à son partenaire, Brague, qui la conseille et la stimule. Elle est devenue «*la vagabonde*», l'artiste entraînée à travers les villes de province et de l'étranger au hasard des engagements ; vagabonde sentimentale aussi, femme seule qui fuit toute attache sentimentale ; déclassée encore qui a vu s'éloigner d'elle ses anciens familiers, choqués par ses exhibitions sur les planches ; malheureuse enfin qui a gardé de ses avanies conjugales une vive défiance à l'endroit des hommes et de l'amour. Elle peut écarter les séducteurs de toute occasion, vivre sage. Mais grandissent l'ennui, la lassitude d'être seule, le besoin d'affection, bientôt aussi forts que sa défiance. Sa belle-soeur, Margot, trop bonne et dépouillée par tout le monde mais lucide, lui prédit sans cesse qu'un jour elle retombera amoureuse. Effectivement, Maxime Dufferrein-Chantel, un industriel, jeune bourgeois riche et distingué, admirateur congédié mais qui ne s'est point découragé, lui fait une cour fervente et respectueuse, qui finit par la toucher. Il connaît assez les jeux habiles, tantôt pressants, tantôt délicats, de la conquête, pour profiter du réveil de la femme chez Renée, de cet irrésistible besoin d'aimer qu'elle comprimait depuis des mois. Leur liaison est heureuse : Maxime s'y adoucit, Renée y retrouve la paix et l'équilibre. Et, pourtant, elle ne tarde pas à découvrir le goût amer du second amour, gâché par l'incessante comparaison avec le premier : elle s'effraie de deviner chez un amant pourtant si empressé la même mâle volonté de dominer qui l'écoeurait chez Taillandy, elle craint de se réveiller un jour de nouveau prisonnière. Or voici que l'imprésario Salomon lui propose une magnifique et longue tournée en province. Elle accepte et part, après avoir promis à Maxime de l'épouser à son retour. Mais les plaisirs du voyage ressaisissent «*la vagabonde*» et, revenue, elle part pour l'Amérique du Sud après lui avoir écrit qu'elle veut rester libre, même au risque d'être malheureuse. Elle reprend la fuite incessante qui lui donne sa liberté ; c'est bien moins un homme qu'elle fuit, que l'homme, le démon de l'amour, tout ce qui la pourrait attacher, enchaîner.

Extrait

«Allons ! C'est mon tour. Ma petite pianiste rachitique est à son poste. Je roule autour de moi, d'une main que le trac rend nerveuse, le voile qui constitue presque tout mon costume, un voile rond, violet et bleu, qui mesure quinze mètres de tour...

Je ne distingue rien, d'abord, à travers le fin treillis de ma cage de gaze. Mes pieds nus, conscients, tâtent la laine courte et dure d'un beau tapis de Perse ... Hélas ! il n'y a pas de rampe ...

Un bref prélude éveille et tord la chrysalide bleuâtre que je figure, délie lentement mes membres. Peu à peu le voile se desserre, s'enfle, vole et retombe, me révélant aux yeux de ceux qui sont là, qui ont tu, pour me regarder, leur enragé bavardage...

Je les vois. malgré moi, je les vois. En dansant, en rampant, en tournant, je les vois, et je les reconnais !»

Commentaire

L'autrice, qui avait divorcé en 1906, s'était évidemment représentée dans Renée Néré, tandis que Taillandy était évidemment Willy, que Brague était, en fait, Georges Wague, le professeur de danse de Colette, que Hamond était Léon Hamel (ami silencieux, amoureux d'elle sans doute, mais qui tint à rester son confident), que «*la petite Jadin*» était Fréhel, que le comique Cavillon était Maurice Chevalier. Elle fit revivre l'atmosphère chaude, colorée et odorante des scènes populaires où elle s'était produite, les critiques les plus perspicaces ayant décelé le regret qu'elle avait d'utiliser seulement en toile de fond décorative ce monde qui lui tenait tellement à coeur. Surtout, dans cette œuvre, supérieure aux «*Claudine*», rendant plus pudique sa description des relations amoureuses, elle approfondit son investigation psychologique tout en restant fidèle aux grands thèmes de ses livres précédents, «*La retraite sentimentale*», «*Les vrilles de la vigne*».) à des personnages mi-ressemblants, mi-inventés, Colette. Sa sensibilité fut ici plus douloureuse, mais garda toute la pudeur habituelle de l'expression, dédaignant autant qu'auparavant les grands élans romantiques, les larmes et les attendrissements. L'héroïne fuit devant l'amour qui «*n'est pas un sentiment honorable*». Le dénouement pourrait être désolé, comme la séparation de Léa et de Chéri ; mais peut-être est-ce au contraire une victoire de l'amour, ainsi arrêté à son point de perfection, avant l'heure des reproches et des regrets?

Colette s'y souvenait des nombreuses trahisons de Willy : «*Mon dieu ! que j'étais jeune et que je l'aimais cet homme-là ! et comme j'ai souffert !*». Marquée encore par ce grave mécompte sentimental, désespérée, elle se connut et se jugea, poursuivit une lucide analyse de soi, pesant les raisons d'un échec, et les moyens d'y parer, tentant de se forger des armes contre son désarroi.

Le roman obtint des voix pour le prix Goncourt et plaça Colette au premier rang des romanciers français.

Une pièce en fut tirée où elle joua en 1926. Elle contribua activement à l'adaptation cinématographique, le film étant tourné à Rome, en 1917, avec Musidora, l'une des premières vedettes du cinéma muet, et sortant à Paris en 1918. En 1929, elle travailla à une nouvelle adaptation, et, en 1931, participa au tournage.

Sans que Missy s'en soit émue, Colette eut une brève liaison avec Auguste Hériot, qui était l'héritier, avec sa soeur, des Grands Magasins du Louvre. En novembre 1910, elle se rendit avec lui à Naples ; en février 1911, à Nice. Ils se séparèrent à la mi-1911.

Depuis décembre 1910, elle collaborait au journal «*Le matin*». Elle y rencontra et apprécia un des deux rédacteurs en chef et codirecteur, Henry de Jouvenel des Ursins, qui, né en 1876, était légèrement plus jeune qu'elle. Il la trouvait «*têtue, obstinée et assez bourrique*». Comme il l'avait emmenée avec lui lors de l'arrestation de Bonnot et de sa bande, elle écrivit un article sur l'évènement où elle décrivit ce qu'elle avait vu, c'est-à-dire rien, car la police maintenait la foule à distance ; mais elle évoqua avec tant de vivacité l'ambiance qui régnait sur place, concluant : «*Je m'en vais à mon*

tour vers Paris, pour y savoir à quel drame je viens d'assister.» que, trouvant l'article bien écrit, il le fit publier en première page du "Matin", la prévenant cependant : «*Ne vous avisez pas d'écrire sur la politique !*»

Ainsi commença, avec celui que, en hommage à son physique mâle, elle appelait Sidi, une liaison qui lui fit enfin découvrir l'amour fusionnel, l'équilibre sentimental. Mais elle était unie aussi à Missy et à Hériot. Lassée de cet imbroglio, en mars 1911, elle partit en Tunisie avec une amie, Lily de Rême. À son retour à Paris, elle fut menacée par la maîtresse qu'avait Jouvenel, Mme de Comminges, qui lui avait donné, en 1907, un fils, Renaud. Elle n'était pas pour rien surnommée «*la Panthère*». Alors que Colette et son nouvel amant s'étaient vus à Lausanne se produisit une aventure qu'elle raconta en une longue lettre à Léon Hamel : «*Savez-vous qu'en rentrant à Paris, Jouvenel avoue à la Panthère qu'il aimait une autre femme? Là-dessus, elle déclare qu'elle tuera cette autre femme, quelle qu'elle soit. Éperdu, Jouvenel me transmet cette menace, à quoi je répons : "J'y vais". Et j'y vais. Et je dis à la Panthère : "C'est moi, la femme." Là-dessus, elle s'effondre et me supplie. Courte faiblesse, car deux jours après, elle annonçait à Jouvenel l'intention de me zigouiller. Re-éperdu, Jouvenel me fait enlever par Sauerwein en automobile et m'accompagne, avec Sauerwein toujours, à Rozven où nous trouvons Missy glaciale et dégoûtée, qui venait de recevoir des nouvelles de la Panthère. Puis mes deux gardiennes me quittent et Paul Barlet (secrétaire de Willy mais ami de Colette) monte la garde, revolver au poing, autour de moi. Missy, toujours glaciale et dégoûtée, fout le camp à Honfleur. Peu de temps (trois jours) après, Jouvenel me rappelle auprès de lui par téléphone, et Sauerwein vient me prendre en auto, parce que la Panthère rôdait pour me trouver, armée aussi d'un revolver. Ici commence une période de semi-séquestration à Paris où je fus gardée comme une châsse précieuse par la Sûreté et aussi par Jouvenel, Sauerwein et Sapène, ces trois colonnes du "Matin". Et croyez-moi si vous voulez, cette période vient seulement de prendre fin, close par un évènement inattendu, providentiel et magnifique ! Las de s'exercer chez Gastinne-Renette, M. Hériot et Mme la Panthère viennent de s'embarquer sur le yacht "Esmerald", pour une croisière de six semaines au moins, après avoir étonné Le Havre, port d'attache, par des soulographies notoires. Est-ce bien? est-ce théâtre? un peu trop n'est-ce pas?»*

Colette vécut désormais avec Jouvenel, dans son appartement parisien du 57, rue Cortambert. Cela entraîna la rupture avec Hériot et avec Missy à laquelle elle ne voulait pas faire de peine, lui promettant : «*On continuera à se voir. Après l'amour vient l'amitié.*» Sido, qui avait soixante-seize ans, refusa d'entreprendre le voyage de Paris pour aller voir sa fille, parce que son cactus rose allait fleurir et que cela n'arrivait que tous les quatre ans !

Mais Jouvenel n'avait pas de fortune personnelle, ne vivait donc que de son traitement au "Matin". Colette continua donc à jouer : au Ba-Ta-Clan, dans une pantomime, "La chatte amoureuse", et à la Gaieté-Montparnasse, dans un mimodrame, "L'oiseau de nuit", avec Georges Wague et Christine Kerf. À une camarade, elle confia alors orgueilleusement : «*Et puis, qui te dit, au fait, que je néglige la culture physique? J'ai une nouvelle méthode, voilà tout. La méthode Sidi. Pas de cours public. Leçons particulières, bougrement particulières.*» En juin 1912, elle participa avec lui au voyage inaugural du dirigeable "Clément-Bayard". À ses côtés, elle collabora au "Matin", étant :

- d'une part une journaliste qui, en fait, avait un regard et une plume d'écrivain : elle donna des critiques théâtrales où elle jugeait le spectacle du point de vue d'une spectatrice, avertie, certes, contrairement à ses confrères qui exprimaient des points de vue théoriques, où elle traita non seulement des productions proprement théâtrales, mais aussi des revues à grand spectacle à qui elle réserva ses métaphores les plus éblouissantes ; des critiques cinématographiques où elle prit au sérieux ce qui n'était alors encore considéré que comme un phénomène de foire ; des chroniques judiciaires où elle rendait compte surtout de l'ambiance du tribunal, obligeant à aller chercher ailleurs les informations ; des reportages, où elle se plaçait aussi sous l'angle d'une spectatrice anonyme ;
- d'autre part, une écrivaine donnant des contes où apparut Clouk, personnage proche du futur Chéri, différent toutefois par sa veulerie.

Elle dirigea aussi une rubrique du journal intitulée "Contes des mille et un matins", où elle s'appuyait sur sa pratique d'écrivain pour sélectionner les auteurs.

Bien que Meg Villars lui ait fait subir de nombreuses déconvenues (dont Colette devait le consoler), Willy se remaria avec elle.

En août, Colette séjourna dans la famille d'Henry de Jouvenel des Ursins, au château de Castel-
Novel, à Varetz (Corrèze), près de Brive.

Le 25 septembre 1912, Sido, que Colette, toute à ses amours, délaissa beaucoup en fin de parcours, s'éteignit sans la chaude présence de sa fille qui n'assista pas non plus à son enterrement (elle n'a d'ailleurs jamais assisté à un enterrement, ayant dit tout au long de sa vie : « *La mort et moi, nous ne nous sommes jamais toisées* ») Mais, dès lors, elle fit de sa mère « *un personnage qui peu à peu s'est imposé à tout le reste de mon œuvre* ».

Peu de temps après, elle annonça à Jouvenel : « *J'ai le mal de neuf mois, un enfant de toi. Je ne me suis jamais sentie maternelle, même pas aujourd'hui.* ». Il décida : « *Nous allons nous marier. D'accord, la vagabonde?* » Elle continua à jouer tant que sa grossesse le lui permit, quittant alors la scène qui, pour elle, comptait plus que l'écriture car elle éprouvait véritablement un plaisir physique à faire du mime.

Le mariage eut lieu le 19 décembre, Léon Hamel étant le témoin de Colette.

L'année 1913 fut féconde, sur le plan littéraire et sur le plan personnel :

- dans le journal, à l'occasion d'un reportage sur un congrès politique, elle stigmatisa la présence des femmes, se livra à une charge antiféministe : à ces « *politiciennes exaspérées* », elle disait souhaiter qu'elles retrouvent « *un charme qu'elles dédaignent et pourtant très féminin, qui serait fait d'incompétence, d'embarras, de silence* ». Pour elle, les féministes « *méritaient le fouet et le harem* ». Elle publia :

“Prou, Poucette et quelques autres”

(1913)

Dialogue

Ce sont des animaux familiers de Colette. Poucette est une adorable bouledogue un peu courte sur pattes, menteuse et capricieuse, qui sait très bien quels tours jouer à sa maîtresse. Il y a aussi l'attendrissante et misérable Petite Chienne à vendre, qui n'a encore ni nom ni maître et qui rêve qu'une gentille personne la prenne enfin dans ses bras ! Il y a enfin les deux amis, Kiki-la-Doucette et Toby-Chien, la petite chatte et le gros chien, dont l'orage vient troubler l'amitié.

Commentaire

Pour faire dialoguer les bêtes, Colette écrit comme les chats griffent, tout en rêvant d'un monde où les êtres humains offrent leur pardon.

“L'envers du music-hall”

(1913)

Autobiographie

Colette y rappela son expérience de la scène où elle avait dû se lancer par « *la défiance sauvage, le dégoût du milieu où j'avais vécu et souffert, une stupide peur de l'homme, des hommes et des femmes aussi... Un besoin maladif d'ignorer ce qui se passait autour de moi, de n'avoir auprès de moi que des êtres rudimentaires, qui ne penseraient presque pas... Et cette bizarrerie encore, qui me vint très vite, de ne me sentir isolée, défendue de mes semblables, que sur la scène - la barrière de feu me gardant contre tous...* » ; où elle retrouva le climat de liberté qu'elle avait connu dans son adolescence rebelle ; où elle fut une artiste professionnelle qui avait appris une discipline. Elle traça d'inoubliables portraits de ses camarades : Cécile Sorel, Mistinguett, Spinelly.

Extrait

«Ma place, ma place, mais c'est celle qui me convient ! Qu'on m'y laisse, c'est tout ce que je demande. J'ai fait un peu la bête, dans mon jeune temps, mais j'en ai été si corrigée !... J'en suis restée craintive. Plus je regarde les autres se démener, plus j'ai envie de rester assise ... Et puis, ici, on ne voit que la peine que les gens se donnent. La lumière du théâtre, les paillettes, les costumes, les figures maquillées, les sourires, ce n'est pas un spectacle pour moi, tout ça... Je ne vois que le métier, la sueur, la peau qui est jaune au grand jour, le découragement... Je ne sais pas bien me faire comprendre, mais mon imagination travaille là-dessus... C'est comme si j'étais seule à connaître l'envers de ce que les autres regardent à l'endroit...»

Commentaire

Colette aimait vraiment ce milieu. Les seuls textes où ses personnages sont bons, sympathiques, chaleureux, sont ceux qui traitent du music-hall. Elle foula à nouveau les planches lorsqu'elle accepta de dire quelques pages de “*L'envers du music-hall*” à “*L'ABC*”, en 1936.

“L'entrave”

(1913)

Roman

Renée Néré a maintenant abandonné le théâtre et vit dans un hôtel à Nice en compagnie de la jeune May, une fille excentrique, agitée et capricieuse, et de l'amant de celle-ci, Jean, un beau garçon équilibré, qui commence à se lasser de sa turbulente maîtresse. Renée a croisé sur la promenade des Anglais, sans se faire reconnaître, Maxime, l'homme auquel elle a failli lier son destin, «*le grand serin*» qui eût fait d'elle une bourgeoise soumise, heureuse et sans questions. Il était d'ailleurs accompagné d'une jeune femme et d'un petit enfant. Elle n'en a guère éprouvé de chagrin, mais est ainsi ramenée à la période de sa vie où elle fut tentée de faiblir et où elle eut la force de se détourner de l'enlèvement. Elle ressent un vague regret de sa solitude et de son absence d'amour. Les journées qu'elle passe en compagnie de May et de son amant auquel se joint le singulier personnage qu'est Masseau, opiomane, mystificateur en apparence, mais attentif et lucide en réalité, ces journées «*s'émiettent on ne sait comment, inutiles, raccourcies, gâchées*». Après une des innombrables scènes qui ponctuent la liaison des deux amants, May semble résolue à partir pour de bon, et Jean se sent attiré vers Renée qui, plutôt que de l'encourager et peut-être déjà malgré elle, quitte l'hôtel et part pour Ouchy, au bord du lac de Genève.

Elle y retrouve Brague, le chef de la troupe où elle «*tourne*» jadis, et elle éprouve douloureusement la distance qui la sépare (elle est désormais spectatrice) de ceux qui ont continué de «*travailler*». Au moment de regagner Paris, Jean survient en compagnie de Masseau, et elle remet son départ. Tous trois passent la journée à Lausanne, où les subtiles interférences de Masseau, les approches encore délicates de Jean amènent la jeune femme à se rendre à un sentiment (ou n'est-ce qu'une attraction physique?) dont elle avait déjà perçu en elle les avertissements.

À Paris, cette passion réelle, partagée, connaît une phase heureuse et sans profondeur. Bientôt, les alarmes viennent, non point d'abord par la faute de Jean, mais par l'inquiétude de Renée, jalouse de celles qui viendront après elle et qui sauront le satisfaire sans exiger de le posséder âme et corps. Puis cette jalousie se développe, sans se manifester d'ailleurs, et s'en prend au passé, aux femmes qui ont «*façonné Jean pour une autre que pour elle*». Chez Jean, une évolution parallèle s'opère, mais sur un plan différent et qu'il énonce un jour : «*J'ai peur que nous n'ayons pas assez besoin l'un de l'autre.*» Il se lasse le premier du poids de l'amour de Renée et c'est elle qui doit se soumettre au bon vouloir de l'être aimé. «*Entre l'amitié froide qui chemine devant l'amour*», l'appréhension de ce qui se prépare, et le passé d'un amant qui s'est défait de mainte passante, elle ne peut en somme se contenter de vivre l'existence de la femme entretenue ; elle connaît jusqu'à la torture «*la prescience*

de le perdre». C'est encore Masseau, qui est le complice aussi bien de Renée que de Jean, qui répare les premières ruptures, en montrant à celle-là qu'elle a pu se tromper en se voulant et se croyant «une autre femme que May». Mais ce curieux mentor n'est ni un juge ni un arbitre : il se retire pour laisser les intéressés aux prises avec leurs propres natures, qui s'évadent désormais l'une de l'autre avec moins de ménagement. «Prends garde ! lui dit Jean, ce n'est, encore une fois, que du désir !» Elle acquiesce : «Je fermai les yeux pour qu'il ne vit pas que c'était mon âme que je lui donnais.» Ainsi a-t-elle gagné ce qu'elle voulait, mais c'est elle, peut-être, qui fait le plus grand sacrifice : «Il me semble, à le voir s'élançant sur la vie, qu'il a pris ma place, qu'il est l'avidement vagabond et que je le regarde à jamais amarrée.»

Extrait

«Quelle belle journée niçoise, devant moi, au dessous de moi ! Comme hier, cette heure de midi nous donne tout ce qu'elle peut : un soleil qui empêche de penser et d'agir, une brise d'été.»

Commentaire

Cette suite à «*La vagabonde*» fut le plus méditatif des romans de Colette. «*L'entrave*», c'est l'amour, l'amour véritable, celui que redoute Renée Néré parce qu'il lui faudra le payer de sa liberté, de son orgueil. À côté de la précieuse matière du sujet même, se révèle l'ingéniosité d'une composition qui assemble le passé, le présent et le pressentiment en un jeu souple et presque toujours douloureux ; qui confie à un personnage hors de jeu, et néanmoins subtilement fraternel et efficace (Masseau qu'a inspiré Paul Masson), le soin de voir clair, aussi bien pour les amants que pour le lecteur, et de percevoir, au-delà des incidents, les lois profondes de l'amour que les sens et l'âme se disputent tour à tour.

À la sortie de ce livre, Colette fut saluée par les critiques (Maurice Donnay, Rachilde) comme une grande écrivaine.

Le 3 juillet 1913, Colette accoucha d'une fille qu'elle appela Colette, ayant donc organisé ce qui ressemble fort à un rapt d'identité en lui donnant, pour prénom, son patronyme qui allait devenir son pseudonyme. Puis elle lui donna son propre surnom d'enfant inventé par son père, «Bel-Gazou». On finit par dire «*la petite Colette*» en référence à «*la grande Colette*». De plus, dès après l'accouchement, c'est sans scrupule qu'elle la plaça, au château de Castel-Navet, sous la garde d'une nurse, Miss Draper, des rigueurs de laquelle l'enfant se plaindra. Ses parents menaient à Paris une vie trop mouvementée pour la garder avec eux. Colette fit ainsi de sa fille une quasi-orpheline, car elle la tint éloignée d'elle sa vie durant. Jamais elles n'habitèrent ensemble.

Par contre, à Varetz, elle prit à son service Pauline, une admirable cuisinière, dont elle allait faire une servante fidèle qui, elle, l'accompagna tout au long de sa vie et allait entourer ses dernières années de soins aussi discrets qu'efficaces.

Achille, le frère aîné de Colette, mourut.

En 1914, elle publia deux chroniques sur le cinéma, dont l'une eut une influence sur le destin du film en question, mais c'était, hélas, quelques semaines avant la déclaration de la guerre.

Parut, à Bruxelles, un bref ouvrage intitulé «*Colette Willy*», par André de Ridder.

Quand la guerre éclata, Henry de Jouvenel fut mobilisé dans un régiment de territoriaux. Colette voulut le retenir : «*Reste avec moi à cause de notre petite fille.*» Puis elle voulut partir avec lui, qui pensait : «*Il n'y en aura pas pour longtemps, quelques semaines.*» Alors commencèrent pour elle «*les heures longues*», des heures qui tuaient, des heures à tuer, où elle et d'autres femmes se réunirent en une sorte de phalanstère où elle resserra son amitié avec Annie de Pène, compagne de Gustave Téry (rédacteur en chef de «*L'oeuvre*») et leur fille, Germaine Beaumont. Elle s'intéressa aux chiens sanitaires, donnant à l'un d'eux le nom approprié de «*Gamelle*». Elle fit aussi du marché noir : «*Avez-vous dans vos relations mondaines, des personnes qui veulent de la reinette de Canada, pour provision ? J'en ai encore deux à trois cents kilos à vendre, le reste est déjà vendu. Je fournis*

l'emballage par des postaux de dix kilos, on me rend les paniers et le foin, on paie 1,50f de port par dix kilos, et je vends sept sous la livre».

Des permissions regroupaient la famille à Castel-Novel. Mais, quand Henry de Jouvenel fut coincé à Verdun dans les tranchées, nouvelle Roxane portant secours à Christian et Cyrano assiégés à Arras par les Espagnols, vêtue en soldat, elle le rejoignit clandestinement quelque temps : *«Tu es complètement folle !»* - *«J'avais peur que tu ne m'aimes plus. Je ne veux pas te perdre, jamais !»* En 1917, il fut provisoirement libéré de ses obligations militaires, ayant été nommé chef de cabinet de son grand ami, Anatole de Monzie, sous-secrétaire d'État à la marine marchande. Il fut ensuite chargé d'une mission diplomatique en Italie. Elle l'y accompagna et fit, pour *"Le matin"*, des chroniques et des articles brillants qui retinrent l'attention de Marcel Proust. Après ces missions civiles, il reprit l'uniforme et, s'étant battu courageusement, fut cité, le 11 juin 1918, à l'ordre de sa division. Il sortit indemne de la guerre.

Elle écrivit pour sa petite fille :

"L'enfant et les sortilèges"

(1915)

Poème

Dans la première partie, un enfant, las d'une tiède félicité et d'une vie trop tranquille, est pris d'une grande agitation et d'une frénésie destructrice qu'il déchaîne contre les meubles et les animaux se trouvant à sa portée. La vengeance de ceux qu'il a offensés ne tarde pas : les meubles s'animent et le raillent ; la princesse des Fées lui apparaît, mais seulement pour lui dire adieu.

Dans la seconde partie, les animaux viennent eux aussi le blâmer et le menacer ; mais, comme l'enfant a soigné un écureuil blessé, il est pardonné et ramené chez lui. Une fenêtre s'illumine et il invoque la protection maternelle.

Commentaire

Cette histoire, où les théières sont hautes comme des hommes, où les chats parlent d'amour et les écureuils de rédemption, tandis que l'humanité est personnifiée par un enfant capricieux et cruel, est animé de la plus pure fantaisie, rappelle, dans sa naïve simplicité, le monde fabuleux d'Andersen. Ce drame qui bouleverse l'échelle des valeurs sentimentale était particulièrement propre à stimuler l'invention de Maurice Ravel en matière de couleur et de timbre, car il devint le livret d'une fantaisie lyrique qu'il composa et qui fut créée en février 1926 à l'Opéra-Comique.

En 1916, Henry de Jouvenel la trompant avec une femme qui aimait la politique autant que lui, Colette déménagea dans un hôtel particulier, 69, boulevard Suchet, près du Bois de Boulogne où elle demeura jusqu'en 1926.

Cette année-là, elle commença à échanger une correspondance avec sa fille. Elle fut d'abord une mère non seulement absente, mais distante : *«Tu es très gentille avec moi, mon chéri, et je le reconnais avec plaisir, mais qu'ai-je à faire d'une enfant qui est "gentille" avec moi, un point, c'est tout ? Quel luxe inutile !»* Puis, toujours absente, elle manifesta un souci d'éducation pointilleux mais de façon conventionnelle, sans lui attacher trop d'importance : en fait, elle laissait aller. Mais lorsqu'un événement fâcheux se produisait (de mauvaises notes, une escapade), elle prodiguait ses remontrances, se faisait dure et toujours de manière à culpabiliser et à troubler sa *«chère petite»* : *«Quand tu es malade, c'est comme si tu m'avais fait quelque chose de mal»* ou *«Tu deviens ce que j'ai toujours dédaigné, quelqu'un d'ordinaire»* ou pire encore, au su d'un résultat quelconque en classe : *«Qui veux-tu que je reconnaisse en toi ? Ni moi, ni ton père. C'est une impression d'humiliation que je digère mal.»* Enfant d'une écrivaine qui faisait les saisons de Paris et d'un diplomate qui parcourait le monde, la petite Bel-Gazou dut se sentir seule et bien peu de chose, d'autant plus qu'elle vit sa mère

voyager avec Renaud de Jouvenel, son demi-frère qui avait à peu près le même âge qu'elle, alors qu'elle ne le fit jamais avec elle, ne la recevant guère qu'à l'occasion des vacances où elle échappait aux pensionnats où on la mettait.
En 1916, Colette publia :

“La paix chez les bêtes”
(1916)

Recueil de trente-trois nouvelles

Commentaire

Ce recueil doit son titre à la période où il parut mais la très grande majorité des textes qu'il réunit datent cependant d'avant la Grande Guerre. Il n'est pas impossible cependant que ce titre traduise une conviction profonde, intime, de Colette : le monde des humains est un monde cruel, oserait-on dire inhumain, tandis que les animaux n'aspirent qu'à vivre en harmonie avec ceux qui les comprennent, telles les deux couleuvres, *«pauvres sauvagesses, arrachées [...] à leur rive d'étang»* par le mercantilisme. Colette plaint *«en elles, encore une fois, la sagesse misérable des bêtes sauvages, qui se résignent à la captivité, mais sans jamais perdre l'espoir de redevenir libres.»* *«Tout le mal vient des hommes»* constatait déjà Bagheera, la panthère du *“Livre de la jungle”*.

En 1917, Colette se rendit de nouveau à Rome. Elle assura des critiques dans des revues cinématographiques spécialisées, *“Le film”* et *“Filma”*. Elle publia :

“Les heures longues”
(1917)

Recueil de textes

Commentaire

Ce sont des chroniques, de courts billets, de pochades et d'anecdotes, souvent inspirés par la Première Guerre mondiale.

Extrait

«Je suis descendu à la gare de l'Est, ému, flageolant, sans voix, cherchant sur le quai celle dont l'image dernière, en six mois, n'a pû palir dans ma mémoire : une jeune femme blonde, mince, en robe d'été, le cou et un peu de la gorge visible dans le décolletage d'une chemisette de linon - une jeune femme si femme, et si faible, et si brave à l'heure de la séparation, si illuminée de rire et de larmes... Je la cherchais, Madame, lorsqu'un cri étranglé m'appela, et je tombais dans les bras... d'un petit sous-lieutenant délicieux, qui fondit en pleurs sur mon épaule en bégayant : "Mon chéri, mon chéri..." et m'embrassa de la plus scandaleuse manière. Ce sous-lieutenant, c'était ma femme. Une capote de drap gris-bleu, à deux rangées de boutons, l'équipait à la dernière mode des tranchées, et ses petites oreilles sortaient toutes nues d'un bonnet de police galonné d'or bruni. Un raide col de dolman tenant levé son cou tendre : elle avait en outre épinglé sur sa poitrine un chapeau belge et un autre colifichet qu'elle me nomma tout de suite son "amour de 75".»

“Les enfants dans les ruines”
(1917)

Recueil de chroniques de guerre

Au cours de l'été 1917, Colette séjourna à Castel-Novel.
On parla d'elle pour l'Académie Goncourt.
En 1918, elle fit des critiques dramatiques dans “L'éclair”. Elle publia :

“Dans la foule”
(1918)

Recueil d'articles sur l'actualité d'avant-guerre

“Mitsou ou Comment l'esprit vient aux filles”
(1919)

Roman

Mitsou, petite danseuse de music-hall, découvre l'amour en la personne d'un beau lieutenant qui est amené dans sa loge par Petite-Chose, «*un bout de femme qu'un incessant et astucieux tortillement*» dispense d'être belle. Ayant vu Mitsou dans un costume plus que léger, il est tenté de croire qu'elle n'est point farouche. Mais sa froideur, sa dignité, son sérieux, le déconcertent, même lorsque paraît l'homme bien, un quinquagénaire qui l'entretient mais la traite plus en père qu'en amant. Enfin le lieutenant, avant de retourner au front (car c'est la guerre), risque une première lettre ; et une correspondance s'établit entre la petite danseuse isolée dans son propre milieu, parce qu'elle a plus de délicatesse que les autres, et le jeune homme quotidiennement offert à la mort. Mélancolique et naïve, encore ignorante de l'amour bien qu'elle en connaisse tous les gestes convenus, elle montre une pureté de cœur qui le surprend ; de sorte qu'il a vite fait de passer outre les formules un peu vulgaires et les fautes d'orthographe. Elle rayonne comme une brûlante statue sur le ciel de ses nuits de veille. Chacune des lettres leur fait mieux oublier ce qui les sépare, jusqu'à la permission si longuement attendue. jusqu'à la fatale rencontre. Là, bien que touchante et fort belle, elle n'en est pas moins inconsciente de toutes ses maladresses. Un malaise s'installe entre eux, et la nuit qui leur permet de devenir amants les désunit en secret. Par ses goûts, son genre de vie et son éducation, elle n'appartient pas à son milieu. L'un et l'autre sont navrés de l'avoir découvert. Mais rien n'empêche de croire que le temps aidera à la métamorphose, et que l'amour donnera à Mitsou l'esprit qui lui a manqué.

Extrait

«Il est onze heure et demi. Mitsou, matinale, s'occupe de son intérieur : armée de cet ustensile frivole qui ne nettoie rien et ne salit personne - un petit plumeau -, elle caresse les objets d'art du boudoir. Elle est vêtue d'un pyjama rose, serré aux chevilles, aux poignets et au cou sur un volant de tulle, et coiffée à la chinoise...»

Commentaire

Cette histoire d'une idylle entre un beau lieutenant et une petite danseuse de music-hall perturbée par des questions d'éducation et de milieu est en elle-même est banale, mais Colette, parvenant à se détacher de son personnage, y dépeint l'éveil à la sensualité.

Le succès du livre confirma la reconnaissance de l'écrivaine.

Le 26 janvier 1919, Colette participa au premier vol de l'aérobus Caudron.

Elle devint la directrice littéraire du "*Matin*" où elle assura aussi la critique dramatique. Henry de Jouvenel y lança l'idée de faire inhumer le Soldat inconnu non au Panthéon, mais sous l'Arc de triomphe de la place de l'Étoile.

Comme il se dirigeait vers une carrière politique peu compatible avec celle de Colette, qu'il avait de moins en moins de temps à consacrer à la vie conjugale et que, grand amateur de femmes, il se permettait diverses infidélités, la mésentente s'établit entre eux.

Elle passa l'été dans la maison de Rozven qui, après d'obscur négociations avec Missy, était devenue sa propriété. Elle y retrouvait, entre ciel et mer, sa joie de vivre. Elle y accueillait ses amis : Germaine Beaumont, Hélène Picard, Francis Carco et sa femme, Germaine, Léopold Marchand, avec qui elle allait adapter "*Chéri*" et "*La vagabonde*" à la scène, et sa femme, Misz.

Elle y composa un livre où, d'une manière prémonitoire, elle décrit l'avant-dernier épisode de sa vie d'amoureuse, livre que publia "*La vie parisienne*" en 1919 et qui parut en volume l'année suivante :

"Chéri"
(1920)

Roman

Léa de Lonval, courtisane âgée d'environ cinquante ans, encore belle et pleine de grâce, entourée de l'élégance la plus raffinée, est depuis plusieurs années la maîtresse du fils d'une de ses compagnes, l'adorable Frédéric Peloux, appelé Fred ou Chéri. Âgé de dix-neuf ans, il a grandi au milieu des vices et des cajoleries, dans une ambiance de luxe, sans faire preuve d'aucun attrait pour la vie : il est détaché de tout, comme étranger. Seule sa beauté de jeune éphèbe fait de lui un être d'exception, et, bien qu'il soit sceptique et en fin de compte cruel dans ses amitiés, les femmes le recherchent comme une créature vraiment faite pour l'amour. Il poursuit sans conviction sa liaison avec Léa, la très courtisée, qui néglige pour lui ses aventures mondaines. Elle sent toute l'amertume de cette passion, car elle comprend que Chéri est son dernier amour, le refuge des regrets de sa vie aventureuse qui touche à sa fin.

Quoique au courant de cette liaison, Mme Peloux arrange pour son fils un mariage d'intérêt avec une jeune fille bonne et charmante, Edmée. Et le jeune homme, sans se soucier de l'amour toujours grandissant de Léa, trouve avec son épouse, au cours de leur voyage de noces, une diversion à la vie habituelle. Léa, au contraire, est de plus en plus triste et, en l'absence de Chéri, éprouve vraiment ce que signifie, à son âge, aimer avec un abandon total. C'est en vain qu'elle cherche un certain soulagement à sa peine, soit en voyageant à travers la France soit auprès de quelque relation ; mais retrouver ses amitiés d'autrefois lui est au contraire pénible. De son côté, Chéri garde enfoui en lui le souvenir de Léa. De retour à Paris, il finit par l'attendre, par la chercher, et les deux amants se retrouvent ardents et pleins d'une nouvelle curiosité. La passion de Léa, exacerbée et presque morbide, la pousse à trouver en ce jeune homme d'une si grande beauté, mais indifférent au monde, sa seule raison de vivre. Chéri, désormais fatigué, s'éloigne à jamais de celle qui fut pour lui pendant longtemps *«la seule femme»*. Vieille, marquée, Léa, qui appartient désormais au passé, renonce à l'amour avant que ne vienne les désillusions. Il abandonne sa maison après un dernier rendez-vous d'amour et se tourne vers le monde, aspirant à sa liberté d'homme jeune.

Extraits

«Ces vieilles courtisanes qui appellent de leurs souvenirs les passants et les amants de leur jeunesse préservée des vieillards, et se trouvent pures, fières, dévouées depuis trente années à des jouvenceaux rayonnants ou à des adolescents fragiles. C'est à elles qu'elle doit beaucoup cette chair

fraîche ! Et j'irais maintenant me pourvoir, pour ne manquer de rien dans mon lit, d'un vieux monsieur de ... de ... quarante ans? Pouah ! Adieu tout, c'est plus propre...»

«Chéri parti, Léa redevint vive, précise, allégée. En moins d'une heure, elle fut baignée, frottée d'alcool parfumé au santal, coiffée, chaussée. Pendant que le fer à friser chauffait, elle trouva le temps d'éplucher le livre de comptes du maître d'hôtel, d'appeler le valet de chambre Émile pour lui montrer, sur un miroir, une buée bleue. Elle darda autour d'elle un oeil assuré, qu'on ne trompait presque.»

Commentaire

Le personnage de Léa de Lonval fut inspiré par les grandes demi-mondaines de l'avant-guerre (comme la belle Otéro) et peut-être par l'actrice Suzanne Derval (la frontière était floue alors entre les unes et les autres). Le personnage de Chéri fut inspiré par Auguste Hériot.

Le roman, bien construit dans l'ensemble, avait d'abord été conçu comme une pièce de théâtre. Cette subtile analyse de l'âme féminine, de dissonances douloureuses, très bien accueillie par les critiques et les écrivains, notamment Gide (*«D'un bout à l'autre du livre, pas une faiblesse, pas une redondance, pas un lieu commun»*), est un des meilleurs romans psychologiques français. C'est aussi une étude de mœurs, une peinture d'un certain milieu mondain. Le roman assura la notoriété de Colette.

En 1921, elle travailla, avec Léopold Marchand, à son adaptation théâtrale qui fut créée la même année au Théâtre Michel et où, le jour de la centième, elle tint le rôle de Léa, qu'elle reprit en tournée, puis en 1925 au théâtre Daunou ; cette pièce de boulevard, où le pittoresque s'allie à l'émotion, sans égaler le roman, continua d'intéresser le grand public et fut reprise en 1948 avec Michèle Morgan.

Elle lui a donné une suite avec *«La fin de Chéri»*, qui fut publiée en 1926.

En 1950, le roman fut adapté au cinéma avec Desailly.

En 1962, ce fut avec Brialy.

En 2008, Stephen Frears tourna, sur la côte basque, une adaptation du roman, Michelle Pfeiffer interprétant le rôle de la mangeuse d'hommes qui initie le jeune Chéri (Rupert Friend) à l'amour. Après l'Américain, Vincente Minnelli, qui fut le seul à avoir su transposer l'alliance colettienne de légèreté et de profondeur dans une flamboyante version de *«Gigi»*, Stephen Frears, un autre étranger, britannique cette fois, renouvella cette performance. Quand on lui proposa le scénario, il n'avait pourtant pas lu le roman de Colette. Mais son adaptation fine, sensible, raffinée, régale et les yeux et le cœur.

On peut s'étonner de l'attelage Frears et Colette, même si le réalisateur anglais avait déjà démontré tout son savoir-faire sur un autre classique français, *«Les liaisons dangereuses»*. *«Tout a l'air si futile et spirituel chez Colette, mais la tristesse se cache sous ce vernis, les sentiments sont suggérés. J'aime les écrans de fumée, ce qui n'est pas dit»*, expliqua Frears, avant d'avouer que *«Chéri»* fut le film le plus difficile de sa carrière, pourtant longue : *«Car il fallait sans cesse osciller entre le champagne, le brillant, et le sombre, le tragique.»* Oscillation parfaite : *«Chéri»* est un film élégant, chatoyant, parfois drôle, en même temps qu'une méditation superbe sur le temps qui passe, l'orgueil exacerbé par l'amour, les affres de l'absence. Autre défi pour Frears : rendre aimables deux personnages peu jojo a priori. D'un côté, Chéri, jeune dandy creux et décadent, enfant gâté. De l'autre, Léa, cocotte sur le retour, qui brûle avec lui ses ultimes années de beauté glorieuse, avant de le laisser filer, faussement indifférente, vers un mariage arrangé. En suivant Chéri et Léa dans leurs douleurs d'animaux blessés qui tentent de se dissimuler leur amour, Frears les sauve et atteint le but de Colette : montrer que *«ces gens-là»*, malgré leur milieu, peuvent aussi souffrir honnêtement, dignement. Pureté, émotion : le film va crescendo.

Bien sûr, toutes ces intentions seraient restées lettre morte sans le duo d'acteurs. Tête à claques veule et infantile, Rupert Friend finit par toucher. Quant à la revenante Michelle Pfeiffer, elle est simplement sublime.

Comment situer *«Chéri»* dans l'œuvre de Colette?

Elle avait quarante-sept ans quand elle écrivit ce livre qui marqua le début de sa reconnaissance littéraire. Elle n'avait plus écrit depuis 1910 mais, avec "Chéri", elle allait être adoubée par la N.R.F. ; Gide même la félicita. C'est l'ouvrage dont elle est le plus fière.

C'est le portrait d'une femme vieillissante. On peut parler d'autoportrait, même si on sait que, pour ce personnage de cocotte, elle s'est inspirée de Suzanne Derval, comédienne amie qui avait monnayé ses charmes. Colette connaissait bien ce milieu, on lui prête même une liaison avec Liane de Pougy. Le personnage de Chéri lui est inspiré par un de ses amants, Auguste Hériot, jeune héritier oisif. Comme Léa, Colette s'interroge sur le désir qu'elle éprouve et qu'elle provoque. C'est l'époque où elle se compare à un «*gros triton*», où elle évoque la déchéance de son corps si souvent exhibé sur les scènes européennes. Mais elle en parle sans pathos. Elle s'invente une philosophie pour qu'une femme puisse vivre bien à tous les âges, y compris quand il faut renoncer à l'amour.

"Chéri", c'est à la fois le miroir de la femme vieillissante (qui, un an après, rencontra Bertrand de Jouvenel, beaucoup plus jeune qu'elle) et le livre où elle s'affirma.

"Chéri" fut un livre prémonitoire parce que Henry de Jouvenel avait eu de son mariage avec Claire Boas un fils, Bertrand, né en 1903, qu'en 1920, il envoya pour ses vacances à Rozven. Dans cette atmosphère ensoleillée de liberté, Colette et lui firent de l'escrime, de la boxe (où elle le blessa), se baignèrent, se câlinèrent dans l'herbe ; elle lui apprit à conduire une voiture. Lui, qui l'aimait depuis longtemps, aurait voulu qu'elle l'adopte : «*Je serai ton fils unique.*» Elle craignait de se voir reprocher un détournement de mineur, mais il devint son amant ou plutôt Colette devint la maîtresse d'un Bertrand encore inexpérimenté. Dans cette liaison, il mit toute l'admiration qu'il éprouvait : «*Que/ bonheur que de vivre avec une femme qui danse, qui écrit !*» Elle y mit un sentiment très fort, en partie de nature maternelle, avivé par la crainte de voir révolu l'âge des amours («*Comblé un amour adolescent ne déplaît pas à une femme*», pensait-elle), sans omettre la piquante satisfaction de se venger des infidélités de son mari, nouveau Thésée, père de cet Hippolyte et époux de cette Phèdre ! Cette année-là, elle écrivit un scénario original directement pour le cinéma, "La flamme cachée", film qu'interpréta Musidora, qui était devenue son amie et avec laquelle elle conçut d'autres projets de films.

Elle publia :

"La chambre éclairée"

(1920)

Recueil de textes variés

Extrait

«Midi. Un milieu de journée sans nuage, sans brise, un midi qui dilate les boiseries vermoulues, fane la rose enlacée aux balustres de la fenêtre, assagit les oiseaux. Le soleil perce de part en part la bibliothèque et cloue sur un panneau l'ombre cornue de l'araucaria. Les abeilles qui logent dans le mur travaillent avec une frénésie innocente, tissent un filet d'or volant dans la pièce, heurtent une vitre, butinent la digitale rose debout dans un long vase, cinglent ma joue, la joue de Bel-Gazou, et ne piquent point.

Jusqu'à sept heures, le jour d'été va triompher de l'épaisseur des murs, de la profondeur des embrasures obliques. En déclinant, le soleil fera, des plats pendus aux murs, autant de miroirs pour sa gloire. Mais, après sept heures, il quittera ce large pan de ciel libre tendu devant nous, et tombera derrière les peupliers d'abord, puis derrière une tour... Nous tirerons sur le balcon la table à lire, et le fauteuil, et aussi le pliant de Bel-Gazou, et je pourrai compter encore sur une grande heure de jour. Lorsqu'une fraîcheur à peine sensible, perçue seulement par les narines et les lèvres, ignorée des surfaces grossières de la peau, montera de la vallée, je lèverai la tête, étonnée que la page du livre, rose tout à l'heure à cause du couchant, bleuisse à présent comme une pervenche...»

Commentaire

Ces textes, écrits pour la plupart dans les années 1917-1918, offrent un échantillon des multiples talents de Colette. Des scènes de mœurs traitées avec humour voisinent avec des textes intimistes, des chroniques d'une ironie vengeresse avec des témoignages sur la vie quotidienne pendant la Grande Guerre, des parodies avec des poèmes en prose.

Le 25 novembre 1920, Colette fut nommée chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur. En 1921, elle travailla à l'adaptation théâtrale de "Chéri". Elle publia :

"Celle qui en revient"
suivi de
"Quelques autres dialogues de bêtes"
(1921)

En 1921, Henry de Jouvenel fut élu sénateur de la Corrèze, et, l'année suivante, devint délégué de la France à la Société des Nations qui siégeait à Genève. Colette voulait divorcer, mais lui, s'il était de plus en plus happé par la politique, sur le point d'obtenir un siège de député, s'en montrait d'autant plus soucieux de respectabilité, et refusa d'abord : «*Nous allons rester ensemble. Vous serez libre à condition de rester discrète.*»

"Le voyage égoïste"
(1922)

Recueil d'articles

Commentaire

Ils parurent avant-guerre, pour la plupart dans "Vogue", et portent sur les modes (en particulier vestimentaires) et le milieu mondain parisien de l'époque.

Extrait

«Un jeune homme que je connais donna rendez-vous à sa jeune amie au seuil d'un métro, et s'élança dès qu'il la vit paraître, nette sous son costume tailleur, le cou ceint d'une écharpe, la petite cloche plus bas que les yeux, le cheveu invisible, la nuque rasée, l'ocre et le carmin sur la joue: " Enfin, c'est toi ! " C'était une autre, pareille. Une deuxième jeune femme réglementaire issant de l'abîme, le jeune homme s'élança derechef vers la cloche, la joue, l'écharpe, les bas. Il lui fallut essayer trois jeunes femmes pour qu'il tombât, si j'ose écrire, sur la bonne. Corrigé, il accueillit sa véritable amie avec une froide réserve, et tandis qu'elle l'en gourmandait à voix haute, il l'authentifiait encore un peu halluciné : " Un grain de beauté sous l'oeil, bon, et des pendeloques vert-jade aux oreilles, et quatorze bracelets de verre au poignet, je m'en souviendrai." Mais au même instant on lui marcha sur le pied : une voix féminine, qui sortait d'un petit chapeau-cloche, lui dit "Pardon" sur le ton d'une sèche réprimande. Il entendit le tintement d'un quarteron d'anneaux, en verre tchécoslovaque ; il distingua, le long d'une joue plus brune et plus rose que nature, deux longs pendants de faux jade, et reçut dans l'oeil le pan bariolé d'une écharpe. Alors un transport de peur et de colère souleva le jeune homme. Il se pencha, mordit la belle joue de son amie trop anonyme, et l'emmena, marquée de frais, comme la génisse élue du troupeau.»

“La maison de Claudine”
(1922)

Recueil de souvenirs et de récits

Il se compose de trente-cinq chapitres dont chacun constitue une sorte de nouvelle et a pour objet de faire revivre un personnage, un lieu, une circonstance, ou même une simple impression.

“Où sont les enfants”

Ce premier chapitre tient lieu de prologue. Les enfants sont cachés dans le jardin de la maison, gardant un étrange silence qui inquiète Sido, leur mère qui, active, prodiguait «*au rosier emperlé de pucerons, à la chatte près de mettre bas*», les mêmes soins qu'à ses enfants : Juliette et Achille, qui étaient issus d'un premier lit ; Léo, le solitaire, l'original irréductible, inventeur d'appareils étranges et cocasses ; puis Colette elle-même, sous les traits de Claudine.

Extrait

«*Où sont les enfants?*»

C'est alors que paraissait, sous l'arceau de fer ancien que la glycine versait à gauche, ma mère, ronde et petite en ce temps où l'âge ne l'avait pas encore décharnée. Elle scrutait la verdure massive, levait la tête et jetait par les airs son appel : “Les enfants ! Où sont les enfants?”

Où? nulle part. L'appel traversait le jardin, heurtait le grand mur de la remise à foin, et revenait, en écho très faible et comme épuisé : “Hou... enfants...”

Nulle part. Ma mère renversait la tête vers les nuées, comme si elle eût attendu qu'un vol d'enfants ailés s'abattît. Au bout d'un moment, elle jetait le même cri, puis se lassait d'interroger le ciel, cassait de l'ongle le grelot sec d'un pavot, grattait un rosier emperlé de pucerons verts, cachait dans sa poche les premières noix, hochait le front en songeant aux enfants disparus et rentrait. Cependant au-dessus d'elle, parmi le feuillage du noyer, brillait le visage triangulaire et penché d'un enfant allongé, comme un matou, sur une grosse branche et qui se taisait. Une mère moins myope eût deviné, dans les révérences précipitées qu'échangeaient les cimes jumelles des deux sapins, une impulsion étrangère à celle des brusques bourrasques d'octobre... Et dans la lucarne carrée, au-dessous de la poulie à fourrage, n'eût-elle pas aperçu, en clignant les yeux, ces deux taches pâles dans le foin : le visage d'un jeune garçon et son livre? Mais elle avait renoncé à nous découvrir, et désespéré de nous atteindre. Notre turbulence étrange ne s'accompagnait d'aucun cri. Je ne crois pas qu'on ait vu enfants plus remuants et plus silencieux. C'est maintenant que je m'en étonne. Personne n'avait requis de nous ce mutisme allègre, ni cette sociabilité limitée. Celui de mes frères qui avait dix-neuf ans et construisait des appareils d'hydrothérapie en boudins de toile, fil de fer et chalumeaux de verre n'empêchait pas le cadet, à quatorze ans, de démonter une montre, ni de réduire au piano, sans faute, une mélodie, un morceau symphonique entendu au chef-lieu ; ni même de prendre un plaisir impénétrable à émailler le jardin de petites pierres tombales découpées dans du carton, chacune portant, sous sa croix, les noms, l'épithète et la généalogie d'un défunt supposé...»

Commentaire

Il se dégage de l'évocation de ces enfants cuirassés d'indifférence, silencieux avec passion, pleins de curiosités maniaques et d'initiatives surprenantes, une vision très poétique de leur univers où se mêlent à des éléments de vérité quotidienne une transmutation, une véritable «*alchimie du réel*».

“Le Sauvage”

Colette raconte l'enlèvement, vers 1853, de sa mère, qui avait dix-huit ans, par un gentilhomme fermier, qu'on appelait «le Sauvage». Elle fut «*la Sido sans amour et sans reproche de son premier mari hypocondre*».

Extrait

«Une fille blonde pas très jolie et charmante à grande bouche et à menton fin, les yeux gris et gais, portant sur la nuque un chignon bas de cheveux glissants qui coulaient entre les épingles, - une jeune fille libre habituée à vivre honnêtement avec des garçons, frères et camarades. Une jeune fille sans dot, trousseau ni bijoux, dont le buste mince, au-dessus de la jupe épanouie, pliait gracieusement : une jeune fille à taille plate et épaules rondes, petite et robuste.

Le Sauvage la vit, un jour qu'elle était venue, de Belgique en France, passer quelques semaines d'été chez sa nourrice paysanne, et qu'il visitait à cheval ses terres voisines. Accoutumé à ses servantes sitôt quittées que conquises, il rêva de cette jeune femme désinvolte, qui l'avait regardé sans baisser les yeux et sans lui sourire. La barbe noire du passant, son cheval rouge comme guigne, sa pâleur de vampire distingué ne déplurent pas à la jeune fille mais elle l'oubliait au moment où il s'enquit d'elle. Il apprit son nom et qu'on l'appelait “Sido”, pour abrégé Sidonie. Formaliste comme beaucoup de “sauvages”, il fit mouvoir notaire et parents, et l'on connut, en Belgique que ce fils de gentilshommes verriers possédait, des fermes, des bois, une belle maison à perron et jardin, de l'argent comptant... Effarée, muette, Sido écoutait, en roulant sur ses doigts ses “anglaises” blondes. Mais une jeune femme sans fortune et sans métier, qui vit à la charge de ses frères, n'a qu'à se taire, à accepter sa chance et à remercier Dieu.»

“Amour”

Colette se remémore une scène entre ses parents (se rendant compte de leurs âges), scène née d'un banal événement, mais où se manifeste la jalousie du père, preuve de son amour.

Extrait

«Elle est toute à son souci. Elle a déjà empoigné le panier fermé, en rotin noir, et s'en va, comme elle est. Elle garde son chapeau de jardin roussi par trois étés, à grands bords à petit fond cravaté d'une ruche marron, et son tablier de jardinière, dont le bec busqué du sécateur a percé une poche. Des graines sèches de nigelles, dans leur sachet de papier, font, au rythme de son pas, un bruit de pluie et de soie égratignée au creux de l'autre poche... Elle tourne en marchant sa figure à bandeaux qui porte, chagrine, ses cinquante-cinq ans, et trente lorsqu'elle est gaie... Mon père n'insiste pas, se dresse agilement sur sa jambe unique, empoigne sa béquille et sa canne et monte à la bibliothèque. Avant de monter, il plie méticuleusement le journal “Le Temps”, le cache sous le coussin de sa bergère, enfouit dans une poche de son long paletot “La Nature en robe d'azur”. Son petit oeil cosaque, étincelant sous un sourcil de chanvre gris, rafle sur les tables toute provende imprimée, qui prendra le chemin de la bibliothèque et ne reverra plus la lumière...

- .. Au fait, où est cette femme?

- Mais, papa, elle est chez Léonore !

- Encore !

- Elle vient de partir...

Il tire sa montre, la remonte comme s'il allait se coucher, agrippe, faute de mieux “L'Office de Publicité” d'avant-hier et monte à la bibliothèque. Sa main droite étreint fortement le barreau d'une béquille qui était l'aisselle droite de mon père. L'autre main se sert seulement d'une canne. J'écoute s'éloigner, ferme égal, ce rythme de deux bâtons et d'un seul pied qui a bercé toute ma jeunesse. Mais voilà qu'un malaise neuf me trouble aujourd'hui, parce que je viens de remarquer, soudain, les

veines saillantes et les rides sur les mains si blanches de mon père, et combien cette frange de cheveux drus, sur sa nuque, a perdu sa couleur depuis peu... C'est donc possible qu'il ait bientôt soixante ans?...

je la regarde jeter loin d'elle son chapeau de jardin, d'un geste jeune qui découvre des cheveux gris et un visage au frais coloris, mais marqué ici et là de plis ineffaçables. C'est donc possible - mais oui, je suis la dernière née des quatre - c'est donc possible que ma mère ait bientôt cinquante-quatre ans?... Je n'y pense jamais. Je voudrais l'oublier.

Rougissante entre ses bandeaux qui grisonnent, soulevée d'une indignation qui fait trembler son menton détendu elle est plaisante, cette petite dame âgée, quand elle se défend, sans rire, contre un jaloux sexagénaire. Il ne rit pas non plus, lui, qui l'accuse à présent de "courir le guilledou". Mais je ris encore, moi, de leurs querelles, parce que je n'ai que quinze ans, et que je n'ai pas encore deviné, sous un sourcil de vieillard, la férocité de l'amour, et sur des joues flétries de femme la rougeur de l'adolescence.»

"La petite"

La petite, c'était Colette qui découvrait le monde de la nature et des paysans avant tout, mais aussi le monde des mots et des livres, ainsi que le monde sentimental et charnel. Une complicité assez brutale la liait à ses frères.

Extrait

«Elles viennent de partir, les compagnes de jeu de la Petite. Dédaignant la porte, elles ont sauté la grille du jardin, jeté à la rue des Vignes, déserte, leurs derniers cris de possédées, leurs jurons enfantins proférés à tue-tête, avec des gestes grossiers des épaules, des jambes écartées, des grimaces de crapauds, des strabismes volontaires, des langues tirées tachées d'encre violette. Par-dessus le mur, la Petite - on dit aussi Minet-Chéri - a versé sur leur fuite ce qui lui restait de gros rire, de moquerie lourde et de mots patois. Elles avaient le verbe rauque, des pommettes et des yeux de fillettes qu'on a saoulées. Elles partent harassées, comme avilies par un après-midi entier de jeux. Ni l'oisiveté ni l'ennui n'ont ennobli ce trop long et dégradant plaisir, dont la Petite demeure écoeurée et enlaidie.

Les dimanches sont des jours parfois rêveurs et vides ; le soulier blanc, la robe empesée préservent de certaines frénésies. Mais le jeudi, chômage encanaillé, grève en tablier noir et bottines à clous, permet tout. Pendant près de cinq heures, ces enfants ont goûté les licences du jeudi...

Un tablier d'école l'ensache du col aux genoux, et elle est coiffée en enfant de pauvre, de deux nattes cordées derrière les oreilles. Que seront les mains, où la ronce et le chat marquèrent leurs griffes, les pieds, lacés dans du veau jaune écorché? Il y a des jours où on dit que la Petite sera jolie. Aujourd'hui, elle est laide et sent sur son visage la laideur provisoire que lui composent sa sueur, des traces terreuses de doigts sur une joue, et surtout des ressemblances successives, mimétiques, qui l'apparentent à Jeanne, à Sandrine à Aline la couturière en journées à la dame du pharmacien et à la demoiselle de la poste. Car elles ont joué longuement, pour finir, les petites, au jeu de "qu'est-ce-qu'on-sera".

- Moi, quante je serai grande... je serai marin ! parce qu'elle rêve parfois d'être garçon et de porter culotte et béret bleus. La mer qu'ignore Minet-Chéri, le vaisseau debout sur une crête de vague, l'île d'or et les fruits lumineux, tout cela n'a surgi, après, que pour servir de fond au blouson bleu, au béret à pompon... Moi je serai marin et dans mes voyages... Assise dans l'herbe, elle se repose et pense peu. Le voyage? L'aventure?... Pour une enfant qui franchit deux fois l'an les limites de son canton, au moment des grandes provisions d'hiver et de printemps, et gagne le chef-lieu en victoria, ces mots-là sont sans force et sans vertu.»

“L’enlèvement”

Les craintes de sa mère amenèrent la petite Sidonie-Gabrielle à s’imaginer enlevée.

Extrait

«Le mariage de ma demi-soeur venait de me livrer sa chambre, la chambre du premier étage, étoilée de bleuets sur un fond blanc gris. Quittant ma tanière enfantine - une ancienne logette de portier à grosses poutres, carrelée, suspendue au-dessus de l’entrée cochère et commandée par la chambre à coucher de ma mère - je dormais, depuis un mois, dans ce lit que je n’avais osé convoiter [...]

Bonheur menacé : ma mère, inquiète, rôdait. Depuis le mariage de ma soeur, elle n’avait plus son compte d’enfants. Et puis, je ne sais quelle histoire de jeune fille enlevée, séquestrée, illustre la première page des journaux. Un chemineau, éconduit à la nuit tombante par notre cuisinière, refusait de s’éloigner, glissait son gourdin entre les battants de la porte d’entrée, jusqu’à l’arrivée de mon père... Enfin, des romanichels, rencontrés sur la route, m’avaient offert, avec d’étincelants sourires et des regards de haine, de m’acheter mes cheveux, et M. Demange, ce vieux monsieur qui ne parlait à personne s’était permis de m’offrir des bonbons dans sa tabatière [...]

- À Gand, dans ma jeunesse, racontait mère, une de mes amies, qui n’avait que seize ans, a été enlevée... Une petite gravure ancienne, dans l’ombre du corridor, m’intéressa soudain. Elle représentait une chaise de poste, attelée de deux chevaux étranges à cous de chimères. Devant la portière béante, un jeune homme habillé de taffetas portait, d’un seul bras, avec la plus grande facilité, une jeune fille renversée dont la petite bouche ouverte en O, les jupes en corolle chiffonnée autour de deux jambes aimables, s’efforçaient d’exprimer l’épouvante. “L’Enlèvement !” Ma songerie, innocente, caressa le mot et l’image...

Une nuit de vent, pendant que battaient les portillons mal attachés de la basse-cour, que tonnait au-dessus de moi le grenier, balayé d’ouest en est par les rafales qui, courant sous les bords des ardoises mal jointes, jouaient des airs cristallins d’harmonica, je dormais, bien rompue par un jeudi passé aux champs à gauler les châtaignes et fêter le cidre nouveau. Révai-je que ma porte grinçait? Tant de gonds, tant de girouettes gémissaient alentour... Deux bras, singulièrement experts à soulever un corps endormi, ceignirent ici mes reins, ici ma nuque, pressant en même temps autour de moi la couverture et le drap. Ma joue perçut l’air plus froid de l’escalier ; un pas assourdi, lourd, descendit lentement, et chaque pas me berçait d’une secousse molle. M’éveillai-je tout à fait? J’en doute. Le songe seul peut, emportant d’un coup d’aile une petite fille par delà son enfance, la déposer, ni surprise, ni révoltée, en pleine adolescence hypocrite et aventureuse. Le songe seul épanouit dans une enfant tendre l’ingrate qu’elle sera demain, la fourbe complice du passant, l’oublieuse qui quittera la maison maternelle sans tourner la tête... Telle je partais, pour le pays où la chaise de poste, sonnante de grelots de bronze, arrête devant l’église un jeune homme de taffetas et une jeune fille pareille, dans le désordre de ses jupes, à une rose au pillage... Je ne criai pas. Les deux bras m’étaient si doux, soucieux de m’êtreindre assez, de garer, au passage des portes, mes pieds ballants... Un rythme familial, vraiment, m’endormait entre ces bras ravisseurs... Au jour levé, je ne reconnus pas ma soupente ancienne, encombrée maintenant d’échelles et de meubles boiteux, où ma mère en peine m’avait portée, nuitamment, comme une mère chatte qui déplace en secret le gîte de son petit. Fatiguée, elle dormait, et ne s’éveilla que quand je jetai, aux murs de ma logette oubliée, mon cri perçant :

- Maman viens vite ! Je suis enlevée !»

“Ma mère et les livres”

«Je n’ai qu’à fermer les yeux pour revoir, après tant d’années, cette pièce maçonnée de livres», et Colette cite Musset, Voltaire, les Quatre Évangiles, Littré, Larousse, Becquerel, D’Orbigny, Camille Flammarion, Élisée Reclus, Guizot, Saint-Simon, Balzac, Shakespeare, Labiche, Daudet, Mérimée, “Les Misérables”, Dumas. Mais «il y avait pourtant ceux que mon père enfermait dans son secrétaire

en bois de thuya [...] il mettait à l'index Zola.» Toutefois, sa mère lui donna *“La Faute de l'abbé Mouret”, “Le Docteur Pascal”* et *“Germinal”*. Elle révèle : *«De livres enfantins, il n'en fut jamais question.»* Elle confesse : *«Ce n'est pas que je lusse beaucoup. Je lisais et relisais les mêmes. Mais tous m'étaient nécessaires. Leur présence leur odeur, les lettres de leurs titres et le grain ,de leur cuir...»* On comprend mieux la faiblesse de cette veine chez elle à cet aveu : *«Je ne sais quelle froideur littéraire, saine à tout prendre, me garda du délire romanesque.»*

“Ma mère et les bêtes”

La jeune Sidonie-Gabrielle n'aimait pas Paris : *«Une série de bruits brutaux, le train, les fiacres, les omnibus, c'est tout ce que relate ma mémoire, d'un bref passage à Paris quand j'avais six ans. Cinq ans plus tard, je ne retrouve d'une semaine parisienne qu'un souvenir de chaleur sèche, de soif haletante, de fiévreuse fatigue, et de puces dans une chambre d'hôtel, rue Saint-Roch. Je me souviens aussi que je levais constamment la tête, vaguement oppressée par la hauteur des maisons, et qu'un photographe me conquit en me nommant, comme il nommait, je pense, tous les enfants, “merveille”. Cinq années provinciales s'écoulaient encore, et je ne pense guère à Paris.»* Mais elle souffre surtout qu'il n'y ait pas de bêtes dans la ville, et, à son retour, s'extasie : *«Que de trésors éclos en mon absence ! Je courus à la grande corbeille débordante de chats indistincts. Cette oreille orange était de Nonoche. Mais à qui ce panache de queue noire, angora? À la seule Bijou sa fille, intolérante comme un jolie femme. Une longue patte sèche et fine comme une patte de lapin noir, menaçait le ciel un tout petit chat tavelé comme une genette et qui dormait, repu, le ventre en l'air sur ce désordre, semblait assassiné... Je démêlais, heureuse, ces nourrices et ces nourrissons bien léchés, qui fleuraient le foin et le lait frais, la fourrure soignée, et je découvrais que Bijou, en trois ans quatre fois mère, qui portait à ses mamelles un chapelet de nouveau-nés, suçait elle-même, avec un bruit maladroit de sa langue trop large et un ronron de feu de cheminée, le lait de la vieille Nonoche inerte d'aise, une patte sur les yeux... Que tout était féérique et simple, parmi cette faune de la maison natale...»*

“La “fille de mon père””

Quand Sidonie Gabrielle eut *«quatorze, quinze ans»*, elle entendit sa mère lui dire : *«Tu ressembles à la fille de mon père, cette fille qu'il nous apporta un jour à la maison, nouvelle-née, sans seulement prendre la peine de nous dire d'où elle venait, ma foi. Ah ! ce Gorille... Tu vois comme il était laid, Minet-Chéri? Eh bien, les femmes se pendaient toutes à lui... Le Gorille me dit : “Élevez-la. C'est votre soeur.” ... À huit ans, je ne me trouvais pas embarrassée... j'eus le temps, comme je la tenais sur mes bras, de constater que ses doigts ne semblaient pas assez fuselés... Et je modelai séance tenante, avec la cruauté des enfants, ces petits doigts mous qui fondaient entre les miens... Le médecin disait : “Je ne comprends rien à cette inflammation digitale...” et je tremblais. Mais je n'ai rien avoué. Le mensonge est tellement fort chez les enfants...*

- Je l'ai bien soignée après, tu sais, la fille de mon père... J'ai appris. Elle est devenue jolie, grande, plus blonde que toi et tu lui ressembles, tu lui ressembles...

La suite de cet entretien manque à ma mémoire...»

“Ma mère et la morale”

Sido montra quelle morale elle avait quand une voisine, Mme de Saint-Alban (qui avait *«une majesté romanichelle»*), vint lui raconter *“l'histoire Bonnarjaud”* ; *«barons de fantaisie ou noblesse campagnarde»* qui avaient dû précipiter le mariage de leur fille parce qu'elle avait fauté...

«- Non? se récria ma mère. Puis elle rougit d'indignation. Que vont-ils faire? demanda-t-elle après un silence.»

- Comment ce qu'ils vont faire? Les marier en cinq sec, naturellement ! Que feraient-ils d'autre, ces braves Bonnarjaud? La chose daterait déjà de trois mois, dit-on. Il paraît que Gaillard du Gougier retrouvait la petite le soir, tout contre la maison, dans le pavillon qui...

- Et Mme de Bonnarjaud lui donne sa fille?

Mme Saint-Alban rit comme une bacchante : - Dame ! voyons ! Et encore bien contente, je suppose ! Qu'est-ce que tu ferais donc, à sa place? Les yeux gris de ma mère me cherchèrent, me couvèrent âprement :

- Ce que je ferais? Je dirais à ma fille : "Emporte ton faix, ma fille, non pas loin de moi, mais loin de cet homme, et ne le revois plus ! Ou bien, si la vilaine envie t'en tient encore, retrouve-le la nuit, dans le pavillon. Cache-le, ton plaisir honteux. Mais ne laisse pas cet homme, au grand jour, passer le seuil de la maison, car il a été capable de te prendre dans l'ombre, sous les fenêtres de tes parents endormis. Pécher et t'en mordre les doigts, pécher, puis chasser l'indigne, ce n'est pas la honte irréparable. Ton malheur commence au moment où tu acceptes d'être la femme d'un malhonnête homme, ta faute est d'espérer qu'il peut te rendre un foyer, l'homme qui t'a détournée du tien.»

"Le rire"

«Elle riait volontiers, d'un rire jeune et aigu qui mouillait ses yeux de larmes, et qu'elle se reprochait après comme un manquement à la dignité d'une mère chargée de quatre enfants et de soucis d'argent. Elle maîtrisait les cascades de son rire se gourmandait sévèrement "Allons ! voyons !..." puis cédait à une rechute de rire qui faisait trembler son pince-nez.

Nous nous montrions jaloux de déchaîner son rire, surtout quand nous primes assez d'âge pour voir grandir d'année en année, sur son visage, le souci du lendemain, une sorte de détresse qui l'assombrissait, lorsqu'elle songeait à notre destin d'enfants sans fortune, à sa santé menacée, à la vieillesse qui ralentissait les pas - une seul jambe et deux béquilles - de son compagnon chéri. Muette, ma mère ressemblait à toutes les mères épouvantées devant la pauvreté et la mort. Mais la parole rallumait sur son visage une jeunesse invincible. Elle put maigrir de chagrin et ne parla jamais tristement. Elle échappait, comme d'un bond, à une rêverie tragique, en s'écriant l'aiguille à tricot dardée vers son mari :

- Oui ? Eh bien, essaie de mourir avant moi, et tu verras ! [...]

Il essaya, réussit du premier coup. Il mourut dans sa soixante-quatorzième année, tenant les mains de sa bien-aimée et rivant à des yeux en pleurs un regard qui perdait sa couleur, devenait d'un bleu vague et laiteux, pâlassait comme un ciel envahi par la brume. Il eut les plus belles funérailles dans un cimetière villageois, un cercueil de bois jaune, nu sous une vieille tunique percée de blessures, - sa tunique de capitaine au 1^{er} zouaves - et ma mère l'accompagna sans chanceler au bord de la tombe, toute petite et résolue sous ses voiles, et murmurant tout bas, pour lui seul, des paroles d'amour.

Nous la ramenâmes à la maison, où elle s'emporta contre son deuil neuf, son crêpe encombrant qu'elle accrochait à toutes les clefs de tiroirs et de portes, sa robe de cachemire qui l'étouffait. [...]

Un petit chat entra circonspect et naïf, un ordinaire et irrésistible chaton de quatre à cinq mois. Il se jouait à lui-même une comédie majestueuse, mesurait son pas et portait la queue en cierge, à l'imitation des seigneurs matous. Mais un saut périlleux en avant, que rien n'annonçait, le jeta séant par-dessus tête à nos pieds où il prit peur de sa propre extravagance, se roula en turban, se mit debout sur ses pattes de derrière, dansa de biais, enfla le dos, se changea en toupie...

- Regarde-le, regarde-le, Minet-Chéri ! Mon Dieu qu'il est drôle !

Et elle riait, ma mère en deuil, elle riait de son rire aigu de jeune fille, et frappait dans ses mains devant le petit chat... Le souvenir fulgurant tarit cette cascade brillante, sécha dans les yeux de ma mère les larmes du rire. Pourtant, elle ne s'excusa, pas d'avoir ri, ni ce jour-là, ni ceux qui suivirent, car elle nous fit cette grâce, ayant perdu celui qu'elle aimait d'amour, de demeurer parmi nous toute pareille à elle-même, acceptant sa douleur ainsi qu'elle eût accepté l'avènement d'une saison lugubre et longue, mais recevant de toutes parts la bénédiction passagère de la joie - elle vécut balayée d'ombre et de lumière, courbée sous des tourmentes, résignée, changeante et généreuse parée d'enfants, de fleurs et d'animaux comme un domaine nourricier.»

“Ma mère et la maladie”

Sido, qui est malade et qui ne veut pas le paraître aux yeux de son fils, qui est médecin et qui va passer la voir, ne cesse de parler à une «Minet-Chéri», qui fait du théâtre mais dont on n'entend pas les réponses qu'elle lui fait : «- *Quelle heure est-il? Déjà onze heures ! Tu vois ! Il va venir. Donne-moi l'eau de Cologne, et la serviette-éponge. Donne-moi aussi le petit flacon de violette. [...] Autrefois, une femme vraiment distinguée ne se parfumait qu'à la violette. Ce parfum dont tu t'inondes n'est pas une odeur convenable. Il te sert à donner le change. [...] Tes cheveux courts, le bleu que tu mets à tes yeux, ces excentricités que tu te permets sur la scène, tout ça, c'est comme ton parfum, pour donner le change ; mais oui, pour que les ans croient que tu es une personne originale et affranchie de tous les préjugés... Pauvre Minet-Chéri ! Moi, je ne donne pas dans le panneau... Sais-tu à quoi je ressemble? À un poète sans talent, âgé et dans le besoin. On a bien du mal à conserver les caractéristiques d'un sexe, passé un certain âge. Deux choses me désolent, dans ma déchéance : ne plus pouvoir laver moi-même ma petite casserole bleue à bouillir le lait, et regarder ma main sur le drap. Tu comprendras plus tard que jusqu'à la tombe on oublie, à tout instant, la vieillesse.*

La maladie même ne vous contraint pas cette mémoire-là. Je me dis, à chaque heure : J'ai mal dans le dos. J'ai mal affreusement à la nuque. Je n'ai pas faim. [...] Je vais mourir, ce soir demain, n'importe... Mais je ne pense pas toujours au changement que m'a apporté l'âge. Et c'est en regardant ma main que je mesure ce changement. Je suis tout étonnée de ne pas trouver, sous mes yeux, ma petite main de vingt ans [...]

" Non, décidément, je ne m'habitue pas à la vieillesse, pas plus à la mienne qu'à celle des autres. Et comme j'ai soixante et onze ans, il vaut mieux que j'y renonce, je ne m'y habituerai jamais. Sois gentille, Minet-Chéri, pousse mon lit près de la fenêtre, que je voie passer la vieille Mme Loeuvrier. J'adore voir passer les enterrements, on y apprend toujours quelque chose. [...] Vous autres, au moins, je vous connais, vous me regretterez. À qui écriras-tu deux fois par semaine, mon pauvre Minet-Chéri ? Et toi, ce n'est rien encore, tu t'es évadée, tu as fait ton nid loin de moi. Mais ton frère aîné, quand il sera forcé de passer raide devant ma petite maison en rentrant de ses tournées, qu'il n'y trouvera plus son verre de sirop de groseilles et la rose qu'il emporte entre ses dents? Oui, oui, tu m'aimes, mais tu es une fille, une bête femelle, ma pareille et ma rivale. Lui, j'ai toujours été sans rivale dans son coeur. Suis-je bien coiffée? Non, pas de bonnet, rien que ma pointe de dentelle espagnole, il va venir. [...] Minet-Chéri, ne dis pas à ton frère que j'ai eu trois crises cette nuit. D'abord, je te le défends. Et si tu ne le lui dis pas, je te donnerai le bracelet avec les trois turquoises... Tu m'ennuies avec tes raisons. Il s'agit bien d'honnêteté D'abord, je sais mieux que toi ce que c'est que l'honnêteté. Mais, à mon âge il n'y a plus qu'une vertu : ne pas faire de peine. Vite, le second oreiller dans mon dos, que je me tienne droite à son entrée. Les deux roses, là, dans le verre... Ça ne sent pas la vieille femme enfermée, ici? Je suis rouge? Il va me trouver moins bien qu'hier, je n'aurais pas dû parler si longtemps, c'est vrai... Tire un peu la persienne, et puis écoute, Minet-Chéri, prête-moi ta houppe à poudre... »

“Ma mère et le fruit défendu”

Sido, parvenue à «*un temps où ses forces l'abandonnèrent*», succombait aux fruits défendus en continuant, malgré les mises en garde de son fils, médecin, et de sa fille, à mener sa vie habituelle : «*Carrée dans son fauteuil de paille ma mère moulait le café embaumé, qu'elle torréfiait elle-même. Les heures du matin lui furent toujours clémentes ; elle portait sur ses joues leurs couleurs vermeilles. Fardée d'un bref regain de santé, face au soleil levant, elle se réjouissait, tandis que tintait à l'église la première messe, d'avoir déjà goûté pendant que nous dormions, à tant de fruits défendus.*

Les fruits défendus, c'étaient le seau trop lourd tiré du puits, le fagot débité à la serpette sur une bille de chêne, la bêche, la pioche, et surtout l'échelle double, accotée à la lucarne du bûcher. C'étaient la treille grimpante dont elle rattachait les sarments à la lucarne du grenier, les hampes fleuries du lilas

trop haut, la chatte prise de vertige et qu'il fallait cueillir sur le faîte du toit... Tous les complices de sa vie de petite femme rondelette et vigoureuse, toutes les rustiques divinités subalternes qui lui obéissaient et la rendaient si glorieuse de se passer de serviteurs prenaient maintenant figure et position d'adversaires. Mais ils comptaient sans le plaisir de lutter, qui ne devait quitter ma mère qu'avec la vie. À soixante et onze ans, l'aube la vit encore triomphante, non sans dommages. Brûlée au feu, coupée à la serpette, trempée de neige fondue ou d'eau renversée, elle trouvait le moyen d'avoir déjà vécu son meilleur temps d'indépendance avant que les plus matinaux aient poussé leurs persiennes, et pouvait nous conter l'éveil des chats, le travail des nids, les nouvelles que lui laissaient, avec la mesure de lait et le rouleau de pain chaud, la laitière et la porteuse de pain, la chronique enfin de la naissance du jour.

C'est seulement une fois que je vis, un matin, la cuisine froide, la casserole d'émail bleu pendue au mur que je sentis proche la fin de ma mère. Son mal connu maintes rémissions, pendant lesquelles la flamme de nouveau jaillit de l'âtre, et l'odeur de pain frais et de chocolat fondu passa sous la porte avec la patte impatiente de la chatte. Ces rémissions furent le temps d'alertes inattendues. On trouva ma mère et la grosse armoire de noyer chues toutes deux en bas de l'escalier, celle-là ayant prétendu transférer celle-ci, en secret, de l'unique étage au rez-de-chaussée. Sur quoi mon frère aîné exigea que ma mère se tînt en repos et qu'une vieille domestique couchât dans la petite maison. Mais que pouvait une vieille servante contre une force de vie jeune et malicieuse, telle qu'elle parvenait à séduire et entraîner un corps déjà à demi enchaîné par la mort? Mon frère, revenant avant le soleil d'assister un malade dans la campagne, surprit un jour ma mère en flagrant délit de perversité. Vêtue pour la nuit, mais chaussée de gros sabots de jardinier, sa petite natte grise de septuagénaire retroussée en queue de scorpion sur sa nuque, un pied sur l'X de hêtre, le dos bombé dans l'attitude du tâcheron exercé rajeunie par un air de délectation et de culpabilité indicibles, ma mère, au mépris de tous ses serments et de l'aiguail glacé, sciait des bûches dans sa cour.»

“Bâ-Tou”

«Je l'avais capturée au quai d'Orsay, dans un grand bureau dont elle était, avec une broderie chinoise, le plus magnifique ornement. Lorsque son maître éphémère, embarrassé d'un aussi beau don, m'appela par le téléphone, je la trouvai assise sur une table ancienne, le derrière sur des documents diplomatiques, et affairée à sa toilette intime. Elle rapprocha ses sourcils à ma vue, sauta à terre et commença sa promenade de fauve, de la porte à la fenêtre, de la fenêtre à la porte, avec cette manière de tourner et de changer de pied contre l'obstacle, qui appartient à elle et à tous ses frères. Mais son maître lui jeta une boule de papier froissé et elle se mit à rire, avec un bond démesuré, une dépense de sa force inemployée, qui la montrèrent dans toute sa splendeur. Elle était grande comme un chien épagneul, les cuisses longues et musclées attachées à un rein large, l'avant-train plus étroit, la tête assez petite, coiffée d'oreilles fourrées de blanc, peintes, au dehors, de dessins noirs et gris rappelant ceux qui décorent les ailes des papillons crépusculaires. Une mâchoire petite et dédaigneuse, des moustaches raides comme l'herbe sèche des dunes, et des yeux d'ambre enchâssés de noir, des yeux au regard aussi pur que leur couleur, des yeux qui ne faiblissent jamais devant le regard humain, des yeux qui n'ont jamais menti... Un jour, j'ai voulu compter les taches noires qui brodaient sa robe, couleur de blé sur le dos et la tête, blanc d'ivoire sur le ventre ; je n'ai pas pu.

- Elle vient du Tchad, me dit son maître. Elle pourrait venir aussi de l'Asie. C'est une once, sans doute. Elle s'appelle Bâ-Tou, ce qui veut dire “le chat”, et elle a vingt mois.

Je l'emportai ; cependant, elle mordait sa caisse de voyage et glissait, entre les lattes de la prise d'air, une patte tantôt épanouie et tantôt refermée, comme une sensible fleur marine. Je n'avais jamais possédé, dans ma maison, une créature aussi naturelle. La vie quotidienne me la révéla intacte, préservée encore de toute atteinte civilisatrice. Le chien gâté calcule et ment, le chat dissimule et simule. Bâ-Tou ne cachait rien. Toute saine et fleurant bon, l'haleine fraîche, je pourrais écrire qu'elle se comportait en enfant candide, s'il y avait des enfants candides. La première fois qu'elle se mit à jouer avec moi, elle me saisit fortement la jambe pour me renverser. Je l'interpellai avec rudesse, elle

me lâcha, attendit, et recommença. Je m'assis par terre et lui envoyai mon poing sur son beau nez velouté. Surprise, elle m'interrogea du regard, je lui souris et lui grattai la tête. Elle s'effondra sur le flanc, sonore d'un ronron sourd, et m'offrit son ventre sans défense. Une pelote de laine qu'elle reçut en récompense l'affola : de combien d'agneaux, enlevés aux maigres pâtures africaines, reconnaissait-elle, lointaine et refroidie, l'odeur? Elle coucha dans un panier, se confia au bassin de sciure comme un chat bien appris, et quand je m'étendis dans l'eau tiède, sa tête riieuse et terrible parut, avec deux pattes, au rebord de la baignoire...

Elle aimait l'eau. Je lui donnais souvent, le matin, une cuvette d'eau qu'elle vidait à grands jeux de pattes. Toute mouillée, heureuse, elle ronronnait. Elle se promenait, grave, une pantoufle volée entre les dents. Elle précipitait et remontait vingt fois sa boule de bois dans le petit escalier Elle accourait à son nom : "Bâ-Tou" avec un cri charmant et doux, et demeurait rêvant, les yeux ouverts, nonchalante, aux pieds de la femme de chambre qui cousait.

Elle mangeait sans hâte et cueillait délicatement la viande au bout des doigts. Tous les matins, je pus lui donner ma tête qu'elle étreignait des quatre pattes et dont elle râpait, d'une langue bien armée, les cheveux coupés. Un matin, elle étreignit trop fort mon bras nu, et je la châtaï. Offensée, elle sauta sur moi, et j'eus sur les épaules le poids déconcertant d'or fauve, ses dents, ses griffes... J'employai toutes mes forces et jetai Bâ-Tou contre un mur. Elle éclata en miaulements terribles, en rugissements ; elle fit entendre son langage de bataille, et sauta de nouveau. J'usai de son collier pour la rejeter contre le mur et la frappai au centre du visage. À ce moment, elle pouvait, certes, me blesser gravement.

Elle n'en fit rien, se contint, me regarda en face et réfléchit...

Je jure bien que ce n'est pas la crainte que je lus dans ses yeux. Elle choisit, à ce moment décisif, elle opta pour la paix, l'amitié, la loyale entente ; elle se coucha, et lécha son nez chaud...

Quand je vous regrette, Bâ-Tou, j'ajoute à mon regret la mortification d'avoir chassé de chez moi une amie, une amie qui n'avait, Dieu merci, rien d'humain. C'est en vous voyant debout sur le mur du jardin - un mur de quatre mètres, sur le faite duquel vous vous posiez, d'un bond - occupée à maudire quelques chats épouvantés, que j'ai commencé à trembler. Et puis, une autre fois, vous vous êtes approchée de la petite chienne que je tenais sur mes genoux, vous avez mesuré, sous son oreille, la place exacte d'une fontaine mystérieuse que vous avez léchée, léchée, léchée, avant de la tâter des dents, lente et les yeux fermés... J'ai compris, et je vous ai seulement dit tout bas avec chagrin : "Oh ! Bâ-Tou !" et vous avez tressailli tout entière, de honte et d'avidité refrénées.

Hélas ! Bâ-Tou que la vie simple, que la fauve tendresse sont difficiles, sous notre climat... Le ciel romain vous abrite à présent ; un fossé, trop large pour votre élan, vous sépare de ceux qui vont, au jardin zoologique, narguer les félins ; et j'espère que vous m'avez oubliée, moi qui, vous sachant innocente de tout, sauf de votre race, souffris qu'on fit de vous une bête captive.»

"Le veilleur"

Colette a chez elle, à la campagne, trois enfants : « Bertrand qui a maintenant dix-huit ans, et projette de réformer, comme il sied à son âge, le régime financier de l'Europe ; Renaud, qui passe quatorze ans et ne songe qu'à monter et démonter des moteurs ; Bel-Gazou qui me pose cette année des questions d'une banalité désolante : "Est-ce qu'à Paris je pourrai bientôt porter des bas? Est-ce qu'à Paris je pourrai avoir un chapeau? Est-ce qu'à Paris tu me feras friser le dimanche?" »

Organisant, « dans le grenier, une représentation, avec costumes, masques, linceuls et chaînes traînantes, de leur drame, "Le Revenant de la Commanderie" », ils entendent « des pas au plafond » et sont persuadés que « c'est le Commandeur en armure, qui revenait déjà du temps de grand-père »

Colette décide d'en avoir le coeur net et découvre qu'« on marchait au bout du grenier ».

Le pas, solennel, approchait, et je serrai dans mes bras le cou des deux garçons.

Il approchait, lent, avec un son sourd, bien martelé, répercuté par les planchers anciens. Il entra, au bout d'un temps qui nous parut interminable, dans le chemin éclairé. Il était presque blanc, gigantesque : le plus grand nocturne que j'aie vue, un grand-duc plus haut qu'un chien de chasse. Il marchait emphatiquement, en soulevant ses pieds noyés de plume, ses pieds durs d'oiseau qui

rendaient le son d'un pas humain. Le haut de ses ailes lui dessinait des épaules d'homme, et deux petites cornes de plumes, qu'il couchait ou relevait, tremblaient comme des graminées au souffle d'air de la lucarne. Il s'arrêta, se rengorgea tête en arrière, et toute la plume de son visage magnifique enfla autour d'un bec fin et de deux lacs d'or où se baigna la lune. Il fit volte-face, montra son dos tavelé de blanc et de jaune très clair. Il devait être âgé, solitaire et puissant. Il reprit sa marche de parade et l'interrompit pour une sorte de danse guerrière, des coups de tête à droite, à gauche, des demi-voltes féroces qui menaçaient sans doute le rat évadé. Il crut un moment sentir sa proie et bouscula un squelette de fauteuil comme il eût fait d'une brindille morte. Il sauta de fureur, retomba, râpa le plancher de sa queue étalée. Il avait des manières de maître, une majesté d'enchanteur...»

“Printemps passé”

Le printemps est de retour : «Le bec d'un sécateur claque au long des allées de rosiers. Un autre lui répond, dans le verger. Il y aura tout à l'heure sous la roseraie une jonchée de surgeons tendres, rouges d'aurore au sommet, verts et juteux à la base. Dans le verger, les raides baguettes d'abricotier, sacrifiées, brûleront, une heure encore, leur petite flamme de fleur avant de mourir, et les abeilles n'en laisseront rien perdre...

La colline fume de pruniers blancs, chacun d'eux immatériel et pommelé comme une nue ronde. À cinq heures et demie du matin, sous le rayon horizontal et la rosée, le blé jeune est d'un bleu incontestable, et rouge la terre ferrugineuse, et rose de cuivre les pruniers blancs. Ce n'est qu'un moment, un féérique mensonge de lumière, qui passe en même temps que la première heure du jour. Tout croît avec une hâte divine. La moindre créature végétale darde son plus grand effort vertical. La pivoine, sanguine en son premier mois, pousse d'un tel jet que ses hampes, ses feuilles à peine dépliées traversent, emportent et suspendent dans l'air leur suprême croûte de terre comme un toit crevé.»

Mais la narratrice constate : «Tout s'élançe, et je demeure. Déjà ne ressens-je pas plus de plaisir à comparer le printemps à ce qu'il fut qu'à l'accueillir? Torpeur bienheureuse, mais trop consciente de son poids. Extase sincère, involontaire mais manifestée à quoi?» Elle regrette les printemps de son enfance et, en particulier, celui où, Mélie lui ayant jeté son tablier sur la tête, aurait voulu l'empêcher de voir Milien, «l'homme de journée» et Marie-la-Rose, qui s'embrassaient.»

“La couseuse”

Incitée par ses amies, Colette pousse Bel-Gazou, qui a neuf ans, à coudre : «Elle a donc appris à coudre. Et bien qu'elle ressemble davantage - une jambe nue et tannée pliée sous elle, le torse à l'aise dans son maillot de bain - à un mousse ravaudant un filet qu'à une petite fille appliquée, elle n'y met pas de répugnance garçonnière. Ses mains, passées au jus de pipe par le soleil et la mer, ourlent en dépit du bon sens ; le simple “point devant”, par leurs soins, rappelle le pointillé zigzaguant d'une carte routière, mais elle boucle avec élégance le feston, et juge sévèrement la broderie d'autrui. Elle coud, et me fait gentiment compagnie, si la pluie hache l'horizon marin.»

Mais Colette avoue : «Je n'aime pas beaucoup que ma fille couse. Quand elle lit, elle revient, toute égarée et le feu aux joues, de l'île au coffre plein de pierreries, du noir château où l'on opprime un enfant blond et orphelin. Elle s'imprègne d'un poison éprouvé, traditionnel dont les effets sont dès longtemps connus. Si elle dessine ou colorie des images, une chanson à demi parlée sort d'elle ininterrompue comme la voix d'abeilles qu'exhale le trône [...] Mais Bel-Gazou est muette quand elle coud. Muette longuement, et la bouche fermée, cachant - lames à petites dents de scie logées au coeur humide d'un fruit - les incisives larges, toutes neuves. Elle se tait, elle... Écrivons donc le mot qui me fait peur : elle pense “à gros bouillons” lorsqu'elle écoute, avec une fausse discrétion bien apprise, des répliques jetées imprudemment en pont par-dessus sa tête. [...]

- À quoi penses-tu, Bel-Gazou?

Elle révèle qu'elle se pose des questions sur les relations entre hommes et femmes du voisinage. *«Elle coud et superpose, à son oeuvre qu'elle néglige, des images, des associations de noms et de personnes, tous les résultats d'une patiente observation. Un peu plus tard viendront d'autres curiosités, d'autres questions, mais surtout d'autres silences. Plût à Dieu que Bel-Gazou fût l'enfant éblouie et candide, qui interroge crûment, les yeux grands ouverts !... Mais elle est trop près de la vérité, et trop naturelle pour ne pas connaître, de naissance, que toute la nature hésite devant l'instinct le plus majestueux et le plus trouble, et qu'il convient de trembler, de se taire et de mentir lorsqu'on approche de lui.»*

“La noisette creuse”

En vacances au bord de la mer, Bel-Gazou fait l'inventaire du contenu hétéroclite de ses poches : il s'y trouve *«une noisette creuse, percée d'un trou par l'évasion du ver. Il n'y a pas, à trois kilomètres sur la côte, un seul noisetier. La noisette creuse, trouvée sur la plage, est venue sur une vague. D'où? “De l'autre côté du monde”, affirme Bel-Gazou. “Et elle est ancienne, vous savez. Ça se voit au bois qui est rare. C'est une noisette en bois de rose comme le petit bureau de maman.”*

La noisette collée à l'oreille, elle écoute. “Ça chante. Ça dit : hû-û-û...”

Elle écoute, la bouche entrouverte, les sourcils relevés touchant sa frange de cheveux plats. Ainsi immobile, et comme désaffectée par l'attention, elle n'a presque plus d'âge. Elle regarde sans le voir l'horizon familier, de ses vacances [...] la plage où ses parents et amis pâment et cuisent sur le sable. Tout à l'heure, la famille entière demandera à Bel-Gazou : “Mais où étais-tu? Mais pourquoi ne venais-tu pas sur la plage?” Bel-Gazou n'entend rien à ce fanatisme des criques. Pourquoi la plage, et toujours, et rien que la plage? La hutte ne le cède en rien à ce sable insipide, le bosquet humide existe, et l'eau troublée du lavoir, et le champ de luzerne non moins que l'ombre du figuier. Les grandes personnes sont ainsi faites qu'on devrait passer la vie à leur tout expliquer en vain. Ainsi de la noisette creuse : “Qu'est-ce que tu fais de cette vieille noisette?” Mieux vaut se taire, et cacher, tantôt dans une poche, tantôt dans un vase vide ou dans le noeud d'un mouchoir, la noisette qu'un instant, impossible à prévoir, dépouillera de toutes ses vertus, mais qui pour l'heure chante, contre l'oreille de Bel-Gazou, ce chant qui la tient immobile et comme enracinée...

- Je vois ! Je vois la chanson ! Elle est aussi fine qu'un cheveu, elle est aussi fine qu'une herbe !...

L'an prochain, Bel-Gazou aura plus de neuf ans. Elle ne proclamera plus, inspirée, ces vérités qui confondent ses éducateurs. Chaque jour l'éloigne de sa première vie pleine sagace, à toute heure défiante, et qui dédaigne de si haut l'expérience, les bons avis, la routinière sagesse. L'an prochain, elle reviendra au sable qui la dore, au beurre salé et au cidre mousseux. Elle retrouvera son chaume dépenaillé et ses pieds citadins chausseront ici leur semelle de corne naturelle lentement épaissie sur le silex et les sillons tondus. Mais peut-être ne retrouvera-t-elle pas sa subtilité d'enfant, et la supériorité de ses sens qui savent goûter un parfum sur la langue, palper une couleur et voir « fine comme un cheveu, fine comme une herbe » - la ligne d'un chant imaginaire...»

Commentaire sur le recueil

L'ensemble de ces épisodes discontinus évoque de façon très impressionniste l'enfance provinciale heureuse de Colette, ses parents, sa soeur et ses frères, puis ses propres enfants et, en particulier, Bel-Gazou. Rien d'aussi libre dans l'allure et dans le ton que “*La maison de Claudine*”, rien d'aussi peu artificiel. Nous sommes très loin du pittoresque de commande, de l'effronterie naïve qui firent la notoriété des “*Claudine*”.

Colette remania jusqu'en 1930 cette oeuvre qui marqua un tournant important dans son écriture : l'évocation directe du monde de l'enfance et l'importance croissante donnée à Sido demandèrent un travail sur la mémoire autobiographique, centrée sur la présence de la mère, dont elle dira, dans la préface de l'édition de 1948, que *«ce personnage peu à peu s'est imposé à tout le reste de mon oeuvre»*.

Si cette oeuvre remporta un succès moins éclatant que celui de "*Chéri*", c'est toutefois cette veine de la production de Colette que retinrent les critiques jusqu'à aujourd'hui, suivant en cela la romancière elle-même, qui déclarait en 1927 : « "*La maison de Claudine*" est mon livre le plus véridique ; celui où il y a moins de transposition. »

En 1922, Colette fit un voyage en Algérie avec Bertrand de Jouvenel.

En 1923, elle donna une version théâtrale de "*La vagabonde*" (créée en février au théâtre de la Renaissance) et des conférences en province. En mai, la revue "*Le capitole*" consacra son numéro à des "*Hommages à Mme Colette*". Entre avril et juin 1923, elle termina un manuscrit qui portait le titre "*Le seuil*", remplacé au dernier moment par "*Le blé en herbe*". Il fut publié dans "*Le matin*", du 29 juillet 1922 au 31 mars 1923, mais la publication fut interrompue après le quinzième texte, pour des raisons «morales» :

"Le blé en herbe"

(1923)

Roman

Deux adolescents, Phil et Vinca, seize et quinze ans, ont grandi ensemble, étaient promis l'un à l'autre, ont été de bons et tendres camarades de jeux et de vacances jusqu'au jour où, dans une fin d'été en Bretagne, ils s'éveillent à leur vie d'homme et de femme. C'est d'abord le garçon qui abandonne le paradis de l'enfance, sous la séduction d'une aventurière, Mme Dalleray, «*la Dame en blanc*», qui parvient sans peine à faire de lui son amant et l'initie à ces plaisirs qu'on dit physiques. Bien qu'elle ne sache rien, Vinca, avec son sûr instinct de femme, a déjà tout deviné. À tout prix, il lui faut garder Phil auprès d'elle. Elle l'épie, le suit, l'attend ; et , lorsque, tourmenté par un obscur remords, il tente de se suicider, dans un élan maternel, elle se donne à lui pour le retenir et le sauver.

Commentaire

Inspirée par sa liaison avec Bertrand de Jouvenel, Colette, qui se peignit dans «*la Dame en blanc*», reprit le thème de l'initiation à l'amour, dépeignit l'éveil à la sensualité. «*L'amour naissant et le dur passage de l'enfance à l'adolescence*» : ainsi résuma-t-elle, en 1954, son roman. Pourtant, ailleurs, elle indiqua qu'il s'agissait de rappeler que la passion n'a pas d'âge, et que la jeune fille de quinze ans est déjà une femme, avec toutes les souffrances et l'énergie de la maturité. En face de l'homme raisonnable, égoïste et assez pesant, s'élève ainsi un hymne à la femme, à sa sensibilité délicate et à sa générosité. La psychologie du très jeune homme et la solitude des êtres jeunes dans le monde des adultes («*les Ombres*») sont analysées avec finesse et acuité dans ce roman sur l'adolescence, ses émotions et ses exigences. La vivacité des dialogues et le regard à la fois lucide et complice du narrateur font le charme de ce roman d'apprentissage. Elle avait situé l'action dans le site et la maison de Rozven.

À sa parution sous la signature «*Colette*», qui fut adoptée définitivement, l'oeuvre fut bien accueillie par la critique : de Mme de Noailles à Paul Souday et Robert Brasillach, on loua la maîtrise et le tact de l'autrice, son écriture «*féminine*» (Benjamin Crémieux) et sa connaissance des adolescents. Le roman remporta un grand succès tout en faisant scandale.

En 1953, Claude Autant-Lara en tira un film, avec Edwige Feuillère dans le rôle de «*la Dame en blanc*». Il fut jugé immoral par l'Église et provoqua lui aussi un scandale.

En décembre 1923, Henry de Jouvenel ayant enfin, avec colère, découvert la relation entre son fils et sa femme, la quitta, ce qui provoqua un autre scandale. Les liens entre Colette et Bel-Gazou se distendirent.

En 1924, on la vit faire du ski à Gstaad. Elle quitta "Le matin" pour collaborer régulièrement au "Figaro", puis au "Quotidien", à "L'éclair", etc. Elle choisit comme pseudonyme définitif son nom de famille, «le nom du père». Elle séjourna à Rozven et voyagea en Suisse avec Bertrand de Jouvenel, auquel sa famille, bientôt, trouva une fiancée, qui était la nièce de Maeterlinck, pour que cesse cette situation qu'elle jugeait «inconcevable». Son père voulut même l'envoyer à Prague pour qu'il y prenne un poste dans la diplomatie. Colette s'y opposa : «Il restera avec moi.» - «Tu n'a aucun sens moral. Tu es un monstre. Tu me dégoûtes.» Mais Bertrand de Jouvenel devint un brillant diplomate et, très jeune encore, un des politologues et économistes les plus intelligents et les plus hardis. Elle le quitta en lui laissant une lettre : «Nous avons réussi à vivre cet amour en dépit des autres, en dépit de la bienséance. Aujourd'hui, nos routes se séparent. Tu auras une autre vie avec cette jeune fille. En cueillant une fleur, tu penses à moi, tu souriras peut-être. Puisqu'il faut vieillir, suis le chemin et ne t'y couche que pour mourir. Je serai toujours ta meilleure amie.» Elle joua le rôle de Léa dans l'adaptation théâtrale de "Chéri", écrivit "La fin de Chéri". Robert Sigl publia "Colette". Une plaque fut apposée sur la maison natale à Saint-Sauveur. Elle publia une oeuvre au titre significatif, puisque c'était enfin sous son pseudonyme définitif :

"La femme cachée"
(1924)

Recueil de vingt-deux nouvelles

"La femme cachée"

Nouvelle de six pages

Un médecin qui, après avoir prétendu à sa femme devoir aller visiter une malade en banlieue, s'est rendu au bal de l'Opéra, croit, alors qu'il est caché sous son habit de médecin en cagoule, reconnaître, parmi cette foule dont elle lui a dit qu'elle la dégoûtait, sa femme vêtue en Pierrot. Pourtant, l'attitude de cette personne est assez vulgaire. Mais elle sort une tabatière dont il lui a fait cadeau. Il la suit donc, certain qu'elle est là avec un homme : «Son mouvement libéra le mari inquiet, qui, rendu à une jalousie active et normale, recommença de penser et se leva sans précipitation pour suivre sa femme. Elle est ici pour quelqu'un, avec quelqu'un. Dans moins d'une heure, je saurai tout. Cent cagoules, violettes ou vertes, lui garantissaient qu'il ne serait ni remarqué, ni reconnu.» Cependant, elle va à travers la foule avec beaucoup de liberté, se laissant toucher par les uns, en touchant elle-même d'autres, allant jusqu'à donner un baiser à un jeune homme, goûtant «le monstrueux plaisir d'être seule, libre, véridique dans sa brutalité native, d'être l'inconnue, à jamais solitaire et sans vergogne, qu'un petit masque et un costume hermétique ont rendue à sa solitude irrémédiable et à sa déshonnête innocence.»

Commentaire

Le thème est bien la jouissance par cette femme de sa solitude. Aussi, dans «le monstrueux plaisir d'être seule,... à jamais solitaire... rendue à sa solitude irrémédiable...», la redondance est-elle remarquable !

“L’aube”

Nouvelle de cinq pages

Cet homme, qui a été quitté par sa femme après vingt ans de vie commune, en est tout à fait désorienté, tout en se répétant : «*Je ne veux pas en crever.*». Croyant pouvoir se libérer de cette obsession en passant une nuit dans un hôtel, il ne trouve pas le sommeil et est assailli par de nombreux souvenirs de voyage faits avec Aline.

“Un soir”

Nouvelle de six pages

La narratrice et son amie, Valentine, victimes d’une panne de leur voiture, sont venues trouver un refuge de quelques heures chez M. et Mme B.. Tandis que le mari converse gaiement avec Valentine, la narratrice le fait avec sa femme, au sujet de laquelle elle s’interroge à cause de «*son air d’absence*» jusqu’à ce que survienne le secrétaire du mari qui lui apporte son courrier, qui s’assoit à côté de Mme B. sur une causeuse, la narratrice découvrant alors que «*la main cachée du jeune homme serrait, d’une étreinte constante et parfaitement immobile, le bras nu de Mme B.*».

“La main”

Nouvelle de quatre pages

Une toute jeune mariée qui, à côté de son mari dans le lit, ne dort pas, contemple la main de celui-ci, et, à force, la trouve monstrueuse. Mais, au petit déjeuner, «*elle cacha sa peur, se dompta courageusement, et commençant sa vie de duplicité, de résignation, de diplomatie vile et délicate, elle se pencha et baisa humblement la main monstrueuse.*»

“L’impasse”

Nouvelle de cinq pages

Armand et Elsie vivent depuis peu «*dans cette geôle qu’on nomme la vie à deux*», tout au ravissement de leur amour, indifférents à leurs passés respectifs. Le jour où il découvre en Elsie quelque chose qu’il ne connaissait pas, il la voit différente, pense à sa propre vie avant leur rencontre, connaît alors «*l’égarement qui châtie ceux que l’amour abusa en leur inspirant de recommencer le paradis terrestre.*». Quand on vient lui annoncer qu’il est arrivé quelque chose à Elsie, comme il avait cru qu’elle l’avait quitté et qu’on lui dit qu’elle est morte : «*Ah ! soupira-t-il, j’ai eu peur.*»

“Le renard”

Nouvelle de six pages

Un homme qui a apprivoisé un renard le promène au Bois, attaché à une chaîne. S’y rend aussi un autre homme qui, lui, a un coq et une poule qu’il sort d’un sac et laisse picorer. Les deux hommes se rencontrent et se lient apparemment d’amitié. Mais un jour où l’homme au renard a, par inadvertance, lâché son animal qui d’un bond s’est jeté vers les volailles, l’autre parvient à le détourner, mais lit dans

le regard du premier qu'il a caressé l'idée de ce massacre. Ils «*s'écartèrent l'un de l'autre à jamais, avec leur prudence de braves gens qui venaient de passer à deux doigts d'être des assassins.*»

“Le juge”

Nouvelle de cinq pages

Mme de la Hournerie s'est fait imposer par sa coiffeuse une nouvelle coiffure, «*une coiffure audacieuse*» qui découvre un front qui avait été toujours caché. Marien, son paysan breton dont on avait fait un valet puis un maître d'hôtel, est à ce point étonné qu'il en perd ses moyens et que Mme de la Hournerie décide de changer de coiffure dès le lendemain.

“L'omelette”

Nouvelle de cinq pages

Pierre Lasnier se réveille dans un champ, frotte sa barbe de cinq jours : «*Depuis cinq jours, un corps de femme, abattu sur le tapis et comme cassé par le milieu, était terriblement immobile, chez lui, rue d'Aumale.*» Il regrette ce geste malheureux qui l'oblige à trimarder. Mais, se secouant, il se rend compte qu'il a faim et, dans le village suivant, entre dans une auberge où il demande «*une omelette de six à huit oeufs*», ce qui fait que la servante, effarée, revient avec deux gendarmes.

“L'autre femme”

Nouvelle de cinq pages

À leur entrée dans le restaurant, Marc empêche presque brutalement sa femme, Alice, d'aller s'asseoir près de la fenêtre. Pourtant, il redevient très courtois et lui explique qu'ils auraient été placés près de son ex-femme, dont il lui dit combien elle lui rendit la vie pénible par son mécontentement, tandis qu'Alice ne cesse de la regarder pour essayer de comprendre

“Monsieur Maurice”

Nouvelle de sept pages

Maurice Houssiaux, député de Cransac, est devenu ministre du Tourisme et de la Monoculture. Pour remplir le poste de sténo-dactylo se sont présentées deux filles du pays : Mlle Valentin et Mlle Lajarisse. Il voit d'abord la première, une superbe brune, que, cependant, il n'engage pas, voulant voir l'autre. Or c'est une vieille fille assez laide. Mais elle lui rappelle avec tant de ferveur le temps où, à Cransac, il était un fier cavalier dont toutes les femmes étaient éprises, que, bientôt, il lui dicte son premier texte.

“Le cambrioleur”

Nouvelle de sept pages

Après avoir longtemps observé les allées et venues de «*la vieille folle*» qu'est Mme Cassart, le cambrioleur jeune et distingué a pénétré dans sa villa. Mais elle rentre plus tôt que prévu et se

déshabille tandis qu'il s'est caché derrière les rideaux. Il en sort pour l'entendre regretter qu'il ait cherché à l'aborder ainsi et non en suivant les formes : «*Dites-moi que vous reverrai mais d'abord hors de chez moi, minaudait la folle. Donnez-moi votre parole de gentilhomme !*» parole qu'il lui donna en s'en allant, «*bredouille*».

“Le conseil”

Nouvelle de six pages

M. Mestre est un vieil homme qui, après avoir accordé des soins diligents à ses plantes, a l'habitude d'aller se promener dans le quartier. Ce soir-là, il voit sortir d'une villa un jeune homme en colère qu'il imagine comme un fils rebelle et auquel il donne le conseil d'y retourner, ce qu'il fait. Mais il le voit vite en ressortir et le remercier, «*en lui pressant les mains*», de lui avoir «*fait comprendre que la fuite ne (lui) servirait à rien*», que «*la délivrance, le repos dépendaient d'un geste*» : «*J'ai fait le geste. Merci...*». Et M. Mestre découvre «*les marques rouges de ses doigts*».

Commentaire

Colette piège son lecteur à la fin de la nouvelle, lui montre qu'au fond, il se comporte comme le personnage central et partage les mêmes préjugés. Le texte permet de réfléchir aux questions de l'altérité, du rapport entre les générations.

“L'assassin”

Nouvelle de cinq pages

Il a tué, dans sa «*papeterie-mercerie*» parisienne, celle qui était sa maîtresse. Il part avec l'argent de la caisse, vit deux jours dans la ville, «*dans une sorte d'enfance*», reprend deux jours son travail de vendeur de babioles, puis part dans une banlieue où il trouve un travail chez un dentiste. Mais le journal indiquant toujours, au sujet du crime, que «*le mystère demeure entier*», il revient à Paris et rôde avec tant de constance auprès de la papeterie-mercerie qu'il finit par sentir «*sur son épaule la main libératrice*» d'un policier.

“Le portrait”

Nouvelle de six pages

Alice, brune et maigre, et Lily, blonde et potelée, sont deux amies d'une quarantaine d'années qui vivent toutes deux dans une villa, où le souvenir du même grand homme qu'elles ont connu chacune à son tour quelque temps est marqué par un portrait où il est jeune et triomphant. Mais voilà que, cette année-là à leur retour, elles le trouvent atteint par l'humidité de telle façon qu'il paraît maintenant vieux et qu'elles ressentent «*une fièvre d'évasion, une chaleur de mauvais desseins*».

“Le paysage”

Nouvelle de quatre pages

Un peintre, décidé à se tuer d'un coup de revolver, voulant cependant laisser quelque chose, renonce à écrire mais entreprend de peindre «*ce paysage qui ressemble à ma vie, qui explique pourquoi je*

meurs». C'est «une plaine marécageuse» où un arbre nu plie sous la bourrasque. Mais voilà qu'il entend le chant d'une voisine et qu'ajoutant à son tableau un oiseau, puis une fleur, il en a oublié son revolver.

“Demi-fous”

Nouvelle de six pages

Durant les mois d'été, les demi-fous sont attirés par la salle de rédaction des journaux. C'est ainsi que le narrateur est abordé par un premier qui «*vide ses poches pleines de manuscrits*» ; par un autre qui, à chaque fois qu'il vient, a une autre identité et une autre activité artistique ; par «une dame de lettres» qui ne manque pas de «références», qui tient à faire lire un de ses manuscrits qui «constitue à lui seul une... référence», un «premier chapitre qui... qui situe, qui est la... référence», qui parle «d'une jeune fille pleine de... comment dirai-je? de... voyons... de...» et qui, comme le narrateur lui souffle : «Références....» se montre «pressée de fuir, comme quelqu'un qui a très peur, en vérité, des demi-fous.»

”Secrets”

Nouvelle de quatre pages

La bourgeoise de cinquante ans qu'est Mme Grey, observant sa fille qui danse avec André Donat, prévoit les fiançailles de celle à qui elle porte «l'espèce de dévotion critique qui lie l'entraîneur au champion», reçoit un hommage délicat du jeune homme mais analyse sévèrement son physique, se rappelant alors l'étrange besoin de son jeune mari d'aligner les franges des serviettes-éponges, mari vers lequel elle va pour l'empêcher de passer encore «l'ongle du pouce sur la lèvre.»

“”Châ”

Nouvelle de quatre pages

Lors de cette soirée mondaine, Mme Issard s'emploie à assurer la carrière de son mari qui, lui, contemple les danseuses cambodgiennes qui en sont l'attraction, qui garde dans les siennes les mains passives de l'une d'elles qui ne fait que répéter «Châ», qui signifie «très respectueusement oui». Aussi, lorsque sa femme, dont il s'est dit en la voyant de loin discuter avec ardeur : «C'est un homme... Je n'ai que ce que je mérite», lui annonce, «avec une sorte de cordialité condescendante, une bonne humeur de despote», qu'elle a arrangé pour lui une entrevue particulière avec le maréchal, il se contente de murmurer à demi-voix : «Châ... Châ...»

“Le bracelet”

Nouvelle de cinq pages

Mme Angelier, à qui le mari, industriel en voyage, a envoyé, pour marquer leur vingt-neuvième anniversaire de mariage, un bracelet formé de vingt-neuf diamants, n'y trouve aucun plaisir, mécontente au fond d'avoir cinquante ans. Elle en vient à regretter le «jonc de verre bleu» qu'elle reçut à l'âge de dix ans, en cherche un semblable à travers la ville. Mais, quand elle l'a, elle n'est pas plus satisfaite par cette «parure d'enfant ou de sauvage».

“La trouvaille”

Nouvelle de cinq pages

La trouvaille devant laquelle s’extasient, envieuses, les amies de cette femme seule, libérée par le divorce, c’est son appartement qui domine la Seine et reçoit le soleil couchant. Mais, une fois les autres et la domestique parties, elle y souffre de sa solitude.

“Jeux de miroirs”

Nouvelle de quatre pages

La narratrice, qui s’est réfugiée dans un salon de thé, est assaillie par les parfums de toutes ces femmes, puis remarque ses voisines, une brune et une blonde, dont elle détaille les vêtements, les manières, l’une lançant «*le menton en avant, d’une façon doguine*» et imitant l’autre comme «*une soeur cadette imite, inconsciemment, l’aînée déjà sûre de séduire*». Quand un homme survient, elle se demande laquelle il va préférer et, observant le jeu de chacune de ces «*paonnes bien apprises*», constate que la brune, vaincue, en vient à imiter la blonde, victorieuse, qui a pourtant un «*geste peuple*».

Extrait

«Je tâche d’oublier les parfums qui flottent, cacophoniques. D’ailleurs mes deux voisines, jolies, sentent bon. Le santal de la brune me lasserait à la longue, et je sais que derrière la "rose rouge" dont se vaporisa la blonde se cache, au second de l’olfactif, une vague fétidité d’encre fraîche. Mais quoi? nous ne passerons pas notre vie ensemble, cette brune, cette blonde, et moi.

La brune est jolie, et charmante est la blonde oxygénée. Mais la brune, toute velours gris à panneau de perles couleur de flamme, colletée de renards argentés, chaussée de paillettes, de plumes d’oiseaux et de strass, gantée d’entonnoirs brodés, coiffée d’une nue aux aigrettes qui suspend, au-dessus de deux astres, une menace d’orage, la brune resplendit de l’élégance un peu brutale qui plaît aujourd’hui ... Les gourmandes et les bavardes se sont tues à son entrée. On la contemple, et les regards d’envie l’embellissent comme une pluie d’été lustre l’émail d’un martin pêcheur. Elle a chaud, boit en pigeonne, le cou tendu et le jabot penché. Elle a deux gestes, aussi fréquents que des tics, mais qui ressortissent à une coquetterie raisonnée : de l’index, elle chasse au-dessus de son sourcil une boucle brune très légère, et l’on voit briller, près de l’oeil allongé, l’ongle en amande ; elle enfonce, sur sa nuque, un trident d’écaille, et l’oeil suit, quand son bras se lève, la rondeur de son sein qui remonte, bien suspendu, en même temps que le bras.

La blonde... la blonde est charmante à sa façon. Ce n’est qu’une blonde en crêpe marocain et cape de panne, une blonde à l’encolure courte, à la bouche carnassière. Ses tics ne l’embellissent pas. Elle lance le menton en avant, d’une façon doguine, et elle fronce le nez comme un petit phoque qui sort de l’eau, en clignant des yeux. Ce n’est pas joli... Je voudrais le lui dire... À la bonne heure ! Voici qu’elle imite, sous le feu des regards, le jeu de son amie. Elle bombe le buste, tapote d’une main son chignon bas tout en or. Ainsi une soeur cadette imite, inconsciemment, l’aînée déjà sûre de séduire. Quel plaisir pour les yeux que ces deux paonnes bien apprises !»

Commentaire

On remarque l’emploi d’un néologisme, l’adjectif «*doguin*».

“L’habitude”

Nouvelle de cinq pages

Les deux amies, Jeannine et Andrée, se sont brouillées et s’arrangent pour ne plus se rencontrer au Bois. Mais, un jour, malgré ces précautions, Jeannine reconnaît les chiens d’Andrée qui passe sans l’avoir vue ; et, souffrant de sa solitude, elle balbutie : «*Je voudrais les chiens... Je voudrais... je voudrais... Je voudrais l’année dernière.*»

Commentaire sur le recueil

Ces nouvelles, très courtes, sont comme des photos, un regard posé sur des moments de vie où tout bascule. C’est l’un des recueils de Colette les plus méconnus et, pourtant, les mieux écrits. À sa sortie, le critique littéraire André Billy tressa des louanges à Colette, auxquelles elle répondit : «*Le plus grand prosateur français vivant, moi? Même si c’était vrai, je ne le sens pas, comprenez-vous, au-dedans de moi.*»

“Aventures quotidiennes”

(1924)

Recueil d’articles et de chroniques

En décembre 1924, un numéro spécial de la revue “*Le capitole*” fut consacré à Colette. Au sommaire : Robert de Flers : “*Préface*” - Henry Bernstein : “*Colette*” - Mme de Noailles : “*Colette*” - Pierre Benoît : “*Anticipations en compagnie de Colette*” - Henri Béraud : “*Colette gastronome*” - Gérard Bauer : “*La vivante prose de Mme Colette*” - Lucie Delarue-Mardrus : “*Colette et les bêtes*” - René Gillouin : “*Le charme de Colette*” - Paul Reboux : “*La vertu de Colette*” - Charles Chassé : “*L’oeuvre de Colette*” - Léon-Pierre Quint : “*Colette et Chéri*” - Henri Jeanson : “*Un soir... en écoutant Colette*” - Claude Chauvière : “*Une Colette ignorée*” - Legrand-Chabrier : “*Colette, vagabonde de music-hall*” - Léopold Marchand : “*Colette (croquis inédit)*”.

En 1925, à Nuits-Saint-Georges, Colette devint chevalière du Taste-vin. En mars, “*L’enfant et les sortilèges*” fut créé à Monte-Carlo. À Pâques, jouant “*Chéri*” sur la Côte d’Azur, elle fut invitée par Armand Citroën dans sa villa du Cap-d’Ail, “*La bergerie*”. Elle y rencontra Maurice Goudekot qui avait accompagné Marguerite Moreno. Jeune, il avait rêvé d’épouser Colette, mais l’avait vue deux fois sans être conquis par elle. Cette fois, l’entente fut meilleure. Ils revinrent ensemble à Paris dans sa voiture, par une route printanière, «*mille kilomètres de vagabondage*». Pour le remercier, elle lui envoya un exemplaire de “*La vagabonde*” et l’invita à déjeuner. Juif néerlandais, il s’était, dès le début de la guerre, engagé dans la Légion étrangère. Homme de vraie culture, il avait, au printemps de 1917, publié «*quelques vers en combattant*», sous-titre d’un recueil de poèmes intitulé “*Le tissu de l’heure présente*”. Plus tard, il avait collaboré à “*Paris-Soir*”. Quand il se lia avec Colette, il était négociant en pierres précieuses.

Elle rompit alors avec Bertrand de Jouvenel, et, le 6 avril 1925, divorça d’avec Henry de Jouvenel qui épousa Mme Dreyfus.

“Quatre saisons”

(1925)

Durant une partie de l'été 1925, Colette et Maurice Goudekot, «*son meilleur ami*», séjournèrent à Guerrevieille, près de Beauvallon, sur la côte des Maures, ce qui lui fit découvrir le Midi estival, en particulier le petit port alors inconnu de Saint-Tropez, «*la patrie des beaux pêcheurs*». À l'époque, ceux qui bravaient la chaleur de l'été n'étaient qu'une minorité.

Elle fut conquise : «*Rien n'est pareil à ce golfe, à ces terres heureuses, à leur verdure sans effort... Quel climat... c'est un miracle !*» Le 6 novembre 1925, ils achetèrent une petite maison située aux Salins, dans l'anse des Canebiers, maison qui, «*au bord d'une route que craignent les automobiles et derrière la plus banale grille, petite, basse d'étage, ne paie pas de mine*» («*Prisons et paradis*») mais qui était entourée d'une pinède privée d'un hectare et d'un jardin, qui descendait jusqu'à la mer et était à l'abandon, du raisin muscat y proliférant, ce qui fit qu'elle la nomma «*La treille muscate*». Une grande passion, quasi charnelle, allait naître en elle pour sa maison, et surtout pour le jardin, où elle voulut des fleurs, qui attirent les oiseaux et les papillons, et des légumes, car «*un jardin doit nourrir*». Ayant besoin de soulager ses pieds douloureux, elle les troyéziennes, d'authentiques tatanes de pêcheurs, et les lança : elles furent ensuite chaussées dans le monde entier.

Bientôt, après avoir dit adieu à la scène, elle devient citoyenne du Midi, la maison devenant son lieu de villégiature privilégié, car elle y retrouvait les joies élémentaires que lui dispensaient la mer et le soleil. «*Bains, travail, travail, bains, promenade à pied, jardinage, travaux ménagers*» rythmaient ses journées. Levée tôt chaque matin, elle promenait son chien avant le petit déjeuner sous les glycines. Elle jardinait ensuite, avec «*la plus grande ardeur*», s'émerveillant du déroulement des saisons : «*le printemps est tendre, odorant, chargé de cognassiers en fleur, de lilas, d'iris, d'arums, de roses, de glycines, de giroflées... L'hiver, il est fleuri de petites roses, de narcisses doubles et même de lavandes.*» Après une courte sieste, elle s'asseyait à sa table d'écrivaine jusqu'à la nuit, où, installant parfois son lit sur la terrasse, elle dormait à la belle étoile.

Amoureuse de la Provence, il lui plaisait d'écouter le parler fleuri des Provençaux, dont elle s'amusait à reproduire l'accent. Au menu de ses déjeuners, on ne trouvait que des mets provençaux : melons verts, anchoïade, riz aux favouilles, rascasse farcie et beignets d'aubergine, bouillabaisse, aioli... Cette sensuelle fut aussi une vraie cuisinière qui savait que la prétention est l'ennemie du goût, qu'un modeste bouquet de fines herbes trempé dans l'huile d'olive peut faire des merveilles quand on le marie à un poisson.

À sa table, généreusement ouverte, se succédèrent le peintre et graveur André Dunoyer de Segonzac (qui était son voisin), le comédien Jean-Pierre Aumont, le compositeur Georges Auric, les écrivains Francis Carco, Joseph Kessel, Jean Cocteau ou Antoine de Saint-Exupéry.

De retour à Paris, elle se faisait régulièrement envoyer de «*La treille muscate*» par son jardinier, Étienne, les fruits et légumes du jardin.

«*La fin de Chéri*»

(1926)

Roman

Chéri a trente ans. Il a fait la guerre. Son esprit est vide, il est désœuvré et il se morfond en «*pressant son passé, ressuscitant et inventant au besoin sa princière adolescence modelée, conduite par deux grandes mains robustes de femme, amoureuses, prêtes à châtier. Longue adolescence orientale, protégée, où la volupté passait comme un silence dans un chant [...] tout est foutu! J'ai trente ans.*» Sa femme, absorbée par d'autres soucis dans le tourbillon de l'après-guerre, s'est détachée de lui. Il sent que seule Léa est restée sa femme, mais, la retrouvant vieille naturellement et résignée à la vieillesse, il se tue : peut-être vient-il de découvrir qu'il avait vraiment aimé.

Extrait

«*Mais il laissa encore une fois retomber sa main tendue vers le téléphone. Il descendit rapidement sur la laine élastique et haute qui couvrait tous les parquets de la maison, regarda avec mansuétude, en*

passant près de la salle à manger, cinq assiettes blanches, en couronne autour d'une vasque de cristal noir où voguaient des nymphéas roses, du même rose que la nappe, et ne s'arrêta qu'à la glace qui doublait l'épaisse porte du parloir, au rez-de-chaussée. Il cherchait et redoutait cette glace, qu'une porte-fenêtre trouble et bleue, assombrie par les feuillages du jardin, éclairait en face. Un choc léger arrêtait Chéri, chaque fois, contre son image. Il ne comprenait pas pourquoi cette image n'était pas exactement l'image d'un jeune homme de vingt-quatre ans. Il ne discernait pas non plus les points précis où le temps, par touches imperceptibles, marque un beau visage l'heure de la perfection, puis l'heure d'une beauté plus évidente qui annonce déjà la majesté d'un déclin.»

Commentaire

C'est sans doute le roman le plus poignant de Colette. Aragon s'en serait inspiré pour écrire "Aurélien".

En février 1926, "*L'enfant et les sortilèges*" fut donné à l'Opéra-Comique.

Cette année-là, Colette fit une tournée de conférences en Suisse. Elle et Maurice Goudekot firent un voyage au Maroc, où elle était l'invitée du pacha de Marrakech, le Glaoui.

En novembre, Maurice Goudekot et elle, qui avaient jusque-là continué à habiter séparément, s'installèrent dans un entre-sol du Palais-Royal, 9, rue du Beaujolais, au coeur même de Paris, où ils étaient les voisins de Cocteau.

Elle joua au théâtre le rôle de Renée Néré dans "*La vagabonde*", et fit, avec succès, une tournée de conférences, sur "*L'envers et l'endroit du théâtre et du music-hall*". Elle acheta une chatte, la future "Chatte Dernière", qui inspirera le roman "*La chatte*" (1933)

Elle allait désormais, de livre en livre, retracer les étapes de sa vie, sa recherche d'un équilibre calqué sur celui de la nature, choses et bêtes.

En 1927, Jean Larnac publia "*Colette, sa vie, son œuvre*".

Les acquéreurs de sa maison natale lui ayant offert l'usufruit de ce bien, elle se rendit à Saint-Sauveur : «*Trente-trois ans, songez donc, trente-trois ans que je n'avais revu ni l'intérieur de la maison, ni le jardin ! Une émotion si grande, une telle impression de temps abolis !*» (lettre à Germaine Patat). Durant un été paisible, sous le ciel lumineux de Saint-Tropez, elle composa :

"La naissance du jour"

(1928)

Roman

La narratrice, âgée d'une cinquantaine d'années, passe l'été dans sa maison du Midi. Dans les quatre premiers chapitres, elle évoque souvent le souvenir de sa mère et sa sagesse qui lui paraît particulièrement d'actualité pour elle au moment où elle pense qu'il lui faut renoncer aux joies ardentes de la jeunesse et de l'amour et se consacrer à l'observation de la nature, aux soins du jardin et des bêtes. Dans cet hymne qu'elle lui dresse, elle glisse quelques traits d'indignité qui les font se rejoindre dans l'analyse de la passion amoureuse où amant et amante se nourrissent aux dépens l'un de l'autre, dans une sorte de vampirisme narcissique. Elle introduit par petites touches «*une ombre d'homme*», un homme caché dont elle feint de croire qu'entre elle et lui tout vampirisme a disparu. Puis, dans les quatre chapitres suivants, la narratrice développe une sorte de roman. Valère Vial, son voisin, un jeune décorateur de trente-cinq ans, lui fait la cour, s'attache vivement à elle qui se laisse un moment aller à la joie de cette respectueuse adoration. Mais la jeune Hélène Clément, une belle fille blonde lui apprend qu'il la délaisse, elle qui est très amoureuse de lui. La narratrice, renonçant à cette proie tentante, décidée à se contenter sagement de «*la jungle vierge*» de son jardin, et de guetter le spectacle de «*la naissance du jour*», elle demande au jeune homme de s'éloigner. Il repart pour Paris et elle relit la dernière lettre de sa mère où elle écrivait à propos du jeu d'échecs : «*Quand*

je serai devenue trop impotente et disgracieuse, je renoncerai à cela comme je renonce au reste, par décence.»

Extrait

«Est-ce ma dernière maison? Je la mesure, je l'écoute, pendant que s'écoule la brève nuit intérieure qui succède immédiatement, ici, à l'heure de midi. Les cigales et le clayonnage neuf qui abrite la terrasse crépitent, je ne sais quel insecte écrase de petites braises entre ses élytres, l'oiseau rougeâtre dans le pin crie toutes les dix secondes, et le vent du ponant qui cerne, attentif, mes murs, laisse en repos la mer plate, dense, dure, d'un bleu rigide qui s'attendrira vers la chute du jour. [...] Je suis la fille d'une femme qui, dans un petit pays honteux, avare et resserré, ouvrit sa maison villageoise aux chats errants, aux chemineaux et aux servantes enceintes. Je suis la fille d'une femme qui, vingt fois désespérée de manquer d'argent pour autrui, courut sous la neige fouettée de vent crier de porte en porte, chez des riches, qu'un enfant, près d'un être indigent, venait de naître sans langes, nu sur de défaillantes mains nues... Puissé-je n'oublier jamais que je suis la fille d'une telle femme qui penchait, tremblante, toutes ses rides éblouies entre les sabres d'un cactus sur une promesse de fleur, une telle femme qui ne cessa elle-même d'éclorre, infatigablement, pendant trois quarts de siècle...»

Commentaire

C'est le plus étonnant des romans de Colette. Mais est-ce un roman ou un fragment d'autobiographie? L'épigraphe («*Imaginez-vous, à me lire, que je fais mon portrait? Patience : c'est seulement mon modèle.*») et le recours explicite au conte de Poe, "La lettre volée", éclairent le lecteur. Elle s'y est peinte elle-même dans sa maison de Saint-Tropez, "La treille muscate" (où elle écrivit le livre), entourée de ses amis artistes, avec une telle simplicité apparente que ce ne pouvait être que pour mieux obliger son lecteur à lire entre les lignes. Se demandant si cette maison serait sa dernière maison, elle écrivait : «*Je m'applique parfois à y songer pour me faire croire que la seconde moitié de la vie m'apporte un peu de gravité, un peu de souci de ce qui vient après... C'est une illusion brève : la mort ne m'intéresse pas, la mienne non plus.*» Dans cet hymne à la beauté des paysages méridionaux, la nature était exaltée avec sensibilité, finesse, lyrisme. Elle évoquait, dans sa profonde complexité, la personnalité de sa mère, Sido la passionnée, qui, elle, sut toujours préserver son âme de ce qui n'était pas sagesse et pureté, qui lui donna des enseignements essentiels : «*Elle tentait de me transmettre un alphabet nouveau, ou le croquis d'un site entrevu à l'aurore sous des rais qui n'atteindraient jamais le morne zénith.*» Le roman est ponctué de lettres de Sido : un enseignement, un livre de conseils, de sagesse. Le livre est à la fois celui de l'émerveillement et celui du renoncement à l'amour, de l'apaisement final : «*Une femme se réclame d'autant de pays nats qu'elle a eu d'amours heureux.*» Colette s'y montra dotée de sa séduction d'écrivaine célèbre mais qui conjurait par la fiction les dangers de la passion, demandant à l'homme caché des quatre premiers chapitres (qui était Maurice Goudekot) de l'aider à l'exorciser, sans jamais confondre la femme et l'autrice. On remarque dans le texte des archaïsmes comme «*aveindre*» pour «*atteindre*».

"Renée Vivien"

(1928)

Biographie

De son vrai nom Pauline Mary Tarn, elle était née à Londres le 11 juin 1877. Mais ses parents s'établirent à Paris l'année suivante. À l'âge de neuf ans, elle perdit son père et se sentit délaissée. Elle reçut l'éducation bourgeoise de cette époque et connut les pensionnats de jeunes filles en région parisienne et une grande amitié d'enfance avec Violette Shillito qui décéda en 1901. Sous la pression du tuteur anglais, la famille Tarn rentra à Londres, mais Pauline, riche rentière, s'installa à Paris dès

sa majorité car elle affirmait détester l'Angleterre et sa mère qui s'y remaria en 1908. Son goût pour les lettres s'était manifesté dès l'enfance, et elle apprit l'italien, le grec, lut Dante et traduisit Sapho. Elle aima quelques femmes, dont Natalie Clifford Barney et Colette, voyagea dans quelques pays, acheta une villa à Lesbos, publia ses poèmes et autres écrits à compte d'auteur. Mais ils ne furent jamais reconnus par le grand public et furent même mis au pilori, parce que, la première après Sapho, elle y chantait ses amours lesbiennes, et que sa vie privée était jugée scandaleuse, même par nombre de ses admirateurs. Elle se convertit au catholicisme quelques jours avant sa mort, le 18 novembre 1909, à Paris.

Commentaire

Pour Colette, la condamnation de l'œuvre de Renée Vivien peut être considérée comme le symbole d'une injustice d'autant plus frappante qu'elle porte sur un domaine intellectuel (la poésie) qui devrait être à l'écart de ce genre de débat.

En 1928, Colette passa l'été à "La treille muscate" où sa tranquillité commença à être menacée par de «*nouveaux sauvages*» qui envahissaient sa plage et campaient sous ses figuiers. Elle acheta Souci, qui fut sa dernière chienne bouledogue. Elle fut promue officière dans l'ordre de la Légion d'honneur. En 1929, elle fit un voyage en Espagne et séjourna à Tanger où le Glaoui mit une villa à sa disposition. Elle fit une tournée de conférences en Allemagne : à Berlin, elle en profita pour observer divers animaux du cirque Sarrasini. La crise économique fut fatale au négoce de pierres précieuses que faisait Maurice Goudekot qui allait devoir exercer divers métiers.

"Regarde" (1929)

Recueil de textes animaliers

Commentaire

Le recueil a été illustré par Mathurin Méheut.

Colette travailla au scénario de "*La vagabonde*".

En 1930, Maurice Goudekot lui offrit une grosse demeure près de Montfort-l'Amaury, "La gerbière", maison qu'elle revendit dès l'année suivante. Elle fit une visite du zoo d'Anvers (dont elle se souvint dans "*Paradis terrestres*"). On reparla d'elle pour l'Académie Goncourt. Elle s'enferma dans un château des Ardennes belges transformé en hôtel pour écrire :

"La seconde" (1929)

Roman

Fanny et Jane, femmes du même homme, sont jalouses l'une de l'autre....

Extrait

«*Fanny acheva sa lettre et vint s'accouder au balcon, les cheveux lâches, l'épaule découverte. Au-dessous d'elle, Jane, ses bras croisés sur le mur bas de la terrasse, se penchait aussi sur le paysage*

comtois où manquait une rivière, un étang, le rire de l'eau, les reflets renversés, la brume, l'odeur d'une rive spongieuse et fleurie. D'en haut, Fanny jeta un cri modulé, qui descendit vers la tête ronde, aux cheveux courts et bien coiffés, couleur de cendre, veinés d'or, et Jane renversa la nuque sans se retourner, comme font les chats.»

Commentaire

Ce roman rose proposait une réflexion sur la polygamie et ses conséquences psychologiques. Il reste le plus méconnu des grands romans de Colette. Pourtant, les thèmes sont bien caractéristiques de l'écrivaine : l'amour et son faire-valoir, la jalousie ; l'alliance, au-delà, justement, de la jalousie, et renouvelée ici, de deux femmes qui se savent solidaires face à l'homme qu'elles aiment ; un adolescent torturé et maladroit ; le théâtre, perçu, cette fois, du point de vue de l'auteur... Henry de Montherlant, à propos de *'La seconde'* a écrit : « *Lorsqu'il suffit à un écrivain de se montrer, d'être lui-même pour émouvoir et faire œuvre d'art à la fois, pour enchanter nos sens, notre cœur, notre goût, dans une approbation sans réserve de notre intelligence, on peut, sans crainte de se tromper, parler de génie.* »

En 1951, ayant été adaptée, *"La seconde"* fut jouée au théâtre par Maria Casarès (Fanny) et Hélène Perdrière (Jane).

Au fur et à mesure qu'elle avançait dans la vie, Colette fut de plus en plus convaincue de l'influence décisive qu'eut sur elle son enfance à Saint-Sauveur-en-Puisaye et, à une époque où l'on publiait le grand roman de Proust, elle se plut à revenir sur ces années du *« temps perdu »* où se construit le sol mental d'un écrivain. Éprouvant, en vieillissant, le besoin de se rapprocher de Sido, qui était déjà devenue, en 1922, dans *"La maison de Claudine"*, l'axe d'une partie de l'œuvre, elle approfondit l'hommage qu'elle lui portait en écrivant :

"Sido ou les points cardinaux" (1929)

Autobiographie

Commentaire

C'est une suite de textes en deux parties, titrées respectivement *"Sido"* et *"Le capitaine"*. Colette s'employa surtout à la célébration de la mère, achevant ici la figure, dont elle avait déjà donné tant de traits à travers son œuvre, du *« personnage principal de [sa] vie »*. Elle s'efforça de comprendre, de pénétrer, le secret et les enseignements que portaient cette personnalité de sa mère et cette destinée, mi-bourgeoise, mi-paysanne, car c'était une Parisienne qui n'avait jamais perdu de vue Paris (où elle retournait tous les deux ans), qui s'était attachée à la province où elle considérait que règnent *« un esprit de caste, une pureté obligatoire des mœurs, l'orgueil d'habiter une demeure ancienne, honorée, close de partout, mais que l'on peut ouvrir à tout moment sur ses greniers aérés, son fenil empli, ses maîtres façonnés à l'usage et à la dignité de leur maison. »* Toujours pleine de vivacité, elle était tout occupée par les travaux domestiques qui la maintenaient en étroite communion avec l'élément primordial de la vie. D'où l'importance du jardin à demi sauvage, riche de fruits, de fleurs, de ruisseaux, surtout riche de mystères, d'émotions inoubliables, où se noua l'étroite complicité de Colette avec les folies et les rythmes de la nature : *« J'aimais tant l'aube déjà que ma mère me l'accordait en récompense. »* Avec *« sa rurale sensibilité »*, elle guettait particulièrement le temps et la direction des vents issus *« de tous les points cardinaux »* qu'elle surveillait pour parer aux menaces contre ses plantations. Elle prévoyait à mille signes les changements de température. Elle n'avait pas, du reste, un respect inconditionnel pour la vie et elle savait que la nature est meurtrière : elle applaudissait un enfant qui déchirait une rose, un merle qui mangeait ses cerises. Elle aimait surtout

«le jardin de derrière», qui en jouxtait d'autres et où l'on bavardait avec les voisins, où l'on échangeait avec eux des plantes ou des instruments de jardin. Elle s'employait à lui donner une «vie policée». Elle lui apprit «à écouter tout ce qui dans la nature frémit et bruit et le chant bondissant des frelons fourrés de velours», et à regarder, mieux que personne au monde, «une raison fugitive ou le pâlisement délicieux du ciel». «Je la chante, de mon mieux. Je célèbre la clarté originelle qui, en elle, refoulait, éteignait souvent les petites lumières péniblement allumées au contact de ce qu'elle nommait "le commun des mortels".»

En face de la mère, se tenait le père, que Colette appelait *«le capitaine»*, dont l'image l'entraîna à réfléchir sur l'amour de ses parents. Elle ne lui donna pas une place considérable, mais fit la juste mesure de ce qu'elle lui devait et, plus encore, de ce qu'il ne pouvait lui donner, ne le possédant pas lui-même : le goût de la nature et l'amour des bêtes. Sa vocation littéraire avait été manquée mais elle accomplissait ce qu'il n'avait pas fait.

Autour de ces figures centrales, tous les thèmes chers à l'écrivaine furent convoqués : nostalgies de l'enfance, de sa disponibilité totale quand son être personnel n'était pas formé encore et se trouvait toujours libre pour entendre des appels des quatre points cardinaux ou suivre les huit chemins de la rose des vents ; première émotion de femme devant *«le sein brun d'Adrienne et sa cime violette et dure»*.

Extrait

«Dans mon quartier natal, on n'eut pas compté vingt maisons privées de jardin. Les plus mal partagées jouissaient d'une cour, plantée ou non, couverte ou non de treilles. Chaque façade cachait un "jardin-de-derrière" profond, tenant aux autres jardins-de-derrière par des murs mitoyens. Ces jardins-de-derrière donnaient le ton au village. On y vivait l'été, on y lessivait ; on y fendait le bois l'hiver, on y besognait en toute saison, et les enfants, jouant sous les hangars, perchaient sur les ridelles des chars à foin dételés.

Les enclos qui jouxtaient le nôtre ne réclamaient pas de mystère : la déclivité du sol, des murs hauts et vieux, des rideaux d'arbres protégeaient notre "jardin d'en haut" et notre "jardin d'en bas". Le flanc sonore de la colline répercutait les bruits, portait, d'un atoll maraîcher cerné de maisons à un "parc d'agrément" les nouvelles.

De notre jardin, nous entendions, au sud, Mito éternuer en bêchant et parler à son chien blanc dont il teignait, au 14 juillet, la tête en bleu et l'arrière-train en rouge. Au nord, la mère Adolphe chantait un petit cantique en bottelant des violettes pour l'autel de notre église foudroyée, qui n'a plus de clocher. À l'est, une sonnette triste annonçait chez le notaire la visite d'un client... Que me parle-t-on de la méfiance provinciale? Belle méfiance ! Nos jardins se disaient tout.

Oh ! aimable vie policée de nos jardins ! Courtoisie, aménité de potager à "fleuriste" et de bosquet à basse-cour ! Quel mal jamais fût venu par-dessus un espalier mitoyen, le long des faitières en dalles plates cimentées de lichen et d'orpin brûlant, boulevard des chats et des chattes? De l'autre côté, sur la rue, les enfants insolents musaient, jouaient aux billes, troussaient leurs jupons, au-dessus du ruisseau ; les voisins se dévisageaient et jetaient une petite malédiction, un rire, une épiluchure dans le sillage de chaque passant, les hommes fumaient sur les seuils et crachaient... Gris de fer, à grands volets décolorés, notre façade à nous ne s'entrouvrait que sur mes gammes malhabiles, un aboiement de chien répondant aux coups de sonnette, et le chant des serins verts en cage.

Peut-être nos voisins imitaient-ils, dans leurs jardins, la paix de notre jardin où les enfants ne se battaient point, où bêtes et gens s'exprimaient avec douceur, un jardin où, trente années durant, un mari et une femme vécurent sans élever la voix l'un contre l'autre...

Il y avait dans ce temps-là de grands hivers, de brûlants étés. J'ai connu, depuis, des étés dont la couleur, si je ferme les yeux, est celle de la terre ocreuse, fendillée entre les tiges du blé et sous la géante ombelle du panais sauvage, celle de la mer grise ou bleue. Mais aucun été, sauf ceux de mon enfance, ne commémore le géranium écarlate et la hampe enflammée des digitales. Aucun hiver n'est plus d'un blanc pur à la base d'un ciel bourré de nues ardoisées, qui présageaient une tempête de flocons plus épais, puis un dégel illuminé de mille gouttes d'eau et de bourgeons lancéolés... Ce ciel pesait sur le toit chargé de neige des greniers à fourrages, le noyer nu, la girouette, et pliait les

oreilles des chattes... La calme et verticale chute de neige devenait oblique, un faible ronflement de mer lointaine se levait sur ma tête encapuchonnée, tandis que j'arpentais le jardin, happant la neige volante... Avertie par ses antennes, ma mère s'avavançait sur la terrasse, goûtait le temps, me jetait un cri :

- La bourrasque d'ouest ! Cours ! Ferme les lucarnes du grenier !... La porte de la remise aux voitures !... Et la fenêtre de la chambre du fond !

Mousse exalté du navire natal, je m'élançais, claquant des sabots, enthousiasmée si du fond de la mêlée blanche et bleu-noir, sifflante, un vif éclair, un bref roulement de foudre, enfants d'ouest et de février, comblaient tous deux un des abîmes du ciel... Je tâchais de trembler, de croire à la fin du monde...

Mais dans le pire du fracas ma mère, l'oeil sur une grosse loupe cerclée de cuivre, s'émerveillait, comptant les cristaux ramifiés d'une poignée de neige qu'elle venait de cueillir aux mains mêmes de l'ouest rué sur notre jardin...

Ô géraniums, ô digitales... Celles-ci fusant des bois-taillis, ceux-là en rampe allumés au long de la terrasse, c'est de votre reflet que ma joue d'enfant reçut un don vermeil. Car "Sido" aimait au jardin le rouge, le rose, les sanguines filles du rosier, de la croix-de-Malte, des hortensias et des bâtons-de-Saint-Jacques, et même le coqueret-alkérenge, encore qu'elle accusât sa fleur, veinée de rouge sur pulpe rose, de lui rappeler un mou de veau frais... À contrecœur elle faisait pacte avec l'est : "Je m'arrange avec lui", disait-elle. Mais elle demeurait pleine de suspicion et surveillait, entre tous les cardinaux et collatéraux, ce point glacé, traître, aux jeux meurtriers. Elle lui confiait des bulbes de muguet, quelques bégonias, et des crocus mauves, veilleuses des froids crépuscules.

Hors une corne de terre, hors un bosquet de lauriers-cerises dominés par un junko-biloba - je donnais ses feuilles, en forme de raie, à mes camarades d'école, qui les séchaient entre les pages de l'atlas - tout le chaud jardin se nourrissait d'une lumière jaune, à tremblements rouges et violets, mais je ne pourrais dire si ce rouge, ce violet dépendaient, dépendent encore d'un sentimental bonheur ou d'un éblouissement optique. Étés réverbérés par le gravier jaune et chaud, étés presque sans nuits... Car j'aimais tant l'aube, déjà, que ma mère me l'accordait en récompense. J'obtenais qu'elle m'éveillât à trois heures et demie, et je m'en allais, un panier vide à chaque bras, vers des terres maraîchères qui se réfugiaient dans le pli étroit de la rivière, vers les fraise, les cassis et les groseilles barbues.

À trois heures et demie, tout dormait dans un bleu originel, humide et confus, et quand je descendais le chemin de sable, le brouillard retenu par son poids baignait d'abord mes jambes, puis mon petit torse bien fait, atteignait mes lèvres, mes oreilles et mes narines plus sensibles que tout le reste de mon corps... J'allais seule, ce pays mal pensant était sans dangers. C'est sur ce chemin, c'est à cette heure que je prenais conscience de mon prix, d'un état de grâce indicible et de ma connivence avec le premier souffle accouru, le premier oiseau, le soleil encore ovale, déformé par son éclosion...

Ma mère me laissait partir, après m'avoir nommée "Beauté, Joyau-tout-en-or" ; elle regardait courir et décroître sur la pente son oeuvre, - "chef-d'oeuvre", disait-elle. J'étais peut-être jolie ; ma mère et mes portraits de ce temps-là ne sont pas toujours d'accord... Je l'étais à cause de mon âge et du lever du jour, à cause des yeux bleus assombris par la verdure, des cheveux blonds qui ne seraient lissés qu'à mon retour, et de ma supériorité d'enfant éveillé sur les autres enfants endormis.

Je revenais à la cloche de la première messe. Mais pas avant d'avoir mangé mon soûl, pas avant d'avoir, dans les bois, décrit un grand circuit de chien qui chasse seul, et goûté l'eau de deux sources perdues, que je révérais. L'une se haussait hors de la terre par une convulsion cristalline, une sorte de sanglot, et traçait elle-même son lit sableux. Elle se décourageait aussitôt née et replongeait sous la terre. L'autre source, presque invisible, froissait l'herbe comme un serpent, s'étalait secrète au centre d'un pré où des narcisses, fleuris en ronde, attestaient seuls sa présence. La première avait goût de feuille de chêne, la seconde de fer et de tige de jacinthe... Rien qu'à parler d'elles je souhaite que leur saveur m'emplisse la bouche au moment de tout finir, et que j'emporte, avec moi, cette gorgée imaginaire... »

Commentaire

Ce sont des «vues» sur le passé, des scènes ponctuelles groupées autour du jardin. Mais il ne suffit pas à l'autrice de s'abandonner ici, une fois de plus, aux féeries rustiques du souvenir. Ce retour, vers la maison, «*ruche aux souvenirs*» hantés des fantômes d'êtres plus ou moins chers, n'était pas pour elle pure effusion sentimentale, mais une sorte de remontée vers l'essentiel, vers le meilleur d'elle-même. En même temps qu'était affirmé l'attachement à la mère, l'identification au père se construit, en particulier dans l'écriture.

Pour évoquer les nuances infinies de ces états préintellectuels, elle disposa d'une phrase agile à courir aussi vite que les moindres émotions, d'un style dont la beauté tient toute dans l'ardente sensibilité. Le lyrisme affleure dans ces pages sur Saint-Sauveur. On remarque des métaphores et des comparaisons établissant des analogies constantes entre végétal, animal et humain : «*elle avait une manière étrange de relever les roses par le menton pour les regarder en plein visage*». Colette s'y servit du vocabulaire de la végétation pour métamorphoser le réel : «*Un corsage lilas, un buisson de cheveux crépelés, d'un rose de cuivre, éclairèrent le haut de la rue*». Elle travailla sur le rythme, des répétitions, des structures parallèles créant une prose poétique pleine de lyrisme : «*Étés réverbérés par le gravier jaune et chaud, étés traversant le jonc tressé de mes grands chapeaux, étés presque sans nuits*». Le souvenir d'une promenade à l'aube est représentatif de cette poétique de la description liée à la sensualité de la narratrice : «*À trois heures et demie, tout dormait dans un bleu originel et confus [...]. C'est sur ce chemin, c'est à cette heure que je prenais conscience de mon prix, d'un état de grâce indicible et de ma connivence avec le premier souffle accouru, le premier oiseau, le soleil encore ovale, déformé par son éclosion*». S'y joignit la familiarité des dialogues.

Ces textes, qui parurent dans une collection intitulée "Femmes", furent ensuite intégrés à une version définitive :

"Sido"
(1930)

Autobiographie

Commentaire

C'était une suite de textes en trois parties, titrées respectivement "Sido" (la mère de Colette), "Le capitaine" (le père) et "Les sauvages" (les enfants et plus spécialement les deux frères, les sauvages). Colette avait donc ajouté à "Sido ou les points cardinaux" l'évocation de l'univers des enfants. Elle montra qu'elle n'aimait guère sa demi-sœur. Mais elle fit preuve de la plus vive affection pour ses frères, si purs dans leur sauvagerie : pour «*l'aîné sans rivaux*», comme pour le cadet, Léopold, «*le sylphe*», promis à une vie de bohème. À leur suite, elle découvrit les charmes du mystère et de l'inconnu.

"Histoires pour Bel-Gazou"
(1930)

Recueil de dix-sept histoires

Extrait

«*Ces cubes sans jardins, ces logis sans fleurs où nul chat ne miaule derrière la porte de la salle à manger, où l'on n'écrase pas, devant la cheminée, un coin de chien traînant comme un tapis... je les quittais avec le besoin véhément de toucher, vivantes, des toisons ou des feuilles, des plumes tièdes, l'émouvante humidité des fleurs. Ici le soleil s'étale, l'air bourdonne de taons et de guêpes, la libellule*

grésille, déchirant le réseau de rayons que tisse le vol des moustiques et des minces mouches forestières. Des bousiers noirs et bleus errent sous l'herbe roussie, une vipère inquiète se dérobe... Que tout était féérique et simple parmi cette faune de ma maison natale !»

Commentaire

Ces histoires avaient été extraites par Colette de ses différents écrits, à l'intention de sa fille.

En 1930, Colette fit un bref séjour à Berlin, puis, en juillet, une croisière sur l'«*Éros*», yacht de Henri de Rothschild qui mena ses passagers sur les côtes de Norvège. Elle séjourna à Saint-Tropez, mais, la réputation de l'endroit se répandant, elle se plaignit : «*Il y avait dix yachts dans le port, une horreur !*». Sa réputation à elle grandissant aussi, il n'était pas rare de voir des curieux devant sa maison, autrefois si tranquille.

Elle devint critique dramatique à «*La revue de Paris*».

Elle travailla à «*Ces plaisirs qu'on nomme, à la légère, physiques*».

En décembre, Maurice Goudekot et elle se nichèrent au sixième étage de l'hôtel Claridge, sur les Champs-Élysées.

En 1931, Willy mourut. Colette fit de nouveau des tournées de conférences, en Autriche, en Roumanie, en Afrique du Nord (de Tunis à Oran). C'est alors qu'elle subit une fracture du péroné, qui, négligée sur le moment, lui valut sans doute les problèmes d'arthrite dont elle allait souffrir pendant quinze ans. Pour être à l'aise, elle adopta alors de confortables sandales, lançant sans le savoir la mode des «*tropéziennes*».

Elle publia :

«*Supplément à Don Juan*» (1931)

En 1932, alors qu'on était aux premiers temps du parlant et qu'elle regrettait le muet, qui était proche de la pantomime qu'elle aimait tant, Colette signa les sous-titres français du film allemand, «*Jeunes filles en uniformes*». Dans ses interviews, elle faisait des suggestions d'adaptation de ses romans au cinéma, et elle y a parfois procédé elle-même. Et elle allait écrire des dialogues et des scénarios pour des films parlants.

Son insatiable besoin d'activité s'ajoutant aux effets de la crise lui fit (demandant : «*Êtes-vous pour ou contre le "second métier" de l'écrivain?*») ouvrir, au 6, rue de Miromesnil, un magasin de «*produits pour la beauté*» auquel sa gloire valut quelques clientes. Non contente d'essayer de vendre ses produits, elle pratiqua le maquillage. Natalie Clifford Barney, dans ses «*Souvenirs indiscrets*», a raconté avec humour les malheureux essais de la néophyte : Bel-Gazou était devenue «*à peine reconnaissable sous des fards rose-canaille et bleu-de-meurtrissure, mal distribués sur ses jolies joues aux pommettes hautes et sur ses jeunes paupières. Ce maquillage la faisait ressembler à une fille plutôt qu'à la jeune fille un peu farouche qu'elle était. [...] Cécile Sorel, voulant aider l'entreprise, se prêta à un essai, mais Colette changea de méthode d'un oeil à l'autre, il en résulta une asymétrie qui doubla l'âge de la grande actrice et découragea d'autres volontaires.*» Il fallut fermer boutique.

Colette fit une autre tournée de conférences et publia :

“Ces plaisirs qu’on nomme, à la légère, physiques”
(1932)

Essai

Colette, parlant en son nom, dialoguant ici ou là avec tel ou tel personnage présenté comme ayant réellement existé, fit défiler :

- Charlotte qui s'ingénie à faire croire au jeune homme faible et malade qu'elle aime, qu'elle rencontre dans une fumerie d'opium, qu'il est un amant hors pair ;
- Damien, don juan à «*la neurasthénie de Danaïde*» : «*grenier d'abondance de l'homme, la femme se sait à peu près inépuisable*» ;
- deux autres don juan ;
- des androgynes ;
- les amours saphiques de «*la Chevalière*» (en fait, la marquise de Belbeuf, Missy), de la poétesse Renée Vivien, d'Amalia, des demoiselles de Llangollen, couple d'aristocrates galloises : «*Qu'il me déplût de palper froidement une création aussi fragile, et de tout menacée : un couple amoureux de femmes !*» (p.119) ;
- l'histoire de Lucienne qui avait Loulou, «*une belle blonde*» : «*Elle l'a mise dehors à moitié nue, la nuit, dans le jardin, pour lui apprendre à savoir ce qu'elle voulait, c'est-à-dire choisir entre elle, Lucienne, et le mari de Loulou. Avant que le jour se lève, Lucienne se penche sur le balcon : -Tu as réfléchi? qu'elle fait. -Oui, dit l'autre, qui reniflait le froid. -Alors? -Alors, je retourne avec Hector. J'ai réfléchi qu'il peut faire quelque chose que tu ne peux pas faire. -Oh ! Naturellement ! dit la Lucienne, avec son air empoisonné. -Non, dit Loulou, ce n'est pas ce que tu penses. Je n'y tiens pas tellement, à ce que tu penses. Je vais te dire. Quand nous sortons toutes les deux, quand on va à la campagne, au restaurant, quand on voyage ensemble, tout le monde te prend pour un homme, c'est entendu. Mais moi, ça m'humilie d'être avec un homme qui ne peut pas faire pipi contre un mur.*» (p.114).
- un début dans une fumerie d'opium parisien ;
- la masturbation : une femme loue son amante en ces termes : «*Ma chère, on ne ferait pas mieux soi-même.*» ;
- Pepe et le monde des homosexuels ou des travestis, ses amis : «*Si je vous appelais monstres, quel nom donnerais-je à ce qu'on m'inflige pour normal?*» ;
- bien d'autres encore...

À travers l'évocation de ces exemples vivants courait le fil d'une réflexion sur le lien de ces plaisirs avec le sens même de notre vie, qui ne prend justement sens que dans une exigence toujours renouvelée de pureté, dans une tension constante vers une sorte d'idéal amoureux, fait de tendresse confiante et partagée, dont la difficile incarnation ramène justement au gouffre du plaisir où l'élan risque de se perdre. Elle tentait d'approcher le secret qui gît en nous au cœur d'un «*sourd asile où s'éba[t] sûrement une puissante arabesque de chair, un chiffre de membres mêlés, monogramme symbolique de l'inexorable...*» En bref, elle interrogeait les plaisirs, charnels, nécessaires, obligés, et la part qu'ils prennent en nous ou nous laissent, composant avec notre nature profonde. Entre l'amour-consommation et la chimère de l'amour («*Toutes les amours tendent à créer une atmosphère d'impasse.*»), les vies sont infiniment variées et infiniment monotones, les chances d'un juste équilibre étant chichement accordées et le risque toujours à prendre.

Extrait

«Je me mis debout, courbatue d'une longue immobilité, et je comptais du regard les matelas et les corps à enjamber, quand les degrés de bois craquèrent de nouveau. Une femme en manteau sombre, qui gagnait la porte, s'arrêta pour boutonner son gant, tira avec soin une voilette jusqu'à son menton, ouvrit un sac d'où tintèrent des clefs.

- J'ai toujours eu peur..., commença-t-elle à mi-voix.

Elle parlait pour elle-même et me sourit en voyant que j'allais sortir.

- Vous partez aussi, madame? Si vous voulez profiter de la minuterie... Je passe devant, je sais où est le bouton.

Dans l'escalier où sa main suscita une offensante lumière, je vis mieux ma compagne, ni grande ni petite, plutôt replète. Elle ressemblait par le nez court et le visage charnu, aux modèles favoris de Renoir, à des beautés de 1875, si fort qu'en dépit du manteau vert olive à col de renard et du petit chapeau en vogue il y a dix-huit ans, on pouvait lui trouver je ne sais quoi de démodé. Ses quarante-cinq ans probables gardaient de la fraîcheur, et dans les tournants d'escalier elle levait vers moi ses grandes prunelles grises, douces, un peu vertes comme son manteau.»

Commentaire

C'est l'œuvre la plus singulière de Colette. Elle n'obéit à aucun genre littéraire traditionnel : c'est une sorte de kaléidoscope de mini-nouvelles, d'anecdotes, de dialogues, de portraits, un tableau du milieu lesbien au début du XXe siècle.

Elle révéla que, dans sa jeunesse, elle avait fréquenté des fumeries d'opium dont l'adresse se transmettait de bouche à oreille entre initiés, mais qu'elle avait gardé ses distances vis-à-vis de la drogue donneuse d'oubli.

Elle s'intéressait à des personnages étonnants qui sont des chercheurs de plaisirs interdits, de ceux que l'on dit impurs : plaisir factice de l'opium et de l'alcool, plaisir clandestin des amours admises ou défendues. Elle se demandait qui était vraiment l'énigmatique Charlotte? quel sentiment réel anime ce don juan hâsseur de ses conquêtes? quelle vérité se cache dans le mensonge des travestis de l'un et l'autre sexes?

Elle promouvait une sensualité polyphonique, un dialogue permanent entre ce qu'elle appelait «*le pur*» et «*l'impur*», s'y déclarait atteinte d'«*hermaphrodisme mental*», montrant beaucoup de compréhension des amours homosexuelles.

Elle fit apparaître les contradictions, les mécanismes cachés, et démontra que les jugements moraux s'appuient sur des apparences, qu'ils ignorent l'essentiel des motivations humaines.

Son écriture épousa le mouvement d'une pensée qui n'hésitait jamais à emprunter un chemin de traverse pour mieux rebondir et arriver à cette conclusion : «*Le mot "pur" ne m'a pas découvert son sens intelligible. Je n'en suis qu'à éteindre une soif optique de pureté dans les transparences qui l'évoquent, dans les bulles, l'eau massive, et les sites imaginaires retranchés, hors d'atteinte, au sein d'un épais cristal.*»

La publication en feuilleton dans le journal d'extrême droite «*Gringoire*» de ce livre, l'un des plus hardis de Colette, fut brutalement interrompue à cause de protestations de lecteurs qui n'avaient pas supporté le portrait de Missy, l'homosexualité féminine faisant encore scandale.

Elle en fit, en 1941, «*Le pur et l'impur*».

“Paradis terrestres”

(1932)

Recueil de dix textes

Commentaire

La description du serpent, celle des paons, toutes deux ouvrant le recueil, sont devenues des pages d'anthologie.

“La treille muscate”
(1932)

Essai

Il était consacré à la résidence de Colette à Saint-Tropez.

Commentaire

Le livre, l'un des plus beaux et des plus recherchés dans ce genre, fut illustré d'eaux-fortes par André Dunoyer de Segonzac qui collabora avec l'écrivaine dans le bonheur de l'été.

“Le pur et l'impur “
(1932)

Essai

Commentaire

C'était la republication en volume de *“Ces plaisirs qu'on nomme, à la légère, physiques”*. La critique, embarrassée, a longtemps relégué *“Le pur et l'impur”* au rang d'oeuvre en marge, voire d'oeuvre mineure. *« On s'apercevra peut-être un jour que c'est là mon meilleur livre. »* déclara Colette.

“La chatte”
(1933)

Roman

Un grand jardin entoure la vieille maison cossue de Neuilly où Alain, un beau garçon blond de vingt-quatre ans, rêveur et sensible, vit avec sa mère et avec Saha, la chatte, qui y règne en tendre et discrète souveraine et avec laquelle il a noué une amitié faite d'une mystérieuse entente. Pour lui, elle est un être avec qui se tissent des correspondances plus subtiles qu'entre les humains, un être qui mérite d'autant plus d'égards qu'il n'a pas les mêmes défenses et que sa dépendance impose à l'être humain des responsabilités.

Il se fiance avec une amie d'enfance, Camille, et tout, apparemment, les rapprochent : *« Mon mariage, reconnaît Alain, contente tout le monde et Camille, et il y a des moments où à me contente aussi, mais.. »* Mais ce qu'il aime en Camille, c'est une beauté idéalisée, faite d'immobilité et de silence. Aussi est-il déconcerté par l'exubérance de cette jeune fille de dix-neuf ans, moderne et sportive. Cette déception fait que, pour lui, la chatte Saha devient la chimère sublime qui domine sa vie. Pour Camille, elle n'est qu'une chatte pour laquelle son maître a un faible, certes, mais comme on aime le tennis, bref une agréable distraction. Devant tout ce qui l'attache à Saha, leur intimité, les rites de leur mutuelle affection, elle en vient à voir en elle une rivale détestée.

Du jour où les jeunes mariés s'installent dans un appartement juché au septième étage d'un immeuble moderne, la jalousie et la haine s'établissent entre la femme et la chatte, avec leurs prolongements et leurs répercussions dans la vie quotidienne. Sans son jardin, sans sa maison, avec son maître accaparé par d'autres soins et avec la présence étrangère de Camille, Saha, dépaysée, souffre avec discrétion. Alain n'est guère plus heureux, et Camille est jalouse. Plus jalouse qu'elle ne le serait d'une femme avec qui l'on peut lutter à armes égales, et dont la défense serait moins subtile. Dans cette rivalité, Saha dispose d'une arme redoutable : en ces premières semaines de vie commune où deux existences cherchent un compromis d'harmonie entre leurs caractères et leurs habitudes, elle représente pour Alain les jours faciles de naguère où le rituel quotidien n'était troublé par aucune

dissonance des goûts et des natures. Camille, elle, se sent frustrée dans son étroite conception de la possession exclusive. Mais elle ne cherche pas un instant une alliance quelconque avec sa rivale : un chat est un chat, il gêne, et, quand quelque chose d'aussi secondaire vous gêne, on le supprime... Pourtant, une fois la décision prise, pendant une absence d'Alain, toutes deux s'épient sur l'étroit balcon de l'immeuble ; la lutte est longue, sournoise, exaspérante, entre la femme qui l'arpente, cherchant à provoquer l'accident sans y mettre la main, et la chatte qui, à chaque passe, bondit sur le parapet, en descend, remonte. Camille, exaspérée, perd patience et la pousse dans le vide.

Alain, à son retour, apporte dans ses bras Saha vivante, qu'il a trouvée pantelante : un store providentiel, tendu au deuxième étage, a amorti la chute. Il comprend ce qui s'est passé quand, à une simple tentative de caresse que fait Camille, il voit les pattes de Saha transpirer d'effroi panique et marquer leurs empreintes humides sur la table. Saha révèle ainsi la vérité sur l'«*accident*». Après ce verdict, Alain n'hésite plus ; il quitte la maison avec Saha victorieuse et retourne chez sa mère. L'accueil du jardin, du vieux domestique, de la mère, à qui son fils ne dénonce pas la meurtrière, de la chambre d'autrefois, consacre cette césure que rien, sans doute, ne pourra réparer. Camille va l'y voir le lendemain matin pour savoir s'il reviendra un jour. Il répond qu'il n'en est pas question pour l'instant mais on sent bien bien qu'il ne reviendra jamais.

Commentaire

Dans cette histoire de l'échec d'un jeune couple à cause d'une chatte trop aimée de l'époux, Colette opposait à la vulgarité des humains la courtoisie hautaine des bêtes. Le personnage le plus réel est la chatte, bien qu'elle exprime seulement le comportement des êtres sur lesquels elle agit comme un réactif ; c'est par elle, en retour, que les caractères et les natures des êtres humains se révèlent. Et c'est là la grande réussite de Colette dans ce roman subtil, tragique, plus qu'humain. Le décor du septième étage de l'immeuble, d'apparence banale, est promu par la tension du passage à une sorte de huis clos véritablement tragique. Par le choix même des termes, l'autrice donna à la petite victime une présence humaine.

Rossellini s'inspira de *“La chatte”* pour le sketch *“L'envie”* dans *“Les sept péchés capitaux”*, film qui sortit en 1953.

Le 7 juin 1933, Henry de Jouvenel des Ursins signa pour la France les accords du Pacte des Quatre, avec l'Italien Mussolini, l'Anglais sir Ronald Graham et l'Allemand Ulrich von Hassel.

La même année, Colette fit une tournée de conférences et séjourna à Saint-Tropez où elle invita le réalisateur Marc Allégret pour travailler à son film *“Le lac aux dames”*, dont elle écrivit les dialogues. Elle devint critique dramatique au *“Journal”*.

“Duo”

(1934)

Roman

Un couple, Michel et Alice, prend ses vacances dans un manoir avec la compagnie d'une servante, Maria, qui ne se fait pas faute de les regarder vivre et figure ici le témoin. Dès le début, il trouve sous un buvard une lettre de son associé, Ambrogini, adressée à Alice et qui la remercie d'une nuit d'amour accordée à la faveur d'une de ses absences. Questionnée à ce sujet par Michel, elle, qui avait d'ailleurs oublié cette histoire, déclare que ce moment de faiblesse n'est plus que du passé. Mais, comme il insiste, elle se sent obligée de lui en donner les détails. Elle aime Michel et souffre d'être ainsi forcée dans son intimité féminine. Elle en est amenée à le juger, à l'observer. Elle essaie de lui faire comprendre que cette faute est simplement le fait d'une amitié amoureuse, d'une compréhension réciproque. Cette esquivance le heurte ; il eût préféré que ce fût l'assouvissement d'un désir. En quoi il commet l'erreur de prêter à la femme un comportement masculin.

Au beau milieu du conflit, il reçoit un coup de téléphone de son associé, et Alice s'effraie de l'entendre appeler son rival « *mon vieux* », de lui parler familièrement. Même dans ses silences, il ne peut cacher qu'il est torturé. L'atmosphère devient suffocante : quelque chose s'est brisé entre eux et si chacun a le désir de réparer, d'oublier, sa nature même l'en empêche. Devant tant d'interrogations, Alice finit par lui donner quelques lettres d'Ambrogini. Il les lit, les déchire, mais n'en peut point oublier les termes. D'un côté, il souffre ; de l'autre, elle se désole de ne pouvoir rien pour lui. Chacun reste très franc pour essayer de sortir de cette situation, mais tout n'est pas si simple. Pour apaiser son mari, elle triche avec elle-même : elle finit par lui avouer qu'il ne s'agissait que d'un désir, d'ailleurs vite assouvi, et une autre forme de douleur envahit Michel. Hanté par ces lettres, par une angoisse toute charnelle, ivre de tout ce qu'il imagine, il ne trouve d'issue que dans le suicide.

Extrait

« Dans l'ombre, il écoutait mal. Un caprice de sa fatigue, la nouveauté d'une douleur errante qui ne savait encore où se poser, emmenait Michel, tandis qu'elle parlait, vers la jeunesse d'Alice et la sienne, vers un temps où Alice appartenait au hasard et à une famille accablée de filles qui se savaient lourdes, qui se battaient rageusement pour vivre. Une des trois soeurs d'Alice jouait du violon, le soir, dans un cinéma, une autre, mannequin chez Lelong, se nourrissait de café noir. Alice dessinait, découpait des robes, vendait quelques idées de décoration et d'ameublement. "Les Quat'z'Arts", comme on les appelait, formèrent un quatuor médiocre, piano et cordes, et jouèrent dans une grande brasserie qui fit faillite. Le guichet d'un bureau de location encadrait jusqu'à mi-corps la beauté de l'aînée, Hermine, lorsque Michel devint directeur d'été au théâtre de l'Étoile. Mais il n'aima que la moins jolie de ces quatre filles alertes, ingénieuses, pauvres avec élégance, dénuées d'humilité. »

Commentaire

La bande publicitaire portait cette mention : « *Duo ou duel?* », et cette interrogation situait assez bien cet autre roman sur le doute et la jalousie qui, quand ils s'emparent d'une âme, ne lâchent pas facilement prise.

Dans ce texte intimiste, Colette donna toute sa mesure, élevant une histoire aussi simple au niveau du chef-d'œuvre par la précision des détails, la finesse de la touche, la grandeur dans la simplicité. Le conflit se passe à la campagne, et ce fut l'occasion, pour elle, d'agrémenter son récit d'images qui sentent le terroir et d'accorder étroitement les personnages au décor qui les entoure.

Alice réapparut dans « *Le toutounier* ».

Colette fit du roman, en collaboration avec Paul Géraudy, une adaptation théâtrale représentée en 1937 au Théâtre Saint-Georges.

« La jumelle noire »

(1934)

Recueil d'articles de critique dramatique

Extrait

« J'ai rédigé la critique dramatique à "L'Éclair", à "La Revue de Paris", au "Matin", au "Journal", au "Petit Parisien". Pour y avoir mis de la conscience personnelle, de l'amusement et même de l'intérêt, j'ai souvent cru que j'avais un tempérament de critique, de critique indulgent s'entend.

Le devoir d'affirmer une opinion gâte nombre de nos joies. Chaque fois qu'il quitte une première représentation, le critique théâtral emporte avec lui de quoi assombrir le plaisir d'avoir été un auditeur sensible, épanoui et irresponsable. Du moins Paris lui conserve le respect du bon comédien,

l'admiration que méritent ensemble quelques auteurs dramatiques et les élans de génie d'un metteur en scène.

Une petite jumelle de théâtre, lucide au point d'être un peu cruelle, m'éclairait la physionomie des acteurs, la beauté des actrices, suppléait à mes mauvais yeux. J'en tirais bien de l'agrément, de la commodité et même de la malice. Un jour que je l'avais posée, un court instant, sur la tablette d'un vestiaire, une main coupable - qu'elle fut donc adroite ! - se saisit de ma lorgnette et l'emporta.

L'un des contes d'Hoffmann, "Coppélia", met, aux mains d'un jeune homme épris, un lorgnon magique qui rapproche, anime les traits de l'objet aimé. Sans ma jumelle noire, ai-je craint, depuis, de manquer de clairvoyance? Plutôt de malice.»

Commentaire

Ce premier volume, consacré à l'année 1933, fut suivi de quatre autres (un par année jusqu'en 1938). Les articles avaient été publiés dans "Le journal".

En 1934, Colette devint membre du jury du prix Albert Ier, destiné à couronner l'oeuvre d'un écrivain belge d'expression française. Elle écrivit les dialogues du film de Max Ophüls, "Divine". Elle prit nettement position contre la montée du nazisme.

En 1935, le Claridge ayant fermé, elle choisit de vivre dans l'immeuble Marignan, 33, avenue des Champs-Élysées. Le 9 mars, elle fut élue à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique où elle succéda à Anna de Noailles, qui avait conquis, en poésie, une notoriété égale à celle de la romancière.

Elle épousa discrètement Maurice Goudekot, son troisième mari avec lequel toutefois elle ne coucha pas.

Le 10 août, à Varetz, sa fille, Colette de Jouvenel, lors d'une fastueuse cérémonie, épousa le docteur Dausse. Ce fut en l'absence de sa mère qui se contenta de lui écrire : *«Tu auras sans doute une très jolie journée de mariage, chérie. Non sans vanité, je me dirai qu'elle est jolie parce que je l'ai bien voulu. Toi, tu n'en seras pas tout à fait contente parce que j'y manquerai. Pendant que je t'écris, je me dis qu'il vaut mieux que j'y manque, les nerfs vieillissent, même les miens. Et je serais capable de verser, à cause de ta charmante figure, d'un cadre et d'un appareil champêtre, des souvenirs heureux, malheureux, amoureux que j'ai laissés dans ton pays (tu es née rue de Cortambert, mais tu dates de Castel-Navet), je serai capable de ne pas maîtriser les marques les plus évidentes de l'émotion. Tout est donc très bien, même si je suis ce jour-là un peu jalouse de ton père.»* De ce mari, qui était nettement plus âgé qu'elle, elle se sépara quelques semaines ou même quelques jours. Ainsi, elle, qui avait beaucoup souffert de la mésentente puis de la séparation de ses parents, n'eut pas un mariage plus heureux.

Colette fut reporter du "Journal" pour la traversée inaugurale du "Normandie" de Saint-Nazaire à New-York, qu'elle fit avec Maurice Goudekot. Ils s'étaient d'ailleurs mariés parce les puritains États-Unis ne permettaient pas alors à un couple d'occuper la même chambre dans un hôtel s'il ne pouvait produire un certificat de mariage !

La même année mourut brusquement Henry de Jouvenel.

"Prisons et paradis" (1935)

Recueil de textes

Extrait

«De juin à octobre, j'ai sous les yeux ce banc naïf et compact de fleurs. Aucune n'est rare. Mais un ciel privilégié descend jusqu'à elles... Autour des zinnias et des géraniums rouges vibre un

insaisissable halo violet. Le jaune oeillet d'Inde, en affrontant le ciel, la mer et le volubilis, s'exalte. Un lis des sables, carné, à pulpe épaisse, crève la terre chaque matin, hisse aussi haut, aussi vite qu'il peut ses calices rigides, son pesant parfum de pêche contuse...

Ô lumière ! Le mur, au voisinage de tant de feux, rougit comme une joue. Je sais maintenant ce qu'est le jardin provençal : c'est le jardin qui n'a besoin, pour surpasser tous les autres, que de fleurir en Provence.»

Commentaire

Colette y reprit et augmenta le recueil "Paradis terrestres". Les textes s'articulent autour de :

- les bêtes, libres ou enfermées, déplorant les instincts de geôlier de l'être humain qui enferme dans des zoos les animaux qu'il aime capturer, montrant qu'elle savait appréhender le mystère de l'âme animale ;
 - le Midi de la France, qu'elle a découvert tardivement et où elle aménage avec soin sa maison, "La treille muscate", et son jardin («*Ô lumière ! Le mur, au voisinage de tant de feux rougit comme une joue. Je sais maintenant ce qu'est le jardin provençal : c'est le jardin qui n'a besoin, pour surpasser tous les autres, que de fleurir en Provence.*») ;
 - l'Afrique du Nord, dans des récits où elle exalte la beauté des êtres et des paysages ;
 - de portraits d'amis, de connaissances ou de célébrités : Mistinguett, Coco Chanel, Landru...
 - un hymne à la liberté et à ses risques, dans un monde qu'elle rêvait pur de tout contact humain.
- On y lit : «*On ne fait bien que ce qu'on aime. Ni la science ni la conscience ne modèlent un grand cuisinier. De quoi sert l'application où il faut l'inspiration?*»

“Mes apprentissages : ce que Claudine n’a pas dit“ (1936)

Autobiographie

Colette y évoqua :

- son enfance et son adolescence ;
- son premier mariage, de 1893 à 1906, qu'elle a noirci («*Avant lui, tout ne me fut - sauf la ruine de mes parents et le mobilier vendu publiquement - que roses.*») ;
- le portrait d'Henri Gauthier-Villars, alias Willy : ses premiers émois sensuels passés, il lui apparut comme un homme «*qui a déjà de l'âge, un trouble regard bleuâtre, illisible, le don des larmes à faire frémir, la voix merveilleusement voilée, une légèreté étrange d'obèse, une dureté d'édredon bourré de cailloux*». Séduisant mais impuissant et frivole, ambigu, dangereux, dépravé, mesquin, vicieux, il provoqua une sorte d'intime fêlure en elle. Auparavant, il avait été celui qui, incapable de créer lui-même, l'avait, nouveau nègre parmi ses nègres, incitée à écrire, l'y poussant, voire l'y contraignant, tandis qu'il endossait la paternité des "Claudine" et qu'elle devait, elle, aux côtés de Polaire, la comédienne qui interprétait le rôle de Claudine à Paris portée au théâtre, faire semblant de jouer en public le personnage qu'elle avait créé. Quand sa mère venait la voir dans la capitale, la fille ne pouvait plus lui montrer de sa vie qu'une apparence qui était «*imitation du bonheur*», la jeune femme au «sang monogame» se demandant si elle pouvait se pardonner son échec ; elle allait le haïr jusqu'à la fin ;
- son installation chez lui, 55 quai des Grands-Augustins, dans «*cet appartement impudique, agencé pour la commodité et la négligence d'un célibataire dissolu*» ; puis au 28, rue Jacob : «*Point de soleil. Trois pièces, un cabinet sombre, la cuisine de l'autre côté du palier, le tout coûtait quatorze cents francs l'an. [...] Sombre, attrayant comme sont certains lieux qui ont étouffé trop d'âmes, je crois que ce petit logis était triste.*» ;
- sa découverte du Paris 1900, de personnalités de différents milieux auxquelles elle fut très tôt liée, comme la belle Otéro, Mata Hari, Marcel Schwob, Jean Lorrain, Paul Masson, dit Lemice-Térieux («*Je n'étais pas encore devenue insensible au mélange de cynisme affecté, de paradoxe littéraire, qui*

maintenait haut dans leur propre estime des hommes cultivés, amers et sans avenir.») ; elle capta des atmosphères, des modes, enchâssant ainsi Willy, l'homme public, dans son temps ;

- sa maladie (*«Il y a toujours un moment, dans la vie des êtres jeunes, où mourir leur est tout juste aussi normal et aussi séduisant que vivre, et j'hésitais.»*) ;
- après des *«mois d'hiver trempés de pluie et de musique dominicale»*, le séjour à Lons-le-Saunier, dans la famille de Willy ; l'achat des Monts-Boucons : *«À la moindre sollicitation de ma mémoire, le domaine des Monts-Boucons dresse son toit de tuiles presque noires, son fronton Directoire - qui ne datait sans doute que de Charles X - peint en camaïeu jaunâtre, ses boqueteaux, son arche de roc dans le goût d'Hubert Robert. La maison, la petite ferme, les cinq ou six hectares qui les entouraient, M. Willy sembla me les donner : Tout cela est à vous. Trois ans plus tard, il me les reprenait : Cela n'est plus à vous, ni à moi.»*
- l'apprentissage du style qu'elle fit en rédigeant les *“Claudine”* et en devant laisser son *«employeur»* les pimenter à dessein, mais sans nécessité ; elle jugea sévèrement ces premiers essais, et dénonça *«une souplesse à réaliser ce qu'on attendait d'elle»* ;
- l'occasion où Catulle Mendès l'aurait prise à part pour lui faire la confidence suivante : *«C'est vous, n'est-ce pas, l'auteur des “Claudine” ? [...] Mais non, mais non, je ne vous pose pas de questions, n'exagérez pas votre embarras [...] Dans vingt ans, trente ans, cela se saura. Alors vous verrez ce que c'est que d'avoir, en littérature, créé un type.»* ;
- le succès obtenu auprès d'un public passionné et scandalisé ;
- le séjour, en 1903, aux Monts-Boucons (*«Je m'éveillais vaguement à un devoir envers moi-même, celui d'écrire autre chose que les “Claudine”. Et goutte à goutte j'exprimais les “Dialogues de bêtes”, où je me donnais le plaisir, non point vif, mais honorable, de ne pas parler de l'amour»*) ;
- la vie assez agitée qu'elle mena après s'être séparée de Willy : désormais, *«il faudrait bien que toute [s]a vie changeât de goût, comme change le bouquet du vin selon le versant qui porte le cep»*.

Commentaire

Ce texte, sorte de vagabondage des souvenirs, fut à la fois celui d'une autobiographe et d'une mémorialiste, et, avant tout, un portrait cruel, un dur règlement de comptes posthume avec Willy avec lequel elle eut donc le dernier mot. Ce saisissant réquisitoire contre son premier mari, vingt-cinq ans après son divorce, prouvait que la blessure n'était pas encore refermée. Le portrait charge qu'elle a tracé fut ciselé avec un art si parfaitement maîtrisé que l'image qu'elle y donne de Willy marqua les lecteurs pendant plus de cinquante ans. Il fallut attendre les années 1980 pour qu'on revînt à un jugement plus nuancé. Rarement cruauté fut plus séductrice.

La précision parfois impitoyable du trait laisse deviner combien elle lui avait été attachée, combien elle avait attendu de lui, combien elle avait engagé d'elle-même. Le tableau est partial ; il est aussi partiel, Colette cachant bien des éléments qu'il est possible de déceler par ailleurs et se cachant derrière un autre tableau, peint avec brio, celui du Paris 1900.

Le 21 janvier 1936, Colette fut promue au rang de commandeuse dans l'ordre de la Légion d'honneur. Le 9 mars, elle fut reçue, par le poète Valère Gille, à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique :

“Discours de Colette à l'Académie Royale de Belgique”
(1936)

“Chats”
(1936)

Recueil de textes animaliers

Commentaire

Colette y montra qu'elle savait appréhender le mystère de l'âme animale.

En 1937, Colette et Maurice Goudekot revinrent au 9, rue de Beaujolais, mais, cette fois, au premier étage, dans un grand appartement feutré et ensoleillé, dont les fenêtres donnaient sur le Palais-Royal, et qu'elle allait ne plus quitter jusqu'à sa mort. Elle avait trouvé un équilibre social définitif : célèbre, aimée, entourée de soins par Maurice Goudekot, tout eût pu lui sourire si elle n'avait senti les premiers symptômes d'une arthrose de la hanche qui, peu à peu, allait l'amoinrir puis l'immobiliser totalement, la tenir clouée à son lit, une sorte de radeau, comme elle se plaisait à le dire non sans un humour cruel. Elle, qui jusqu'alors n'avait pas eu le temps de subir le passage du temps, ayant toujours su s'accorder des répit et de prendre des vacances, arborait désormais le visage terrible de la vieillesse, les cheveux en auréole, l'oeil en forme de seringue, le sourcil en accent circonflexe, le jabot défiant les modes. Si Julien Green s'extasia : *« On ne peut la voir sans l'aimer. Ses grands yeux sont les plus beaux yeux que je connaisse, des yeux beaux comme ceux d'un animal, remplis d'âme jusqu'au bord, et de tristesse. »*, Truman Capote la décrivit ainsi : *« Rougeaude et le cheveu crépelé, de type presque africain. Des yeux de chat des faubourgs, obliques et bordés de khôl. Un visage tout de finesse, mobile comme l'eau. Les joues fardées de rouge. Les lèvres, d'une minceur et d'une ductilité de fil d'acier, mais rehaussées d'écarlate comme celles d'une vraie fille des rues. »*

Elle fit la connaissance du prodige qu'était, à l'âge de neuf ans, le compositeur Jean-Michel Damase qui mit en musique de ses poèmes : *“Le rouge-gorge”, “La perle égarée”, “Mon âne”*).

Elle publia :

“Bella-Vista”
(1937)

Recueil de quatre nouvelles

Commentaire

Colette annonça, dans la préface : *« C'est folie de croire que les périodes vides d'amour sont les "blancs" d'une existence de femme. Bien au contraire. Que demeure-t-il, à le raconter, d'un attachement passionné? L'amour parfait se raconte en trois lignes : Il m'aima, je L'aimai, Sa présence supprima toutes les autres présences ; nous fûmes heureux, puis Il cessa de m'aimer et je souffris... Honnêtement, le reste est éloquence, ou verbiage. L'amour parti, vient une bonace qui ressuscite des amis, des passants, autant d'épisodes qu'en comporte un songe bien peuplé, des sentiments normaux comme la peur, la gaieté, l'ennui, la conscience du temps et de sa fuite. Ces "blancs" qui se chargèrent de me fournir l'anecdote, les personnages émus, égarés, illisibles ou simples qui me saisissaient par la manche, me prenaient à témoin puis me laissaient aller, je ne savais pas, autrefois, que j'aurais dû justement les compter pour intermédiaires plus romanesques que le drame intime. Je ne finirai pas ma tâche d'écrivain sans essayer, comme je veux le faire ici, de les tirer d'une ombre où les relégua l'impudique. »*

“Bella-Vista”

Nouvelle

C'est le nom d'une pension de famille où Colette descend un peu au hasard. Elle vient d'acquérir une maison dans le Sud, décide d'y faire des travaux et prend donc le large seule avec son chien, Pati. Elle arrive chez un couple étrange et fascinant : Madame Suzanne et Madame Ruby, deux vieilles amies un peu trop bavardes, parfois câlines, parfois mystérieuses... On pressent un secret, un mensonge, une mascarade. Et, quand les masques tombent, Colette prend la poudre d'escampette...

Commentaire

Colette y montre la richesse de sa plume : la nuit ronronne, les animaux deviennent des acteurs du devant de scène, les fleurs embaument, les servantes ont une rose en bouton de chemise, les saisons ont une odeur et ainsi de suite. Sa poésie est sensorielle et sensuelle.

“Gribiche”

Nouvelle

Gribiche est une théâtreuse du début du siècle qui, tandis que le public se grise de sons, de mouvements et de lumières, se fait avorter et en meurt.

Extraits

«Je n'arrivais pas avant neuf heures quinze. À cette heure-là, la température et l'odeur du sous-sol avaient pris déjà toute leur force. Je ne désignerai pas d'une façon plus précise le music-hall où je jouais, entre 1905 et 1910, un petit rôle dans une revue.»

«Ai-je été, à cette époque, trop sensible à la convention de travail, de parade, de lumière, de vide cérébral, de ponctualité, de probité roide, qui régit le music-hall? M'a-t-elle inspiré de le dépeindre dans mainte page, avec un amour vif et superficiel et ce qu'il entraîne de banale poésie? Peut-être.»

«Tout n'y était pas joie, tout n'y était pas si pur que je l'ai écrit.»

«Je fermais les yeux pour mieux écouter des paroles qui me rouvraient un pays écarté de toute vérité, et même de toute vraisemblance. Paysage resplendissant, féérique bureaucratie[...]. J'oubliais le lieu, le motif qui m'y avait entraînée [...] Mais oui, mais certainement. Encore, encore !... Comme je les aime ainsi, sans défense contre les fables lorsqu'elles quittent leurs dehors d'employées économes et dures... Oublions tout, sauf l'extravagant, oublions même cette petite réalité martyrisée, couchée à plat sur son lit, devant une fenêtre à barreaux...»

Commentaire

Colette y explorait encore une fois «l'envers du music-hall» à la Belle Époque et se souvenait de ces années folles où, jeune faune, à peine vêtue, elle attirait le Tout-Paris au Moulin-Rouge ou au Théâtre des Mathurins. Elle rendait aussi hommage à la jeunesse éphémère et le plus souvent sacrifiée, à la beauté multiple et pathétique de ces artistes anonymes dont l'existence se consume en quelques saisons dans l'atmosphère vertigineuse et surchauffée des coulisses. Surtout, l'envers du décor pouvant dissimuler d'authentiques tragédies, elle en révéla une où rien ne manquait : ni la promesse du bonheur, ni la malice du destin, ni le sang du sacrifice. Pour elle, «*Les adversaires de la contraception légale pourraient méditer ces cinquante pages dédiées aux horreurs de l'avortement clandestin et mortel.*»

“Le rendez-vous”

Nouvelle

Commentaire

Colette situa l'action en Afrique du Nord, où elle fit de nombreux séjours.

“Le sieur Binard”

Nouvelle

Commentaire

Colette situa l'action dans sa Bourgogne natale.

Commentaire sur le recueil

Colette y déploya toute la variété de ses dons d'évocation. Il inaugurerait, chez elle, un nouveau style de narration : plus dépouillé, d'une grande rigueur classique.

Elle le dédicaca à sa fille : « *Sang et malédiction ! Crime et délit ! Ténébreuses et vitupérables amours ! Voilà ce qu'elle est, dans ce volume, la littérature de ta mère ! J'essuie une larme à la dérobée, je pose une main sur sa tête, et je murmure : “Pauvre enfant !”* »

“Splendeur des papillons”
(1937)

Recueil de textes animaliers

“Claudine et les contes de fées”
(1937)

Nouvelle

Commentaire

C'était un chapitre inédit de “*Claudine s'en va*”.
Il était précédé d'une introduction du Dr Lucien Graux.

En 1938, Colette cessa de collaborer au “*Journal*” et fut envoyée par “*Paris-Soir*” à Fez pour y faire le compte rendu d'un procès d'assassinats de prostituées.

Elle séjourna pour la dernière fois à “*La treille muscate*” car le lieu était devenu insupportable par la foule qu'il attirait et les badauds qui rôdaient autour de la demeure. Elle écrivit à Christiane Mendelys : « *J'ai une envie terrible de Bretagne et de marées. Si nous en trouvons l'occasion, nous dirons adieu à “La treille muscate”, et nous rechercherons un coin de mer vivante.* » La maison fut vendue à l'acteur Charles Vanel. Maurice Goudek et Colette achetèrent une propriété à Méré, près de Montfort-l'Amaury, “*Le parc*”. Cependant, « *même si le climat ne vaut rien aux vieilles arthrites* », elle allait continuer à fréquenter la Provence.

Elle fit l'adaptation théâtrale de "Duo".
Elle publia :

"Paris"
(1938)

Commentaires de lithographies de Reine Cimièrè

En 1939, en reporter pour "Paris-Soir", Colette assista au procès de Weidmann, assassin condamné à mort le 2 avril 1939 par la cour d'assises de Versailles.

Elle subit les chocs successifs de la mort de «*la chatte dernière*», puis de la chienne, Souci.

Elle publia :

"Le toutounier"
(1939)

Roman

Alice, après la mort de Michel, se réfugie auprès de ses soeurs, Colombe et Hermine, c'est-à-dire auprès du «*toutounier*» natal, le grand canapé-lit qui trône près du piano, dans la salle de séjour de l'appartement familial. Ne manque que la quatrième sœur, Bizoute, qui est mariée et qui voyage à l'autre bout du monde mais qu'aucune des trois autres n'oublie. Ce qui se reconstitue alors par le retour d'Alice, c'est une sorte de gynécée, de lieu clos où se recréer, de lieu protégé où l'on vit selon un certain code, où la tendresse le dispute à la pudeur, où la confiance et l'abandon n'excluent pas un certain art de se tenir, où l'on se tient chaud face à un monde extérieur qui ne se laisse pas oublier. Mais ce refuge est éphémère, car il est le lieu de l'attente, qui est attente amoureuse : à côté d'une mariée, Bizoute, qui ne peut qu'être partie, à côté d'Alice, la veuve qui accomplit son travail de deuil auprès du «*toutounier*», travail à l'issue duquel «*il se pourrait aussi qu'elle attende quelqu'un d'autre*», Colombe est amoureuse silencieuse et dévouée d'un musicien avec qui elle s'apprête à partir en tournée, et Hermine, passionnée et romanesque, est amoureuse, elle, d'un homme marié qu'elle va amener à divorcer après avoir follement essayé de tirer sur sa femme. À la fin du roman, Colombe, Hermine et Alice se rejoignent, pelotonnées, sur «*le toutounier*», «*peut-être pour la dernière fois*», et Alice, dans une sorte de rêve éveillé, croit sentir près d'elle la présence de Bizoute : ce n'était qu'Hermine, qui ne la détrompe en rien.

Extrait

«L'odeur de l'appartement, dès qu'elle referma la porte et qu'elle rejeta en arrière son petit voile de crêpe, la reconquit. Trente, quarante cigarettes quotidiennes, depuis des années, teignaient, tannaient l'atelier, ternissaient sa verrière oblique. Trente, quarante bouts de cigarettes consumées, écrasés dans la coupe de verre noire, témoignaient de l'habitude obstinée. "Et la coupe de verre noir est toujours là ! Ici, tout a été plus ou moins cassé, usé, détérioré, depuis trente ans. Mais la coupe noire est intacte. Qui donc a changé de parfum, ici ? Colombe ou Hermine?"

Sans avoir besoin d'y penser, elle fit "ventre creux" pour passer entre la demi-queue du piano et le mur, et elle reprit contact d'une manière originelle avec le grand canapé, c'est-à-dire qu'elle s'assit en amazone sur le dossier capitonné, bascula et se laissa rouler sur le siège. Mais le petit étendard de crêpe qui pavoisait son chapeau de deuil s'accrocha à l'angle d'une partition et resta en route. Alice fronça le nez et le front d'un air excédé et se releva.»

Commentaire

Ce texte assez intimiste forme couple avec "Duo". Le quatuor des filles Eudes permit à Colette de déployer, dans une sorte de gamme, l'éventail du sentiment amoureux et de ses phases : ainsi, «*le toutounier*» est fait pour être quitté, ou retrouvé temporairement.

Après la déclaration de guerre, pendant «*la drôle de guerre*», Colette donna des causeries à Radio-Mondial, station qui diffusait vers les pays d'outre-mer. De février à mars 1940, pour rétablir sa santé, elle fit un séjour à Nice. Elle apprit la mort de son deuxième frère, Léopold.

À "Marie-Claire", qui lui consacra son numéro du 24 mai, elle donna un article intitulé "Je suis resté une paysanne", où elle écrivait : «*La paysanne que j'ai été, avec quelle joie j'envisage de la redevenir ! Entre le sécateur et le stylo, je n'hésite pas un instant*», ce qui pouvait paraître, après qu'elle ait publié dans "Gringoire", un soutien à la politique de retour à la terre prônée par le régime du maréchal Pétainde là à penser qu'elle prône un retour à la terre et à faire d'elle l'écho de «*la révolution nationale*». ..

Puis, brusquement, ce furent l'invasion et l'exode. Colette et Maurice Goudekot partirent de Méré et gagnèrent, dans la Corrèze, le château de Curemonte, chez sa fille, que soudain, elle redécouvrait. Mais, dès le mois d'août, après un détour par Lyon, ils reprirent le chemin de Paris, en zone désormais occupée. Cependant, le droit de passer de la zone libre à la zone occupée leur fut refusé. Ils durent revenir à Lyon. Une lettre de recommandation venue du consulat de Suède leur permit alors de franchir la ligne de démarcation. Ce n'était que le début des épreuves qu'ils allaient connaître. Elle publia :

"Chambre d'hôtel"

(1940)

Recueil de souvenirs

Commentaire

Colette s'y souvenait de ses premiers pas de femme indépendante qui, d'hôtel en hôtel, cherchait l'aventure :

Elle "dague" une petite dactylo à domicile dont la sœur est folle.

Parce que Lucetie d'Orgeville a renoncé à six semaines de paradis avec son bien-aimé Luigi en échange d'une poignée de diamants, elle se retrouve à X...-les-Bains locataire horrifiée d'un chalet hideux et, par voie de conséquence, ayant fui cette laideur, pensionnaire de l'hôtel du lieu. Ainsi elle s'immisce dans la vie d'un couple qui l'attire, la bourgeoise Mme Haume et son mari Gérard : «*Je vous retiens à dîner, Madame Colette, sept heures et demie, prenez un pull-over, nous sommes tout de même à six cent mètres d'altitude...*

Elle se hissa hors de son corset, en se pétrissant la taille de ses deux mains. C'est un geste que les femmes ont retrouvé en 1939. Mme Haume portait une fraîche robe, blanche à mille raies bleues, un ruban de gros-grain en ceinture. Le bord de sa jupe affleurait le gravier. C'était donc ce que l'on appelait une robe courte. Elle se coiffait comme la plupart des femmes de cette époque-là, qui ne se coupait pas encore les cheveux, la nuque découverte et ondulée, les cheveux rassemblés haut et avançant en vague sur le front. Gracieuse coiffure, prenant bien la tête, et qui permettait des variations personnelles. Un cache-peigne en myosotis bleu foncé soulevait, par derrière, le bord du chapeau.»

Elle rencontre le comte de Adelsward de Fersen, qui, «*blond, couvert d'un hâle brique, écrivait des vers et n'aimait pas les femmes. Mais il était si bien tourné pour plaire à toutes que l'une s'écria à sa vue : "Ah ! Que de bien de perdu !"* » (page 116).

Commentaire sur le recueil

Le talent de Colette y déploya tous ses prestiges de peintre et de conteur. Elle dédicença à sa fille l'exemplaire numéro un : «*Toi aussi, tu es mon numéro un. Au point que je n'ai jamais voulu qu'un "numéro deux" te suivît. J'avais trop peur de le faire moins bien.*»

"La lune de pluie" (1940)

Autobiographie

Colette se rend chez une nouvelle secrétaire à qui elle confie le soin de dactylographier ses manuscrits. Or il se trouve que celle-ci loge dans un appartement que l'écrivaine a autrefois habité. Portée par l'émotion du lieu qu'elle reconnaît immédiatement, elle se laisse aller à la curiosité, car, sur une fenêtre, luit un petit arc-en-ciel, «*la lune de pluie*». Elle s'immisce dans la vie de ses nouvelles habitantes : deux drôles de sœurs qui s'adonnent à la sorcellerie...

Extrait

«*Que faisais-je, dans un lieu qui m'eût dû être interdit, auprès d'une femme assez jeune pour que rien ne marquât sa condition d'épouse, et qui ne manifestait ni vertus, ni élévation, ni même autant d'intelligence qu'un animal? Il s'agit, j'y insiste, d'une période de ma vie à laquelle la maternité et l'amour heureux n'avaient pas encore fourni leur merveilleux lieu commun.*»

Commentaire

C'était un autre souvenir de Colette où une circonstance surprenante, comme seul le hasard en ménage dans la vie, est le point de départ d'un récit envoûtant. S'introduisent dans le quotidien les mirages mortels de la sorcellerie.

"Journal à rebours" (1941)

Recueil de textes

On y trouve :

- une évocation de l'exode de juin 1940 ;
- une série de textes sur la Provence ;
- des souvenirs sur Maurice Ravel, le compositeur de "*L'enfant et les sortilèges*", dont Colette a écrit le livret ;
- des textes animaliers, dont un des plus beaux qui soient nés de la plume de l'écrivaine : "*Le cœur des bêtes*" ;
- un nouvel hommage à la mémoire de Sido ;

- la révélation, dans "La chaufferette", de son absence de vocation d'écrivaine : *«Non, je ne voulais pas écrire. Quand on peut pénétrer dans le royaume enchanté de la lecture, pourquoi écrire? [...] Il est un peu tard pour que je m'interroge là-dessus. Ce qui est fait est fait. Dans ma jeunesse, je n'ai jamais, jamais, désiré écrire. Non, je ne me suis pas levée la nuit en cachette pour écrire des vers au crayon sur le couvercle d'une boîte à chaussures ! Non, je n'ai pas jeté au vent d'ouest et au clair de lune des paroles inspirées ! Non, je n'ai pas eu 19 ou 20 pour un devoir de style, entre douze et quinze ans ! Car je sentais, chaque jour mieux, je sentais que j'étais justement faite pour ne pas écrire. Je n'ai jamais envoyé, à un écrivain connu, des essais qui promettaient un joli talent d'amateur ; pourtant, aujourd'hui, tout le monde le fait, puisque je ne cesse de recevoir des manuscrits. J'étais donc bien la seule de mon espèce, la seule mise au monde pour ne pas écrire. Quelle douceur j'ai pu goûter à une telle absence de vocation littéraire ! Mon enfance, ma libre et solitaire adolescence, toutes deux préservées du souci de m'exprimer, furent toutes deux occupées uniquement de diriger leurs subtiles antennes vers ce qui se contemple, s'écoute, se palpe et se respire. Déserts limités, et sans périls : empreintes, sur la neige, de l'oiseau et du lièvre ; étangs couverts de glace, ou voilés de chaude brume d'été ; assurément vous me donnâtes autant de joies que j'en pouvais contenir. Dois-je nommer mon école une école? Non, mais une sorte de rude paradis où des anges ébouriffés cassaient du bois, le matin, pour allumer le poêle, et mangeaient, en guise de manne céleste, d'épaisses tartines de haricots rouges, cuits dans la sauce au vin, étalés sur le pain gris que pétrissaient les fermières... Point de chemin de fer dans mon pays natal, point d'électricité, point de collège proche, ni de grande ville. Dans ma famille, point d'argent, mais des livres. Point de cadeaux, mais de la tendresse. Point de confort, mais la liberté. Aucune voix n'emprunta le son du vent pour me glisser avec un petit souffle froid, dans l'oreille, le conseil d'écrire, et d'écrire encore, de ternir, en écrivant, ma bondissante ou tranquille perception de l'univers vivant...»*

Commentaire

Ces textes furent publiés dans des journaux ou des magazines de 1934 à 1940.

Colette fit un lien entre Saint-Sauveur-en-Puisaye, où elle avait vu le jour le 28 janvier 1873, Saint-Tropez et le château de Curemonte, où elle s'était réfugiée. Elle s'y montrait une toujours aussi fine observatrice : *«Sur les étangs de ma province natale, les eaux baissant, août précurseur tendait une pellicule d'étain. Quand une couleuvre, longue et vigoureuse, traversait l'étang, ses petites narines au ras de l'eau, accompagnée de son sillage triangulaire, j'hésitais enfant, à me baigner. Tant de vie secrète montait en cercles, en moires, en bulles, de vases hantées, tant de sources fusaient, des tiges tubulaires bougeaient vaguement. Pourtant la rainette, verte sur son radeau vert, pourtant la libellule brutale, et sans doute myope, me tentaient. Même un enfant ne peut répondre à tout. Mais ses antennes frémissent au moindre appel, et à tout, il préfère ce qui est fermé, brumeux, innommé, imposant. Je dois à mes étangs épaissis par l'été, remués par l'automne d'avoir aimé un petit marais méditerranéen dont la bourrasque équinoxiale salait les eaux rousses, vers la mi-septembre...»* Elle y disait aussi qu'écrire, c'est *«patiemment concilier le son et le nombre.»*

Elle avait dédié le livre à sa fille : *«Tu as été, chérie, le seul azur de cet été-là».*

En 1941, Colette fit paraître, d'abord en feuilleton dans "Gringoire" :

"Julie de Carneilhan" (1941)

Roman de 150 pages

À Paris, dans les années trente, la comtesse Julie de Carneilhan habite, dans un quartier populaire et commerçant, un simple studio où elle a des meubles disparates dont certains de prix, une garde-robe naguère belle mais qui réclame des soins attentifs pour masquer son usure. Mais sa brosse à

cheveux porte toujours son blason et l'odeur de la meute est accrochée à ses vêtements râpés. Cette aristocrate vieillissante (elle a quarante-cinq ans) a donc subi des revers de fortune et est déchuée. Mais elle est de cette race solide qui ne plie devant rien. Cependant, elle ne s'est pas guérie d'avoir aimé le comte Herbert d'Espivant, son second mari qui est remarié depuis trois ans avec la riche Marianne ; et, même si elle sait que c'est un viveur, un égoïste et un combinard, il suffit qu'il l'appelle pour qu'elle accoure à son chevet quand une crise cardiaque le terrasse. Elle ne peut refuser ce qu'il lui demande, même si elle comprend qu'il prépare une manœuvre sordide. Et, quand elle a été, une fois de plus leurrée, elle s'en retourne vers sa terre natale. Quand elle comprend qu'il prépare encore une fois une manœuvre sordide, elle s'en retourne, cavalière toujours fière, vers sa terre natale.

Extrait

«Elle crut entendre des voix dans l'escalier et se hâta de coiffer un chapeau, d'endosser un manteau clair, dont le lainage imitait de très près la nuance blond-beige des cheveux de Julie, coupés court et frisés à la Caracalla. Elle rejeta des gants défraîchis, puis les reprit : "C'est bien assez pour le cinéma".»

Commentaire

Dans ce portrait d'une aristocrate déchuée et ruinée, faible envers son ex-mari, lequel est toujours prêt à l'entraîner dans des manœuvres sordides, Colette se souvenait de sa relation avec Henry de Jouvenel. Elle y signifiait son refus de la vulgarité des humains. Ce fut son dernier roman. En 1944, il fut adapté, pour le cinéma et pour Edwige Feuillère, par Jean-Pierre Gredy.

En 1941, Colette vendit sa maison de Méré.
Elle publia la version définitive de *“Le pur et l'impur”*.

“Mes cahiers” (1941)

Recueil de quatre cahiers de textes

Commentaire

Ils avaient été publiés entre 1935 et 1936.
Le deuxième cahier comprend une pièce jamais représentée, *“La décapitée”*.

Le 12 décembre 1941, à l'aube, Maurice Goudekot, qui était juif, fut arrêté par les Allemands dans l'appartement du Palais-Royal, et interné au camp de Compiègne, d'où il devait être envoyé en Allemagne dans un camp de la mort. Commença alors pour Colette (qui s'était montrée antisémite dans sa jeunesse) *«le cauchemar de l'absence»* (*“L'étoile Vesper”*). Mais elle se mit aussitôt en quête de relations efficaces. Il fut libéré le 6 février 1942 et rentra au Palais-Royal. On peut s'interroger sur les compromissions auxquelles elle a pu se livrer pour obtenir cette libération, la question de sa «collaboration» pendant l'Occupation se posant. En fait, soucieuse de ses revenus, elle vendit alors ses textes au plus offrant, sans souci des ancrages politiques. Le journal alors clandestin, *“Les lettres françaises”*, ne manqua pas de souligner son *«inconscience»*.

Elle publia :

“De ma fenêtre”
(1942)

Autobiographie

Ce sont des tableaux de la vie parisienne pendant la guerre et l’Occupation (avec le problème particulier du rationnement).

Extrait

«Émouvante, humaine envie de ne pas mourir... Hâtons-nous d'en rire, comme c'est notre devoir. Rions de mon camarade, l'industriel qui marche sur le mou. Rions aussi des échanges que propose ce petit journal, duquel je serai bientôt, je pense, la plus ancienne abonnée : “On échangerait belle mandoline signée contre chaussures garçonnet bon état”... “On donnerait n'importe quel objet valeur contre millet pour oiseaux”... “Bon piano droit contre petit poêle genre brûle-tout et miel”. Je souhaite que l'amateur de piano se trouve nanti justement d'un brûle-tout superflu, que la mandoline signée fasse envie au possesseur des chaussures. Nous n'avons plus honte de "faire les peillarots", ni de proposer, en place d'argent, son équivalence approximative : “Donn'-moi d'quoi qu't'as, T'auras d'quoi qu'j'ai”, chantait une des étoiles - Thérèse? Judic? - d'une époque qui voulait le sein exubérant et rondes toutes les beautés féminines. Plus de rondeur, n'en parlons pas, mais chantons le troc qui nous tient éveillés, suspendus aux espoirs saugrenus, attentifs aux convoitises entrevues que pourraient allumer un toucan naturalisé ou un uniforme, authentique, de préfet de la Restauration.»

Commentaire

Le titre devint, en 1944, “Paris de ma fenêtre”.

En juin 1942, pour éviter d’être à nouveau arrêté, Maurice Goudekot se réfugia en zone libre, chez des amis à Saint-Tropez. Puis il revint au Palais-Royal où il passa les nuits dans une soupenette jusqu’à la libération de Paris (août 1944).

Ces années de quotidiennes inquiétudes furent aussi pour Colette des années de constant travail. Elle ne se délassait de l’écriture que par la broderie et la tapisserie. Les déplacements lui devenaient de plus en plus pénibles, quelle que fût la résistance qu’elle opposait aux progrès de l’arthrose qui attaquait sa hanche. Elle fit, dans un journal de Lyon, où il parut en feuilleton, une publication préoriginale de :

“Gigi”
(1942)

Roman

Au début du XXe siècle, à Paris, Gilberte, dite «Gigi», vient d’avoir quinze ans. Elle est charmante quoique grande, maigre et quelque peu «héronnière» comme le sont parfois les jeunes filles. Elle est cocasse, espiègle, spontanée et pure comme un enfant. À défaut de sa mère, Andrée, qui est chanteuse de second ordre dans un théâtre subventionné, elle est élevée par sa grand-mère, Mme Alvarez («Mamita»), chef incontesté d’une dynastie féminine un peu irrégulière, et par sa tante Alicia, «jolie vieille dame» jadis émule des grandes courtisanes (Émilienne d’Alençon, la belle Otéro ou Liane de Pougy) qui jouit d’une grande influence dans la famille. Expertes et rusées, elles lui inculquent l’art de séduire, lui montrent la valeur esthétique d’une robe, le charme d’une coiffure, l’élégante simplicité d’un bijou. Elles lui prodiguent des leçons de bienséance, car «le manque d’élégance en mangeant a brouillé bien des ménages». Elles voudraient qu’elle devienne un jour ou l’autre aussi brillante que

ces vedettes dans les colonnes de “*Gil-Blas*” ou encore dans celles de “*Paris en amour*”. Elles la destinent, en effet, à embellir quelque jour prochain la vie d’un homme bien né, pourvu qu’il soit riche, évidemment ! Elles serait ce qu’on appelle une demi-mondaine.

Or le petit appartement, «*au plafond terni par le gaz*», reçoit souvent la visite du brillant Gaston Lachaille, riche industriel sucrier connu dans le Tout-Paris mais qui a du plaisir à venir s’y reposer et bavarder. Il y vient peut-être en souvenir de son père «*que Mme Alvarez affirmait avoir beaucoup connu*», peut-être pour fuir un monde indiscret et tapageur, mais sans doute aussi parce qu’il n’est pas insensible au charme frais et piquant de Gigi qu’il a vu grandir, et à qui il apporte des douceurs, des cadeaux, mille petits riens qui font plaisir. Une intimité est née depuis longtemps entre «*tonton Gaston*» et la jeune fille, même si, comme bien des hommes riches, il a des liaisons et des ruptures tapageuses. Cependant, ni les sages conseils donnés par Mme Alvarez ni les leçons de savante tactique de tante Alicia ne réussissent : Gigi ne cède pas à M. Lachaille. Elle se rebelle et veut avoir son mot à dire, elle, dans le marché qui a été conclu entre lui et ses parentes. Certes, elle est très jeune et inhabile de surcroît, mais elle est femme et ne veut s’engager dans l’aventure que si l’on prend son cœur et qu’elle-même le donne tout entier. «*Tonton*» est abasourdi par un tel langage. Il ne reconnaît plus Gigi, il s’étonne, se fâche. Mais, après quelques claquements de portes, il revient. Il est épris de la jeune fille et conquis par une aussi touchante pureté, cette sincérité et cette naïveté. Il demande la main de Gigi qui, rouge de bonheur, pose son visage sur l’épaule de celui qui lui offre de partager sa vie.

Commentaire

Colette y a donné un étonnant tableau d’un milieu en marge qui ne laissait pas cependant d’avoir ses tabous, ses lois et ses traditions. N’ayant pas oublié la richesse de la veine des “*Claudine*”, elle dépeignit de nouveau l’éveil à la sensualité. On y lit : «*La belle avance que de définir, nommer ou prévoir ce que l’ignorance me permet de tenir pour merveilleux !*» Gigi est une autre jeune fille de Colette qui triomphe du monde et de l’homme.

Colette s’y révéla une grande écrivaine par la sobre tenue du texte, par la richesse de l’analyse du mouvement délicat qui anime la femme-enfant dans ses premières expériences.

Le roman parut en librairie en 1944 et connut immédiatement un immense succès, rivalisant avec les “*Claudine*”.

En 1949, sortit le film qui en fut tiré par Jacqueline Audry et dont Colette avait rédigé les dialogues, le rôle étant tenu par Danièle Delorme. En 1954, en fut créée à Paris l’adaptation théâtrale. Audrey Hepburn joua à Broadway la comédie musicale qui en fut tirée. En 1958, sortit le film réalisé à Hollywood par Vincente Minelli, avec Leslie Caron et Maurice Chevalier.

En 2006, Caroline Hupert en a fait “*Mademoiselle Gigi*”, le rôle étant tenu par Juliette Lamboley, Macha Méril et Françoise Fabian ; la réalisatrice a su rendre la condition des femmes de l’époque qui, en dehors du mariage, avaient un statut précaire et brossa sans mièvrerie des personnages de femmes finement interprétées.

“Noces” (1943)

Colette décrivait son mariage avec Willy.

“De la patte à l’aile” (1943)

Recueil de onze textes animaliers

“Flore et Pomone”

(1943)

Recueil de textes botaniques

Extrait

«Je me souviens d'une extraordinaire prodigalité d'iris, en mai... Mille et mille iris, un massif d'azur avoisinant un massif jaune, un violet velouté confronté à un mauve très pâle, iris noirs couleur de toile d'araignée, iris blancs qui fleurent l'iris, iris bleus comme l'orage nocturne et iris du Japon à larges langues... Il y avait aussi les tigrerias et leurs oripeaux de saltimbanques magnifiques... Mille et mille iris, occupés de naître et de mourir ponctuellement, sans cesse, de mêler leur parfum à une fécondité d'engrais mystérieux...»

Commentaire

Colette se plut à y désigner des fleurs étranges comme l'“*aristolochia labiosa*”, la “*trichopilia tortilis*”.

“Nudité”

(1943)

Essai

Au cours d'une soirée aux Folies-Bergère, Colette se laisse aller à analyser successivement la pudeur de la nudité, Lester Gaba et son mannequin inanimé, les nus de l'Antiquité, les poupées... L'entracte la distrait et la ramène, par la mémoire, à Musidora et sa protégée, Bouboule, dont la beauté du corps n'inspirait que la gravité.

Commentaire

C'est en 1940 que l'idée du livre vint à Colette dont les réflexions sur la nudité féminine transcendaient les modes et étaient le reflet de son humour, de son bon sens et de sa liberté d'expression.

“Trois... Six... Neuf...”

(1943)

Autobiographie

Extrait

«Seuls peuvent parler du déménagement les sédentaires par goût, dont je suis. Encore faut-il qu'ils aient acquis, en dépit d'un fort attachement au lieu qu'ils habitent, l'accoutumance de le quitter. Accoutumance plutôt que contrainte. Un fatalisme calme, l'expérience de la chance et de son contraire, tels sont les meilleurs, les plus recommandables des agents d'expulsion. Quand un logis a rendu tout son suc, la simple prudence conseille de le laisser là. C'est un zeste, une écale. Nous risquons d'y devenir nous-mêmes la pulpe, l'amande, et de nous consommer jusqu'à mort comprise. Plutôt repartir, courir l'aventure de rencontrer, enfin, l'abri qu'on n'épuise point : tous les périls sont moindres que celui de rester.»

Commentaire

Après cette publication préoriginale, l'oeuvre parut en 1944.

“Le képi” (1943)

Recueil de quatre nouvelles

“Le képi”

Nouvelle

Selon une technique qu'elle utilisa fréquemment, Colette se présente comme la narratrice et comme si elle ne faisait que ressusciter un pan de sa vie quotidienne, en l'occurrence ses premières années de jeune mariée, dans les dernières années du XIXe siècle. Elle ne semble se pencher que sur sa propre vie, entourée, parmi d'autres présences connues suggérées, de Willy, le mari, et de Paul Masson. Celui-ci leur proposa un jeu pervers : mettre en rapport un lieutenant qui, dans une petite annonce, se disait à la recherche de l'âme sœur, et une femme, Marco, abandonnée par son mari qui lui verse une pension de façon intermittente, vivant de l'écriture de romans-feuilletons pour les journaux, esseulée, qui feint de ne plus rien attendre de la vie. Or une passion naît, se développe et se termine le jour où, dans l'alcôve amoureuse, face au jeune homme interdit, Marco, à demi nue, coiffe le képi du lieutenant en entonnant une chanson militaire, révélant ainsi son âge et l'ivresse incongrue de cet amour tardif, avec sur elle, comme une aura dénonciatrice, «*cette flamme avinée qui ne s'éteint pas assez vite sur des traits mûrs qu'elle consume*».

Extrait

«Vers la fin de notre villégiature franc-comtoise il arriva pourtant à Marco quelque chose d'étonnant. Son mari, qui peignait en Amérique du Nord, lui fit envoyer par son notaire un chèque de quinze mille francs. Elle ne fit pas d'autre commentaire que de dire, en riant : "Il a un notaire, à présent ? Mâtin !" Puis elle remit dans leur enveloppe chèque et lettre notariale et ne s'en occupa plus. Mais à dîner elle laissa voir un peu de fébrilité, et demanda tout bas à la femme de service si l'on pouvait avoir du champagne. Nous en eûmes. Il était sucré et tiède, avec un petit goût de bouchon, et nous ne bûmes que la moitié de la bouteille à nous deux.»

Commentaire

Colette avait vingt-deux ans quand, par l'entremise d'un ami, elle fit connaissance de l'héroïne du “Képi” qui avait le double de son âge. Ainsi a commencé cette histoire d'amour qui bute sur un képi. La technique utilisée par Colette présente l'intérêt de multiplier les points de vue (Colette, Marco, Masson et Willy) sur un sujet unique (l'amour, de sa naissance au renoncement)., en les opposant : la femme jeune et non amoureuse ne réagit pas comme la femme éprise et âgée, et le cynisme de Masson et de Willy souligne de façon impertinente et désabusée «*les phases*» de l'aventure vécue par Marco : celle des «*joies infernales*», celle de «*l'odalisque*», celle de «*la jument de brasseur*», celle enfin du «*curé*» : «*Quand une femme, jusque-là très féminine, commence à ressembler à un curé, c'est le signe qu'elle n'espère plus, de l'autre sexe, ni faveurs ni sévices.*»

“Le tendron”

Nouvelle

Un homme mûr se pique le cœur au fruit vert trouvé dans la splendeur de la Franche-Comté.

Commentaire

Par rapport au “Képi”, les rôles étaient inversés.

“La cire verte”

Nouvelle

Commentaire

Cette aventure horrifique est née, elle aussi, d'un souvenir de la propre jeunesse de Colette.

“Armande”

Nouvelle

Des amours timides sont sauvées par la chute d'un lustre.

Commentaire

C'est un conte heureux.

En 1944, Missy, que Colette ne songea même pas à sauver de la misère quand elle fut vieille, mourut. Colette publia :

“Broderie ancienne”

(1944)

Recueil de textes animaliers

À la Libération, personne n'inquiéta Colette, que la plupart des pétainistes considéraient comme «*une incarnation de la décadence*». Son arthrose de la hanche n'interrompit pas son inlassable activité. Elle ne l'empêcha pas de se rendre plusieurs fois au domaine de Mauvannes, chez Simone Berriau, propriétaire et directrice du Théâtre Antoine, où elle rencontra Sartre, qui la respectait beaucoup, et Simone de Beauvoir, qui, dans “*La force de l'âge*”, allait la qualifier de «*déesse-mère*». En avion, elle alla revoir la Méditerranée, à Nice et à Monte-Carlo où, à l'Hôtel de Paris, elle était comme chez elle. Le prince Pierre de Monaco était d'ailleurs de ses amis. Elle y rencontra une figurante américaine, Audrey Hepburn, qui allait jouer “*Gigi*” à Broadway.

“Belles saisons”
(1945)

Recueil de textes

On y trouve des allusions de Colette à son infirmité, des souvenirs et des articles anciens consacrés à :

- la mode pendant la guerre ;
- la mode des années trente («*Vous prenez votre sein comme ça, vous le tirez en avant comme ça et vous le rabattez comme ça vers le bas en appuyant dessus. Autant pour l'autre... sous la robe, plus rien ! J'ai appelé mon invention le sein plié.*» page 88) ;
- les revues de nu aux Folies-Bergère («*Ma jeunesse est d'un temps qui aimait le potelé, et même le mamelu, aussi ai-je un faible pour la seule des beautés, lente à évoluer sur la scène, qui se réclame du genre double ponette*» [page125] - «*Comme nous étions tout près de la scène, aucun relief épidermique, aucune veine gonflée n'eussent échappé à nos lorgnettes*») ;
- ses tournées théâtrales dans les villes de province, Nantes, Lorient ;
- des portraits dont celui de Proust avec un ami : «*Ah ! Non, non, il n'est plus possible ! Vous avez vu ? Ces allures de jumeaux tendres ! Ces manières de perruches inséparables !*» (page 170) ;
- ses lectures de Balzac qu'elle croit homosexuel : «*Il accorde une allégeance spéciale au héros que la nature a doué d'une chevelure noire et de deux yeux d'azur*» (page 177) ;
- l'agonie d'Anna de Noailles ;
- ses souvenirs d'enfance, dans sa Puisaye natale où régnait une Mme Jarry, parente d'Alfred.

“Une amitié inattendue”
(1945)

Correspondance entre Colette et Francis Jammes

En 1945, mourut la poétesse Hélène Picard, amie de Colette.

Première femme à entrer à l'Académie Goncourt, elle fut élue à l'unanimité, remplaçant Jean de La Varende qui avait été déchu pour faits de collaboration. Elle passa l'été dans le Var.

Elle publia :

“L'étoile Vesper”
(1946)

Recueil d'essais

De l'étoile Vesper (= Vénus, l'étoile du soir), qui symbolise le déclin, Colette «*n'aime retenir que ce qui plaît aux ignorants. Par exemple qu'elle trompait déjà, autrefois, l'homme aux yeux levés vers elle, qui ne reconnaissait pas, dans Vénus du soir, le brasillant Lucifer du matin [...] Que nous disons : Vénus se lève, lorsqu'elle est près de son coucher [...] À son troisième nom, Vesper, j'associe, je suspends celui de mon propre déclin. Autrefois, elle resplendissait sur mon enfance...*». Elle évoquait des souvenirs du temps de la guerre, conversait encore et toujours avec les êtres qu'elle a aimé, tendrement ou passionnément : Sido, Missy, Polaire, Henry de Jouvenel et «*le meilleur ami*», son troisième époux, Maurice Goudekot. Elle se souvenait de son mariage avec lui, en 1935, de l'Occupation (écrivant de Pétain : «*Qui dira les désastres causés par les vieillards, quatre-vingt-cinq ans, quel crime !*») et de la Libération, et remontait souvent à des années plus lointaines comme celles où elle était mime. Elle méditait sur sa maternité : «*L'enfant tardif – j'avais quarante ans – je me souviens d'avoir accueilli la certitude de sa présence avec une méfiance réfléchie, en la taisant. C'est*

de moi-même que je me méfiais. Il n'était pas question d'appréhension physique – je craignais ma maturité, ma possible inaptitude à aimer, à comprendre, à m'imprégner. L'amour – je le croyais, m'avait déjà fait beaucoup de tort, en m'accaparant depuis vingt ans à son service exclusif.» Elle parlait des amis chers qui lui rendaient visite : Coco Chanel, Michel Simon, Lucie Delarue-Mardrus, Christian Bérard, Jean Cocteau et Jean Marais, qui était si attentif à son égard. Mais, surtout, elle disait ses nuits souvent sans sommeil par suite des douleurs de l'arthrite, dans son lit que, par les nuits de beau temps, on tirait contre la fenêtre, ce qui lui donnait l'impression de coucher dans le jardin du Palais-Royal, ne quittant plus guère son appartement. Elle méditait sur sa condition d'invalides et ses nouveaux rapports avec le monde : «Je ne croyais pas que j'aurais jamais, même centenaire, des attaques de rhumatismes. Je les trouve étranges, et assez choquantes, et vois combien ils donnent à souffrir à mon écriture qui sut toujours travailler.»

Extrait

«Désapprendre d'écrire, cela ne doit pas demander beaucoup de temps. Je vais toujours essayer. Je saurai dire : "Je n'y suis pour personne, sauf pour ce myosotis quadrangulaire, pour cette rose en forme de puits-d'amour, pour le silence où vient de se taire le bruit d'affouillement que produit la recherche d'un mot.

Sur une route sonore s'accorde, puis se désaccorde pour s'accorder encore, le trot de deux chevaux attelés en paire. Guidées par la même main, plume et aiguille, habitude du travail et sage envie d'y mettre fin lient amitié, se séparent, se réconcilient... Mes lents coursiers, tâchez à aller de compagnie: je vois d'ici le bout de la route.»

Commentaire

C'est un des plus beaux recueils d'essais de Colette. Elle y exaltait la sensation, la mémoire qui la fait renaître et le travail parfois douloureux de l'écriture : «Je ne m'amuse pas toujours. Une nuit entière me voit à la poursuite d'une bribe, d'un nom, d'un mot, qui ne servent même pas à mon travail. Un sport, un défi. D'autres malheureux, les écrivains, chassent-ils de même sorte?» Mais elle s'y montrait aussi mélancolique.

Comme Montaigne, elle alla «à sauts et à gambades», ne faisant qu'enchaîner l'une à l'autre ses expériences passées, ses réflexions sur l'art d'écrire, les menues anecdotes de son présent rétréci. Mais, ce faisant, elle égrenait, avec une libre désinvolture, tout ce qui avait jusqu'alors constitué le tuf de son œuvre : l'enfance et la mère, l'amour et les amitiés, les animaux, les êtres sapides ou rendus tels par un art aigu de l'observation. «Ma poésie est à ras de terre.» - «J'ai donc, par chance, la douleur, que j'accorde avec l'esprit de gageure, le superféminin esprit de gageure, de jeu si vous préférez : la Chatte Dernière, qui se mourait, indiquait d'un geste de la patte, d'un sourire de son visage, qu'une ficelle traînante était encore objet de jeu, aliment de la pensée et de l'illusion féline. Chez moi, on ne me laissera pas manquer de bouts de ficelle.» Il y a là la modestie et l'humour d'une grande dame de la littérature française, riche «thésauriseuse» de soixante-treize ans.

Au plaisir de nommer juste s'associait une exigence de voir clair dans son propre destin et dans sa propre vie : elle s'éclaircissait elle-même au gré des souvenirs d'une longue existence, l'écriture restant l'ultime voyage qu'il lui était loisible de faire depuis que son arthrose de la hanche la clouait au lit, celui-là même sur lequel elle aimait écrire, un lit qui n'était plus qu'un radeau-divan «sur lequel naviguer», qui était éclairé par une lampe au chapeau de papier bleu, «le fanal bleu». D'ailleurs, on ne peut dissocier ce recueil d'essais de cet autre qui porte ce titre.

En janvier 1947, Colette refusa de signer une pétition en faveur de Robert Brasillach, ancien rédacteur du journal d'extrême droite "Je suis partout", qui célébra la collaboration avec l'Allemagne et avait été condamné à mort : «Il sait que je suis mariée à un de ces hommes contre lesquels "Je suis partout" n'a cessé de requérir les pires rigueurs.» Pourtant, l'édition 2004 de "La maison de Claudine" exhiba une quatrième de couverture... de Robert Brasillach !

À partir de cette année, elle fut contrainte à l'immobilité. Elle, qui sortait peu, sortit moins encore, à de grandes occasions seulement. Elle recevait toutefois des visiteurs, si nombreux qu'il fallait veiller à ce qu'ils ne la fatiguent pas trop, dont toujours Jean Cocteau (qui fit son portrait) et Christian Bérard, mais aussi François Mauriac, Henri Mondor, Pierre Brisson.

Souffrant le martyr, elle s'installa à Genève (où elle descendait à l'Hôtel Richemond) pour y suivre un nouveau traitement, assez pénible et qui, d'ailleurs, ne lui fit pratiquement aucun bien. Au cours de ce séjour, elle rencontra l'éditeur suisse Mermod, qui lui proposa un marché : il lui enverrait, pendant un an ou deux, et deux fois par semaine, des fleurs ; en contrepartie, elle ferait le portrait de l'une ou l'autre de ces fleurs. L'idée l'enchantait, et elle se mit au travail. Cela donna :

“Pour un herbier”
(1948)

Recueil de vingt-deux portraits de fleurs, illustré d'autant de planches.

Commentaire

Ces portraits sont tout en finesse, poésie et sensibilité.

En 1948, commença la publication (qui s'étala jusqu'en 1950) des *“Œuvres complètes”* en quinze volumes aux éditions du Fleuron, société créée par Maurice Goudekot, Colette ayant écrit des préfaces et des mises au point.

En 1949, *“Chéri”* fut repris en une nouvelle version au Théâtre de la Madeleine avec une distribution éclatante et Chéri trouva sa meilleure incarnation en la personne de Jean Marais.

En juillet, elle fit un nouveau séjour dans le Var. Elle apprit la mort de la comédienne Marguerite Moreno, sa meilleure et plus ancienne amie qui, après avoir créé *“La folle de Chaillot”*, de Giraudoux, s'était retirée au Moulin de la Source bleue, à Touzac, dans le Lot. En quelques pages, elle lui dressa un tombeau qui est l'une de ses plus émouvantes évocations. Les lettres qu'elle lui écrivit pendant près d'un demi-siècle forment aussi une des parties les plus vivantes de sa correspondance.

Elle publia :

“Trait pour trait”
(1949)

Recueil d'anciennes chroniques ou nouvelles

“Journal intermittent”
(1949)

Recueil d'anciennes chroniques ou nouvelles

Commentaire

Colette le dédia à sa fille : *«Pour ma fille qui est dans ma vie ce que j'ai de plus bleu, et de moins intermittent.»*

“Le fanal bleu”
(1949)

Recueil de textes autobiographiques

Colette nous entraîne dans un voyage immobile de Paris Genève en passant par Grasse et les vignobles du Beaujolais. Elle égrenait les souvenirs de scènes entre amis (Marguerite Moreno, dont elle recopie une lettre qu'elle lui envoya pendant la guerre de 1914-1918 alors qu'elle était infirmière : «*Je continue ma besogne, parmi mes amputés des jambes qui sont gais, mes amputés des bras qui sont tristes... C'est une grande humiliation, peut-être la pire, pour un homme, que de ne plus pouvoir faire pipi tout seul.*» (page 114) - Jean Cocteau - Jean Marais...), les anecdotes et les réflexions, sous l'oeil vigilant d'une chatte blottie dans un intérieur feutré. Elle regrettait d'être handicapée : «*Mais ce soir ils dorment, et moi je gis.*» (page 64). Elle posait sur le monde un regard où la maturité pourpre de l'automne s'enrichissait des pastels de l'enfance : «*Je date de trop loin pour perdre jamais tout à fait, devant la radio, le souvenir et la sensation du miracle*» (page 52) - «*J'ai beau me poser en vieux garçon, c'est un plaisir encore très féminin que je goûte à être la seule femme des déjeuners Goncourt.*» (page 146).

Extrait

«Il n'est pas plus de trois heures, rien ne pâlit encore au ras des toits. À raison d'une lanterne par pilier, je pourrais compter, d'ici, les arcades du Palais-Royal. La maison est si paisiblement habitée que je n'entends personne y dormir, mais la chute de la pincette dans ma cheminée ruinerait le repos inquiet de celui qui dort par-delà deux portes. Or, si je suis immobile ce soir, je ne suis pas sans dessein, puisqu'en moi bouge - outre cette douleur torse, en grosse vis de pressoir - un sévice bien moins familier que la douleur, une insurrection qu'au cours de ma longue vie j'ai plusieurs fois niée, puis déjouée, finalement acceptée, car écrire ne conduit qu'à écrire. Avec humilité, je vais écrire encore. Il n'y a pas d'autre sort pour moi. Mais quand s'arrête-t-on d'écrire? Quel est l'avertissement? Un trébuchement de la main? J'ai cru autrefois qu'il en était de la tâche écrite comme des autres besognes ; déposé l'outil, on s'écrie avec joie : "Fini !" et on tape dans ses mains, d'où pleuvent les grains d'un sable qu'on a cru précieux... C'est alors que dans les figures qu'écrivent les grains de sable on lit les mots : " À suivre...".»

Commentaire

Ce dernier ouvrage est un des plus beaux recueils de Colette qui, tout au long de sa vie, n'avait cessé d'amasser une abondante moisson d'images dont elle donnait ici une gerbe magnifique, car le temps ni la maladie ne pouvaient prévaloir contre sa vitalité et son talent. Le recueil éclaira à jamais pour les lecteurs ce visage penché sur la table à écrire, sous «*le fanal bleu*». Colette le dédia à sa fille : «*Pour mon fanal le plus lumineux.*»

“La fleur de l'âge”
(1949)

“En pays connu”
(1949)

Recueil de cinq séries de textes

Les sujets en sont :
- la nature et les bêtes ;

- «*Ma Bourgogne pauvre*» : «*Point de pampres au-dessus de mon berceau, Si ce ne fut quelque treille bordant un mur, des tonnelles bien épaisses sous lesquelles la grappe trop ombragée s'étire, maigrit, et ne mûrit que si l'arrière-saison se fait brûlante. Les jours d'automne torrides ne sont pas rares en Auxerrois. Le terroir s'y réclame de la vraie Bourgogne et jusqu'à notre Puisaye étend le rude rayon, la sonore gelée qui sur la Côte-d'Or apprêtent les grands vins. Veuf de ceps, mon pays natal buvait du vin. Le petit bourgogne anonyme y coulait en chopines, en setiers et demi-setiers, en verrinées. Il signait sa présence et sa vogue, sur les tables de bois grattées au tesson de verre, en cercles violâtres indélébiles. Les soirs d'hiver, le vin jeune - six sous le litre - bouillait à pleins pots, et dans son écume rose dansaient la rouelle de citron et l'épave de cannelle, pêle-mêle avec les dix grains de poivre et les radeaux des rôties naufragées.*» ;

- les amis et connaissances de Colette (Debussy, Proust, etc.) ;

- un voyage en Italie en 1940-41 ;

- les avanies du sentiment amoureux ;

- la vie quotidienne : «*Construire le feu, l'allumer, faire prospérer le feu, couvrir le feu : vieille science de sauvage, de paysan et de vagabond. Que ne suis-je celui-ci, celui-là et cet autre !... À leur exemple, j'administre sans faute le feu, avec joie, avec amitié. Et même, je l'exploite. Il n'est pas tellement ingrat, mon feu citadin, que je n'y glisse, confiées à sa cendre, la châtaigne profitable au cerveau de l'écrivain et à son embonpoint, une pomme cachée que son arôme acide dénonce, une poire à grosse peau qui se confit au bord des braises en versant un pleur caramélisé... Qu'un coup de fortune me vienne, et j'y mets des truffes, les plus belles, grenues comme un nez de chien, noires, habillées de papier huilé, enlisées dans la cendre chaude. Cendre presque blanche, frimas de feu intime, âme refroidie des brandons, pelure veloutée de l'ardeur, par quoi vous remplacerais-je dans l'âtre?*»

Commentaire

Colette dédia le recueil à sa fille : «*Te prospecterai-je jamais assez, charmant pays inconnu, ô ma fille?*» On y lit : «*Le visage humain fut toujours mon grand paysage.*»

En 1949, après la mort de Lucien Descaves, Colette devint présidente de l'académie Goncourt.

En 1950, sortirent trois films tirés de ses oeuvres :

- «*Chéri*» par Pierre Billon, Colette ayant écrit les dialogues ;
- «*Julie de Carneilhan*» par Jacques Manuel ;
- «*Gigi*» par Jacqueline Audry, avec Danièle Delorme.

Colette séjourna à Versailles, où elle travailla avec Léopold Marchand à une adaptation théâtrale de «*La seconde*».

Elle renonça à l'usufruit de la maison de Saint-Sauveur, qui fut vendue.

Elle publia le dernier volume de ses «*Œuvres complètes*».

En 1951, «*La seconde*» fut jouée au théâtre avec Maria Casarès (Fanny) et Hélène Perdrière (Jane).

Cette année-là, à Monaco, une jeune actrice néerlandaise, qui avait du mal à percer, tournait dans un navet, «*Monte Carlo baby*». Vint à passer dans la rue une dame en fauteuil roulant, qui roulait les « R » et s'y connaissait en jolies femmes : Colette en personne. Elle la convoqua et lui parla de «*Gigi*» qui se montait à Broadway. « Je ne peux pas », répondit la fauvette apeurée qui n'avait jamais dit un seul texte sur une scène de théâtre. Mais elle lui raconta si bien sa Hollande occupée par les Allemands, les rafles, ses spectacles clandestins pour aider la Résistance, que la pensionnaire du Palais-Royal la recommanda illico à New York, après lui avoir dédicacé une carte : « *À Audrey Hepburn, un trésor que j'ai trouvé sur la plage.* » Et voilà comment Colette, en jouant au Pygmalion, fut une des premières victimes de ce minois aux yeux pétillants et effarouchés qu'on avait envie de prendre sous son aile.

En 1952, elle reçut, des mains d'Édouard Herriot, le grand prix du disque.

Fut présenté, le 7 octobre 1952, le court-métrage «*Colette*», tourné en 1950 par Yannick Bellon, le commentaire ayant été écrit et dit par l'écrivaine qui, séduite par la pertinence des textes que la jeune

réalisatrice citait et des questions qu'elle posait à leur sujet, avait adhéré au projet et avait réagi avec vivacité et avec la discipline d'une artiste professionnelle.

En 1952, dans une de ses dernières lettres à Bel-Gazou, Colette lâcha cet aveu triste et superbe : « *Y eut-il jamais mère si peu maternelle? je suis ton vieux gratte-papier, qui fut trop souvent obsédé de soucis matériels. Au vrai, mon chéri, je suis ton vieil amoureux.* » Et dans l'ultime missive du 23 juillet 1953, ses derniers mots lancés à sa fille furent : « *Tu m'écris?* » C'est que, dans leur correspondance, tandis qu'au début et longtemps, les lettres de la fille furent nombreuses et celles de la mère rares, ce qu'elle lui reprochait, la situation peu à peu, s'était avec le temps inversée, et il est pathétique de constater, malgré le ton général qui demeura sans passion, que la vieille Colette, les dernières années, devint, à son tour, celle qui se plaignait de ne pas recevoir de lettres.

Le 28 janvier 1953, le quatre-vingtième anniversaire de Colette lui valut divers honneurs : le gâteau offert par les Goncourt, la médaille d'or de la ville de Paris, le numéro spécial du "*Figaro littéraire*" le 24 janvier, la promotion au grade de grand officier de la Légion d'honneur, le diplôme accordé par le "*National institute of arts and letters*" des États-Unis.

Le 23 juillet, elle termina sa dernière lettre à Bel-Gazou par un pathétique « *Tu m'écris?* ».

Elle séjourna pour la dernière fois à Deauville comme à Monte-Carlo.

Elle publia encore :

“Autres bêtes”

(1953)

Recueil de textes

Commentaire

Sous ce titre fourre-tout étaient regroupées des œuvres diverses : “*Regarde*” (1929), “*Chats*” (1936), “*Broderie ancienne*” (1944), “*De la patte à l'aile*” (1943).

Le 15 janvier 1954, la sortie du film tiré du “*Blé en herbe*” par Claude Autant-Lara, interprété par Edwige Feuillère, Pierre-Michel Beck, et Nicole Berger, fut l'objet d'un dernier scandale.

Colette mourut le 3 avril 1954, en pleine gloire. Si sa mort fut ressentie profondément par un immense public, elle-même n'a pas semblé s'en être jamais préoccupée.

En raison de sa vie trop souvent scandaleuse, l'Église lui refusa des obsèques religieuses (Graham Greene protestant dans une lettre ouverte à Mgr Feltin, archevêque de Paris, publiée dans “*Le Figaro littéraire*”), mais elle reçut des funérailles nationales laïques, du catafalque dressé dans les jardins du Palais-Royal jusqu'à sa dernière demeure, au cimetière parisien du Père-Lachaise.

Après sa mort, fut publié :

“Lettres à Hélène Picard”

(1958)

Hélène Picard, née à Toulouse en 1873 d'une famille ariégeoise, fut une jeune fille timide qui avait un vif goût pour la nature végétale et une sensibilité toujours en éveil. Elle aurait pu mener une vie sans histoire ; ses premiers essais furent encouragés par son mari, Jean Picard, qu'elle épousa en mars 1898, puis récompensés en 1904 par un prix littéraire du jury Femina pour le poème, “*La bonne joie*”, un hymne à l'amour et à la sensualité. En 1907, ce fut la consécration avec “*L'instant éternel*”, son premier recueil poétique. Entre temps, la mésentente s'était installée dans le couple : Hélène Picard se réfugia dans l'écriture, puis décida de rompre avec “*la province et ses sacs de feuilles mortes*”. En 1919, elle monta à Paris, et commença pour elle «une seconde vie», avec des jours difficiles.

La visite à Colette, alors directrice littéraire au journal *“Le matin”*, fut décisive : Hélène Picard fut trois ans sa collaboratrice, rôle qu'elle remplit avec une grande rigueur. Elle entra dans le cercle des intimes que Colette invitait dans sa maison de vacances en Bretagne, à Rozven : Germaine Beaumont, Léopold Marchand, Francis Carco, qu'elle surnomma son «*voyou littéraire*», concevant une passion violente et sans espoir pour «*le bel indifférent*». Elle en sortit blessée et déprimée, mêlant plus ou moins consciemment à l'image du poète fasciné par les bas-fonds le souvenir du père attiré par l'exotisme et la crapule. Il lui inspira le recueil intitulé *“Pour un mauvais garçon”*, complainte de la mal-aimée, poèmes admirés par Colette et qualifiés par Germaine Beaumont «*d'une sauvage et déchirante beauté*». En 1923, elle publia un roman, *“Sabbat”*, prose poétique, récit d'une expérience mystique où l'héroïne revendiquait sa marginalité. À partir de 1933, minée à la fois par l'anorexie et une maladie osseuse, elle ne quitta plus sa chambre, s'enfermant dans une folie misanthrope jusqu'à sa mort, le 1er février 1945. Poète lyrique d'une frémissante sensibilité, elle avait vite été occultée en dépit des succès littéraires qu'elle avait obtenus.

La correspondance entre elle et Colette, avec qui elle avait une certaine ressemblance de caractère, le même goût pour la nature et une grande sensibilité, fut échange de ce «*trésor d'amitié*» qui n'exclut pas la critique lucide ni l'humour. Mais leurs états d'esprit étaient différents : Colette, multipliant ses activités, écrivait avec peine, tandis qu'Hélène Picard se livrait «*à sa poétique abandonnée*», tout en s'isolant de plus en plus ; elle ne voyait plus le monde que par les yeux de son amie, dont elle entassa inlassablement lettres et billets, lui vouant une totale vénération.

“Paysages et portraits”
(1958)

Recueil d'articles de journaux

Il couvre plus de quarante années, de 1909 à 1951. On y retrouve :

- Missy ;
- Valentine ;
- Sido ;
- des allusions à des contemporains célèbres : Isadora Duncan, Francis Jammes, Yvonne de Bray, Stavisky ou Matisse ;
- un miroir du temps, montrant l'impact des deux guerres mondiales.

Commentaire

Tous ces textes inspirent une réflexion sur la liberté de pensée et la mobilisation nécessaire des énergies dans la lutte contre l'adversité.

Cette édition était accompagnée d'un précieux appareil de notes qui éclaire la genèse de ces textes et les allusions aux événements, parfois oubliés, de l'époque ; qui met également au jour un réseau subtil de correspondances à l'intérieur même de l'œuvre, montrant son unité.

“Lettres à Marguerite Moreno”
(1959)

Recueil de lettres

Commentaire

Elles permettent de suivre l'histoire de l'amitié entre Colette et la grande comédienne de théâtre puis actrice de cinéma.

Le 30 mars 1960, fut apposée sous les arcades du Palais-Royal une plaque portant ces mots :
«*Colette au bord de ce jardin a passé ses dernières années.*»

“Lettres de la vagabonde”
(1961)

Recueil de lettres écrites entre 1906 et 1953

Commentaire

Les commentaires qui accompagnent ces lettres renseignent sur l'écrivaine et sur la petite histoire littéraire de son époque.

“Lettres à Moune et au Toutounet”
(1961)

Recueil de lettres

Commentaire

Couvrant la période 1929-1954, elles étaient destinées à Hélène Jourdan-Morhange et à Luc-Albert Moreau, elle violoniste, lui peintre, tous deux amis de Maurice Ravel.

“Lettres au petit corsaire”
(1963)

Commentaire

On y lit : «*On n'écrit pas un roman d'amour pendant qu'on fait l'amour.*»

“Lettres à ses pairs”
(1972)

Le 2 juin 1973, fut émis un timbre à la gloire de Colette.

“Oeuvres complètes”
(de 1973 à 1976)

C'est l'édition dite «*du Centenaire*».

En 1981, Colette de Jouvenel mourut et fut inhumée au côté de sa mère, au cimetière du Père-Lachaise.

“Cartes postales à Sido”
(1984)

“En tournée...”
(1984)

“Oeuvres”

Ce fut une édition en quatre volumes (1984, 1986, 1991, 2001) par la Bibliothèque de la Pléiade.

“Lettres aux petites fermières”
(1992)

“Au concert”
(1992)

Recueil d'articles

Il présente :

- vingt-trois “*Claudine au concert*” (comptes rendus de concerts parisiens) ;
- dix “*Claudine au Conservatoire*” (comptes rendus de concours).

Commentaire

De janvier à juillet 1903, Colette, âgée de trente ans, tint une rubrique de critique musicale dans le quotidien “*Gil Blas*”. Avec une vivacité et une fraîcheur unique, dans une langue succulente, remplie d'un humour à la fois tendre et acide, elle montra une grande habileté à croquer l'air du temps et à broser les portraits de grands musiciens de ce début du vingtième siècle. Sa vie durant, elle conserva un penchant secret pour la musique.

“Lettres à Annie de Pène et à Germaine Beaumont”
(1995)

Elles furent adressées à ces deux femmes de lettres, la mère et la fille, de 1914 à 1953.

À la séduisante Annie de Pène furent envoyés des croquis de la Grande Guerre (Verdun, «*les affaires*», le cinéma italien) et toutes sortes de confidences. Elle mourut en 1918.

Germaine Beaumont reçut ensuite des échos de la vie de château, de l'été aux bains de mer, des voyages et de la vie de journaliste, l'éloge de ses propres oeuvres (“*La harpe irlandaise*”, “*Agnès de rien*”)... Colette semblait apprécier ses romans ; mais on sait ce que vaut l'opinion des amis, surtout dans des correspondances privées.

Commentaire

Ces lettres couvrent quarante années de la vie de Colette : l'amour fou, les fêlures discrètes, les séparations et les renaissances, les livres, les plaintes de la vieillesse aussi. D'un bout à l'autre

éclatent les traits d'humour et de roserie, les transcriptions fulgurantes d'instant précieux. C'est un brillant document en marge des grandes oeuvres.

“Mes vérités : entretiens avec André Parinaud”
(1996)

“La chambre à dormir dehors”
(2001)

Colette nommait ainsi la terrasse de sa maison de Saint-Tropez, “*La treille muscate*” où elle installait parfois son lit pour y dormir à la belle étoile.

“À mon amie Valentine”
(2004)

Recueil de trente et un textes

Étaient réunis pour la première fois les trente et un textes où intervient «*mon amie Valentine*». Créée par l'écrivaine à un moment où elle se trouvait par son divorce mise au ban de la société qui avait été la sienne, Valentine, qui représente la «*bonne moralité*», permet à son interlocutrice de se défendre et d'exprimer son opinion sur les jugements dont on l'accable. La narratrice (Colette, bien sûr) expose aussi sur un mode humoristique qui lui est bien personnel sa propre conception de l'amour et du mariage, de la nudité au théâtre dont elle est une des premières représentantes, de la morale dont elle refuse les attendus...

Commentaire

Hors Claudine, il n'est pas de personnage qui soit réapparu aussi longtemps dans l'œuvre de Colette que «*mon amie Valentine*». Créée par l'écrivaine à un moment où elle se trouvait, par son divorce, mise au ban de la société qui avait été la sienne, Valentine, qui représentait «*la bonne moralité*» et qui l'a accompagnée pendant près de vingt ans, permet à son interlocutrice de se défendre et d'exprimer son opinion sur les jugements dont on l'accablait. La narratrice, Colette, bien sûr, exposait aussi, sur le mode humoristique qui lui était bien personnel, sa propre conception de l'amour et du mariage, de la nudité au théâtre qu'elle fut une des premières à oser, de la morale dont elle refusait les attendus. Certains de ces textes courts avaient été insérés par Colette dans des recueils variés : “*Les vrilles de la vigne*”, “*Les heures longues*”, “*La chambre éclairée*”, “*La femme cachée*”, “*Le voyage égoïste*” ; un grand nombre étaient restés disséminés dans les journaux où elle les avait publiés. Ils furent réunis pour la première fois dans ce livre, un des plus toniques et des plus réjouissants qui soient nés de la plume de la «*piquante*» Colette.

“Lettres à sa fille 1916-1953”
(2004)

La nièce de “*la petite Colette*”, Anne de Jouvenel, a minutieusement réuni et daté plus de six cent cinquante lettres (544 pages), offrant ainsi presque quarante années de correspondance régulière entre une mère et sa fille, entre deux femmes devenues amies et confidentes.

Cette publication a confirmé l'hypothèse de l'insensibilité fondamentale de la mère qui a, d'abord, attendu que sa fille grandisse pour s'intéresser quelque peu à elle (conduite qu'on reproche généralement aux pères), et a toujours préféré son amitié à l'amour filial qu'elle ne concevait que trop

peu ou trop mal. Malgré le nombre de missives, elles parlèrent de tout et de rien, mais ne se parlèrent pas vraiment. Sur un ton qui demeurerait familier, elles se renseignaient, se racontaient, s'envoyaient des colis. Mais elles n'abordaient pas de questions de fond.

Cependant, le fil ne fut pas rompu, les envois se firent avec une grande constante, des cris de la petite fille, au début, qui réclamait sa mère («*Voudrais-tu venir me voir dimanche s'il te plaît, j'ai tellement envie de te voir. Je t'en supplie viens me voir ! Bel Gazou te veut à tout prix*»), aux cris de la mère qui, à la fin, souffrait de la raréfaction des lettres de sa fille, lançait des appels à sa présence, à sa jeunesse («*C'est long, chérie, tous ces jours sans toi et avec rhumatismes, et sans aucune lettre.*» - «*...car tu es mon amie, n'est-ce pas, chérie? Je le sais bien. Et c'est bien plus rare entre une mère et une fille, qu'on ne le croit ...*»). «*La petite Colette*», écrasée par ce pseudonyme glorieux devenu son prénom, se construisit dans un besoin légitime d'amour et de chaleur, ainsi que dans son incompréhension de petite fille face à l'absence de ses parents. Tout en douceur, gaie et turbulente, elle avait la lourde responsabilité d'être l'enfant de deux personnalités marquantes de l'époque. Elle s'essaya à différents métiers, le cinéma, le journalisme, et la décoration, n'osant confronter son talent à celui du monstre d'écriture qui l'avait mise au monde. Elle put alors juger sa mère : «*Si je devais dire que Colette était une mère maternelle, au sens où on entend cela ordinairement, ce ne serait pas exact. Une mère maternelle est censée vivre penchée sur son enfant. L'enfant étant le centre de tout, et parfois peut-être jusqu'à l'excès. Non, ma mère n'était pas cela. Mais elle était beaucoup plus, même s'il m'arrivait, en tant qu'enfant, de trouver désagréable – ou même triste – de ne pas être le nombril de son univers. Je crois qu'elle a désiré que je sois une parfaite merveille, à tous points de vue, et d'emblée. Je l'ai bien déçue. Les enfants sont rarement des parfaites merveilles. Ils peuvent même être parfaitement désastreux. Il me semble que plus je désirais être une enfant exceptionnelle, et plus je passais à côté.*»

Cette correspondance, témoignage unique de la relation d'une mère à sa fille, émeut et trouble.

En 2004, bel hommage pour le cinquantième anniversaire de sa mort, sortit «*Colette, une femme libre*», film de Nadine Trintignant qui avait écrit avec sa fille, Marie Trintignant, qui tint le rôle, le scénario qui est librement inspiré de la vie de l'écrivaine, basé surtout sur «*Mes apprentissages*», romancé quant au reste. Elles ont affirmé : «*Nous voulions mettre en lumière le rapport de son écriture avec sa vie de femme*», mais elles auraient pu donner davantage d'extraits littéraires pour montrer la musique de la prose de Colette qu'aurait pu faire entendre une voix hors champ. Elles ont surtout montré l'initiation d'une jeune femme à la fourberie parisienne, et elles ont apporté un nouvel éclairage sur les relations de l'écrivaine avec sa mère (interprétée par Marie-José Nat).

Le film fut tourné à Vilnius, en Lituanie.

La réalisation est soignée. Marie Trintignant, à qui le rôle allait comme un gant car elle possédait la grâce féline et l'énergie de la grande Colette, lui donna un visage attachant, tendre et sensible. Cependant, dans la seconde partie, elle fut à peine vieillie alors qu'elle traversait les décennies, et on n'alla pas jusqu'à son dernier âge et à son troisième mariage par une coquetterie de cinéaste qui laissa l'écrivaine séduisante jusqu'au bout. Après la mort de Marie Trintignant, à la suite de coups donnés par son compagnon, Bertrand Cantat, quelques scènes manquaient, mais Nadine Trintignant et son équipe tinrent à compléter le film, en hommage à la disparue.

Colette fut un phénomène dans tous les sens du terme. Dotée d'une personnalité très diverse, très complexe, elle déploya une activité qui fait se demander : où cette créatrice multiforme a-t-elle puisé cette capacité de foisonnement? Danseuse nue de music-hall, mime, comédienne, elle fut aussi une femme de tête qui devint journaliste, conférencière, romancière, dramaturge, scénariste et dialoguiste. Pour mener de front toutes ces activités, de la plus haute à la plus quotidienne, il lui fallait un bel équilibre vital. Bloc d'énergie dont rien ne put contrarier les élans, elle eut une longue vie audacieuse, tumultueuse, passionnément scandaleuse, dont elle fit, mêlée intimement à l'œuvre écrite, son œuvre principale, s'employant à soigneusement à sculpter avec des mots sa statue, à recréer sa biographie avec un sens incroyable du «marketing», bien avant que le mot existe. Mais, entre ce qu'elle en a dit et

ce que les documents révèlent, entre ce que beaucoup ont pensé d'elle mais n'ont pas dit de son vivant par une sorte de complicité d'admiration devant un monstre devenu sacré, il y a souvent un écart, pour ne pas dire un canyon !

La reconnaissance officielle qu'elle obtint après 1935 était encore souvent mêlée de réprobation morale. Mais les adaptations cinématographiques de ses romans ont beaucoup aidé à rendre son image populaire, à bon ou à mauvais escient. Aussi, après la Seconde Guerre mondiale, celle que les journalistes français appelaient «notre grande Colette», devint un véritable monument de la République, incarna les vertus traditionnelles de la France, fut idolâtrée pour sa générosité et son ingénuité. Jean Anouilh put lui dire : «Vous êtes la fière impudeur, le sage plaisir, l'insolente liberté...» Mais Jean Cocteau, qui était pourtant si chaleureux pour l'effrontée, y vit «le plus gros mensonge de l'époque» et déclara : «Si Madame Colette n'est pas un monstre, elle n'est rien». Francis Carco, sévère à l'endroit de ses manipulations, la traitait de «vieille vache». François Mauriac lui fit en quelque sorte écho : «Cette personne... cette ogresse, avait un côté terriblement avide, dévorateur - mais je l'aimais beaucoup, Colette !» Pour Henry Miller, «elle avait l'âme vindicative et dure ; elle n'aimait ni les hommes, ni les femmes, ni les bêtes qu'elle a cependant si bien décrites.»

Il y a, en effet, une Colette solaire qui chanta le monde et une Colette nocturne qui explora les abîmes de nos identités. Chez elle, on peut débusquer la souffrance sous les poses, la dépendance sous les allures affranchies, les jalousies sous la réussite, l'égoïsme sous les effusions. Elle fut à la fois sage et révoltée, libre et liée. Elle fut aussi une fabulatrice calculant ses effets dans chaque geste, une batailleuse très roublarde, rancunière, tricheuse, défendant ses intérêts bec et ongles, réglant cruellement ses comptes (en attendant cependant que ses époux soient morts et ne puissent donc lui répliquer), n'hésitant à trahir personne (sauf Marguerite Moreno). Délurée, elle savait aussi, comme des lettres en font la preuve, devenir ironique, méchante et froide, faire saillir des traits de plume acérés, verser des poisons.

Elle fut d'abord une paysanne, qui, au plus profond d'elle-même, retrouva toujours le pays où elle était née, qui restait pour elle «*une relique, un terrier, une citadelle, le musée de [sa] jeunesse*», et qu'elle excella à évoquer. Son enfance à la campagne lui donna le pouvoir de sentir, imprima en elle un fervent intérêt pour tout ce qui vit, la rendit amoureuse de tout ce qui est bon, agréable à toucher, de tout ce qui réjouit les sens : fleurs, bêtes et humains, sans établir de hiérarchie entre eux. «*Vous n' imaginez pas quelle reine de la terre j'étais à douze ans*». Montrant une grande faculté d'accueil, d'émerveillement, de jeunesse, à chaque découverte, elle était prête à se faire la même remarque que la Winnie de Beckett : «*Ça que je trouve si merveilleux !*» Elle sut appréhender le mystère de l'âme animale et on peut la considérer comme le plus grand des peintres animaliers de la littérature française. Elle n'a cessé, toute sa vie, de dialoguer avec les bêtes qui apparaissent partout dans l'œuvre, dans des textes spécifiques comme dans ceux où rien ne semblait les appeler particulièrement. Elle évoquait aussi, avec un égal bonheur, la douceur d'un lait d'amandes ou la couleur riche d'un fruit mûr. Surtout, avide de plaisirs charnels, elle mena une lutte constante pour la jouissance, et Paul Léautaud la vit comme «*une femme extrêmement sensuelle, un peu chienne, extrêmement grossière, même vulgaire...*», qui portait «*l'amour physique sur son visage*», qui respirait «*la volupté, l'amour, la passion*». La sensualité gourmande, passionnée et polyphonique de cette instinctive peintre de la nature la mettait en rapport avec le cosmos.

Cette enfance fut marquée aussi par une mère qu'elle a idéalisée, dont elle a fait son alter ego, alors que leurs rapports furent beaucoup moins harmonieux que ne le veut la légende qu'elle a créée dans une oeuvre où cette figure «*n'a cessé d'éclorre inépuissamment pendant trois quarts de siècle*». Elle déclara tenir d'elle une sorte d'innocence naturelle, son aspiration à la découverte et son don d'émerveillement, sa rare puissance de compréhension, son goût de la réflexion personnelle, son sens de l'indépendance. Elle lui aurait enseigné, essentiellement par l'exemple, une morale rurale, courageuse et mesurée, d'acceptation naturelle et sans fausse honte des bonheurs simples de la vie, morale qui resta toujours son idéal. Mais ne peut-on se demander si Sido ne fut pas surtout un prétexte à effusions littéraires quand on constate que sa fille, toute à ses amours, la négligea beaucoup alors qu'elle se mourait et la laissa même s'éteindre sans venir la voir, comme elle le fit pour son père, comme elle le fit pour le mariage de sa fille dont elle ne s'était pas vraiment souciée

depuis sa naissance et dont elle allait continuer de rester éloignée, quitte à lui faire des dédicaces (qu'elle n'aurait pas à regretter comme pourraient l'être celles faites à un amant ou à un mari de passage !). Si elle fut peut-être une mauvaise fille, elle fut sans aucun doute une mauvaise mère, à moins qu'on se réjouisse de voir en elle la femme libérée du stéréotype de la figure maternelle.

Cette campagnarde devint toutefois une Parisienne qui se montra aussi à l'aise dans des mondanités, qui la firent frayer parmi nombre de célébrités, qu'au coeur de la nature. Son mari aurait alors fait de cette jeune fille à la fois timide et un peu garçonne, de cette sauvageonne faite d'instincts, une «*ingénue libertine*» qu'il a tout de même bernée. Victime de cette trahison initiale et fondamentale, elle a dit et répété sa souffrance de la perte du bel amour, du premier amour : «*On ne meurt que du premier homme*», écrivit-elle en 1909, au moment de son divorce, demandant encore : «*Qui donc conte volontiers ce qui a trait au véritable amour?*» N'a-t-elle pas alors acquis cette troublante personnalité souvent insaisissable? N'a-t-elle pas alors, comédienne qui aimait le masque, entretenu une ambivalence qu'avec ses paradoxes, ses contradictions, ses non-dits, elle incarna jusqu'à la caricature ; une ambiguïté dont on peut considérer qu'elle fait la richesse de ses livres en laissant le champ libre à l'interprétation?

Elle devint donc la vagabonde qu'elle resta toujours et de toutes les façons. Le déménagement fut, chez elle, une véritable manie (elle compta elle-même quatorze domiciles) et elle ne cessa de voyager. Allant de coeur en coeur ou de corps en corps, cette femme qui resta longtemps séduisante aurait été, selon elle, une «*éternelle amoureuse*», eut en tout cas trois maris, des amantes et quelques amants, dont le fils de l'un d'eux. Provocatrice autant que vagabonde, elle avait le regard insolent, était dénuée des traditionnelles timidités féminines, justifiant ce jugement porté par Francis Jammes : «*Une femme vivante, une femme pour tout de bon, qui a osé être naturelle.*». Elle ne se soucia jamais de gommer la moindre des incartades de sa vie sentimentale compliquée, de dissimuler ses liaisons, n'hésita jamais à souligner ses différences et fut capable d'en payer tous les prix. Elle afficha sa bisexualité à une époque où les lesbiennes étaient montrées sévèrement du doigt. On ne peut pas dire qu'elle était anticonformiste : elle ne s'opposait à rien ; elle était donc tout simplement non conformiste. La liberté qu'elle revendiquait (encore que «*revendiquer*» dans son cas soit un abus de langage), c'était sa liberté d'individu, qu'elle reconnaissait à tout ce qui vit. Mais, à force d'être libre, d'être émancipée des conventions et des contraintes, elle était scandaleuse. Son refus de freiner ses élans et l'impudeur de certains de ses romans jugés scabreux témoignent du peu de cas qu'elle a toujours fait de l'opinion. Ils lui valurent une réputation sulfureuse. Comme George Sand, elle scandalisa en secouant les chaînes de la respectabilité bourgeoise.

Animée de cette double quête d'identité et de liberté, elle était surtout douée d'un robuste narcissisme, d'un immense égocentrisme qui fit qu'elle voulut «*tout dire de moi*», pas tant pour se justifier comme Jean-Jacques Rousseau que pour s'affirmer. Elle ne parla quasiment que d'elle dans une oeuvre qui est donc presque constamment autobiographique. De livre en livre, elle n'a jamais retracé que les étapes de sa vie qui forma avec son oeuvre un couple indissociable, car elle apprit à vivre en même temps qu'à écrire. Mais sa mémoire collectionneuse fut sélective : elle n'hésita jamais à se départir d'une vérité, à remplir un blanc délibéré par une invention, à altérer tout ce qui pouvait nuire à l'image qu'elle voulut laisser d'elle-même, à travestir ses défaites en triomphes. Un narcissisme bien planté resta l'un des moteurs de son oeuvre. Toutefois, le chemin qui va des «*Claudine*» au «*fanal bleu*» du Palais-Royal est celui d'un apprentissage de l'écriture et d'un apprentissage de la vie.

Colette, qui n'avait jamais écrit, qui ne voulait pas devenir écrivaine, a-t-elle appris à écrire toute seule ou grâce à Willy? Peu importe en fait car ce qui compte, c'est qu'elle a acquis un instrument qu'elle n'a cessé de vouloir perfectionner avec son sérieux de «*grosse abeille*», comme disait Mauriac, sa ténacité, un acharnement dont attestent les multiples remaniements, réécritures et rééditions qu'elle a effectués. Et elle dut bien vite écrire pour vivre, l'écriture étant pour elle un métier comme un autre, son gagne-pain, pain qu'elle a gagné à la sueur de son front, au sens noble du terme, les manuscrits le prouvent. Honnête et consciencieuse, véritable «*sainte du style*», elle n'a jamais rendu un travail bâclé ni renoncé à l'effort.

Elle montra les forces clandestines qui ouvrent la voix à l'écriture : «*Écrire cela signifie [...] le griffonnage inconscient, les jeux de la plume qui tourne en rond autour d'une tache d'encre, qui mordille le mot imparfait, le griffe, le hérissé de fléchettes, l'orne d'antennes, de pattes, jusqu'à ce qu'il perde sa figure lisible de mot, mué en insecte fantastique, envolé en papillon-fée.*»

Elle manifesta, en effet, une véritable fascination pour les mots, qu'elle goûtait comme on goûte un grand cru : «*Pour moi, tel mot suffit à recréer l'odeur, la couleur des heures vécues, il est sonore et plein et mystérieux comme une coquille où chante la mer.*» ("La vagabonde"). Roland Dorgelès remarqua : «*Avec les mots de tous les jours, elle a su décrire toutes les sensations, peindre tous les paysages et, prodige plus rare, donner à sa prose une odeur telle qu'on dirait qu'elle nous donne ses livres à respirer.*» Mais elle aima aussi les mots savants, les archaïsmes, inventa des néologismes. Et le fin lecteur que fut André Gide apprécia : «*Une langue savoureuse à l'excès. Ah ! combien me plaît la façon d'écrire de Colette ! Quelle sûreté dans le choix des mots ! Quel délicat sentiment de la nuance ! Et tout cela comme en se jouant, à la La Fontaine, et sans avoir l'air d'y toucher, résultat d'une élaboration assidue, résultat exquis.*» Pourtant, elle s'écria avec la verve et l'à-propos qu'on lui sait : «*C'est une langue bien difficile que le français. À peine écrit-on depuis quarante-cinq ans qu'on commence à s'en apercevoir.*»

Sa jouissance se prolongeant en vibrations rythmées, son style, rendu physique, appréhendait l'objet évoqué avec une force étonnante, se l'appropriait par sa justesse musicale, liant indissolublement sensation, sens et son, par une véritable transsubstantiation de son corps. À plusieurs reprises au fil de ses livres, elle est revenue sur une idée centrale dans son œuvre : l'écriture est une interpénétration de la langue et du monde, du style et de la chair, qui lui révélait l'univers et les corps comme «*une arabesque*».

Dans "*Le pur et l'impur*", elle évoqua son «*hermaphrodisme mental*», et son écriture, à la fois précise et savoureuse, mais d'un art toujours très sûr, se partagea en effet en deux styles.

Dans les passages où elle s'abandonnait à la contemplation, où, avec une animalité subtile, elle appréhendait le monde, sa prose, marquée de métaphores et de comparaisons établissant des analogies constantes entre végétal, animal et humain, se faisait lente, ample, accumulative, sinueuse, pleine de circonvolutions. Qu'elle ait parlé d'un parfum, d'un goût, d'un paysage, d'une saison, elle ne les a pas seulement nommés, elle les a ressuscités, imprimant sa séduction par «*une sauvage mélopée*». À cela s'ajoutait le travail sur le rythme, de la phrase, du paragraphe, à coups d'énumérations, de répétitions, de structures parallèles. Écrire, disait-elle, c'est «*patiemment concilier le son et le nombre*» ("*Journal à rebours*").

D'autre part, grâce à une lucide et impitoyable connaissance de soi et des autres, à une vision aiguë du réel, elle se livra aussi, sans duperie ni camouflage, à des analyses de la psychologie des êtres, de tous les aspects et de tous les problèmes de l'amour, à des dissections impitoyables des caractères et des passions, où son style était simple, ferme, rapide, haché, presque sec.

Immergée dans l'instant du plaisir, elle manifesta, tout au long de sa vie d'écriture, le goût des textes courts où elle s'est montrée une virtuose, une véritable orfèvre de la langue. Elle peinait à échafauder et dérouler des fictions, étant d'ailleurs plus à l'aise dans les nouvelles que dans les romans dont les intrigues répétitives et plutôt banales vieillissent d'ailleurs mal, même si elle mit beaucoup de délicatesse jusque dans les situations les plus hardies. Ses romans, qui ne valent pas les livres du souvenir, ne furent que des confessions déguisées.

Mais elle a excellé dans l'article, dans la chronique, dans le fragment, dans la mini-nouvelle de quelques pages, dans la pochade de quelques lignes, dans les flashes sensuels.

Son talent a été longtemps peu considéré d'abord parce que, sa carrière littéraire ayant commençé avec le siècle, son œuvre a nécessairement été lue à l'aune de sa condition de femme et a longtemps subi tous les poncifs de la misogynie. Qu'une femme écrive et pense, voilà ce que, longtemps, on ne put admettre, sauf à parler de «fièvre d'écrire», de «spontanéité instinctive», de «fureurs de bacchantes» ou d'«ivresses pythonisses». D'autre part, les considérations morales restaient alors indissociables des jugements littéraires. Enfin, elle-même, pourtant si effrontée personnellement, mit longtemps à se libérer vraiment en littérature. Cependant, aujourd'hui, pour les critiques et pour les lecteurs, elle est une grande écrivaine, et ses œuvres sont traduites dans de nombreuses langues.

L'apprentissage de la vie qu'a fait Colette s'est inscrit dans la trajectoire de son oeuvre. Elle se pencha sur les troubles de l'adolescence. Elle vanta l'évasion de la relation amoureuse et l'arrachement à la vie de couple au profit d'une exaltation orgasmique du moi par une immersion dans l'infini du monde, dans un instant dilaté et maîtrisé. Elle créa des héroïnes cherchant à conquérir leur liberté, à s'affranchir du joug du mâle, amant ou mari. Elle condamna «la galère» qu'est le mariage. Elle chanta des amours sans frontières. Elle traqua les tourments mortels de la jalousie. Elle cerna les drames du couple. Elle souligna les douloureuses dissonances entre les êtres. Enfin, elle trouva les apaisements. C'est ainsi qu'on a pu dire que cette femme libérée avant l'heure a incarné la sensibilité féminine française. Pour Queneau, «fait à peu près unique dans l'histoire des lettres et des idées, Colette a su exprimer les principes d'une sagesse authentiquement féminine.».

Il est incontestable que son apport à la libération des femmes a été important, et on serait donc tenté de voir en elle une porte-parole du féminisme, une ancêtre du "women's lib". Mais sa révolte contre l'homme ne fit pas d'elle pour autant une féministe. Son ambivalence se manifesta là aussi, ses contradictions étant les moments manifestes de sa lutte pour s'affirmer comme une femme libre. Elle a reconnu avoir beaucoup balancé dans sa vie entre libération et soumission : «*Je crois que beaucoup de femmes errent d'abord comme moi, avant de reprendre leur place, qui est en deçà de l'homme.*» Si elle s'employa à dégonfler la vanité du mâle, elle savoura aussi les plaisirs qu'il peut dispenser. Si elle médita sur la guerre des sexes, elle exerça son ironie à l'égard des revendications féministes, fut une adversaire des féministes parce que, en durcissant leur juste cause, elles enfermaient la lutte pour l'amélioration de la condition féminine dans les seules revendications politiques ou sociologiques des suffragettes auxquelles, dès 1913, elle s'opposa. C'est qu'elle-même ne fit pas de politique, montra «*un apolitisme aveugle*». Elle admettait aisément que des individus ayant une physiologie différente aient des rôles différents : à ses yeux, la politique, le droit de vote, étaient des domaines réservés aux hommes.

Mais par ailleurs ses jeunes filles, belles, souples et féroces, triomphaient finalement du monde et de l'homme, le grand ennemi. Femme deux fois divorcée, elle a écrit une oeuvre résolument hostile à l'homme, qu'elle a réduit à son simple rôle de dispensateur de plaisirs ou de héros d'alcôve.

Surtout, comme l'a bien vu son ami Fargue, «Madame Colette fut la première à n'avoir pas honte de son ventre», à affirmer le droit au plaisir pour la femme. Elle s'employa à révéler «*la femme cachée*», à donner une autre image de l'érotisme féminin. Elle imposa une parole féminine désinhibée car elle se plaisait à formuler ses plaisirs sans pour autant en dénier les angoisses. Selon Jacques Laurent dans «*La Parisienne*» (1954), elle fut «celle qui toute sa vie a distribué de la dynamite dans les feuilles de rhubarbe du jardin de Sido». Dynamite, parce qu'elle s'insurgeait contre les conventions morales et sociales, qu'elle parlait franchement de sexualité.

Pour elle, il n'y avait pas d'émancipation féminine sans une libération de la sexualité de la femme, laquelle serait fondamentalement une bisexualité, comme l'a reconnu Freud : «La bisexualité est bien plus accentuée chez la femme que chez l'homme.» («*Sur la sexualité féminine*», 1931). Sa constante ambiguïté veut qu'on ait pu se demander si elle n'a pas fait l'amour avec des femmes que lorsqu'elle n'avait pas d'homme à sa disposition, si elle ne fut pas une lesbienne qui n'aimait pas les femmes. Ce qui compte, en fait, c'est que, hétérosexualité, homosexualité ou bisexualité, pour Colette, il n'y a qu'un amour qui a partout le même langage et la même démarche.

Aujourd'hui, les féministes américaines, dans leurs études universitaires, se consacrent à une relecture de l'oeuvre de Colette.

Mais la sagesse que proposa Colette n'est évidemment pas à usage strictement féminin. Même si elle n'édifia jamais de théorie sur rien (d'où le reproche fréquent que certains intellectuels lui font et l'une des raisons du mépris dans lequel ils la tiennent : elle ne «pensait» pas assez et restait indifférente aux théories comme aux mouvements littéraires), une voie est tracée pour tous dans son oeuvre.

Si elle a décrit les faiblesses et les fautes humaines, tout en gardant envers ses propres créatures de la pitié, du respect parfois et toujours de l'amitié, elle fit surgir, de cette vision aiguë du réel, une réaction saine et tonique. Pour elle, le cours de la vie, même s'il est mêlé, se déroule «*heureusement puisque c'est naturellement*». Elle n'eut donc pas de reproches à l'égard d'une condition humaine

dont elle admettait, avec scepticisme, qu'elle ne vaut que ce qu'elle vaut mais dont elle exalta le meilleur.

Les problèmes religieux ne l'ont jamais troublée et elle fut indifférente aux dogmes, déclarant même dans une volonté parodique nettement anti-chrétienne : « *Mon royaume est sur la terre* ». Elle donna une leçon de sagesse terrestre et païenne. On pourrait même voir en elle, comme l'a fait René Varrin dans « *L'érotisme dans le roman français contemporain* », une « prêtresse païenne des instincts et des tempêtes de la chair ». C'est bien pourquoi son oeuvre a été longtemps jugée immorale ou amoral (on imagine mal aujourd'hui les débats passionnés qui ont accompagné la publication de chacun de ses livres), alors qu'en fait, elle fut traversée par une tension vers une exigeante pureté, toujours déçue, toujours reprise. Colette est restée fidèle à la morale rurale, courageuse et mesurée d'acceptation naturelle et sans fausse honte des bonheurs simples de la vie, que lui aurait enseignée sa mère, essentiellement par l'exemple. Elle se construisit au long des années, n'étant pas indifférente à une ascèse qui détache l'être de ce qui est bas, vulgaire ou mesquin, pour atteindre ces valeurs strictement humaines : l'affection, l'indulgence, le goût de la beauté durable et même périssable, l'acceptation sereine du monde et de soi-même, pour conquérir un équilibre calqué sur celui de la nature. C'est une sagesse qui, comme celle d'un La Fontaine, sait sourire. C'est aussi une sagesse à la Montaigne, qui se précisa à la fin de sa vie. Sous le coup de la maladie, tout l'intérêt de cette femme se concentra alors dans la connaissance de soi, dans la recherche des secrets qui font qu'on sait vieillir et dans le perpétuel tête-à-tête avec la mort. Elle accéda à une sagesse qui lui fit admettre que mourir était une formalité sans importance, puisque sans ouverture sur un au-delà. On peut donc voir en Colette l'héritière d'une pure tradition française de l'humanisme.

Après avoir eu une vie bien remplie, faite de scandales et d'amours pour les chats, les hommes et les femmes, elle écrivit : « *Mon Dieu que la vieillesse est donc un meuble inconfortable !* » Parmi ses amis, elle comptait le chanteur Maurice Chevalier qui adapta à Hollywood son roman, « *Gigi* ». Mais bien avant en 1906, la petite farceuse lui envoya une photo coquine d'elle allongée sur une peau de lion et à demi-couverte d'une peau de léopard, avec un commentaire manuscrit, excellente illustration de son esprit : « *Cher Maurice. Que pensez-vous de cette somptueuse descente de lit? Elle vous rappellera une amie qui fut jeune et qui est toujours votre amie.* »

Colette est un mythe. Une vie vécue au bout de la plume, celle de l'écrivoire comme celle du cabaret. Une vie admirée, agitée, mais contrebalancée par l'image rassurante d'une mémère à chats. La dernière fois qu'il fut question de Colette au cinéma, son interprète, Marie Trintignant, fraîchement assassinée en Lituanie, éclipsa quelque peu le sujet. Quant à ses livres, le cinéma français les avait servis plutôt scolairement dans les années 50, sous l'œil vigilant de la grande dame. On retient vaguement les chastes émois du « *Blé en herbe* » et la frimousse de Danièle Delorme en *Gigi*. La France est passée à côté de Colette.

Elle se défendait d'être féministe : « *Les féministes, je les mettrais au harem* », disait-elle. Paradoxalement, c'est la femme, cette formidable liberté dans sa vie, qui fascine encore aujourd'hui, plus que l'oeuvre. Mais cette dichotomie provient de Colette elle-même, car elle a créé son propre mythe. Par exemple, ce qu'elle a dit de Willy, son premier mari, qui l'aurait enfermée pour lui faire écrire les « *Claudine* », est faux. Avec « *Sido* », elle s'inventa un amour filial alors qu'elle était loin d'être une fille modèle. De même, avec les « *Claudine* », elle idéalisa son enfance. La fiction renvoie à Colette une image qui lui permet de se construire une identité.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)